



HAL
open science

La terre et la conscience de soi dans les romans de François Mauriac

Mi Jeang Hong

► **To cite this version:**

Mi Jeang Hong. La terre et la conscience de soi dans les romans de François Mauriac. Littératures. Université Paris-Est, 2017. Français. NNT : 2017PESC0065 . tel-03122672

HAL Id: tel-03122672

<https://theses.hal.science/tel-03122672>

Submitted on 27 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ —
— PARIS-EST

ÉCOLE DOCTORALE CULTURES ET SOCIÉTÉS

Thèse de doctorat de l'Université Paris-Est

Littérature française

Mi Jeang HONG

**La terre et la conscience de soi dans les romans de
François Mauriac**

Thèse dirigée par Mme Thanh-Vân TON THAT
Professeur à l'université Paris-Est Créteil

soutenue le 11 janvier 2017

Jury :

Mme Monique GOSSELIN-NOAT, Professeur émérite (université
Paris-Ouest Nanterre)

Mme Sylvie FREYERMUTH, Professeur (université du Luxembourg)

Mme Hélène MAUREL-INDART, Professeur (université François-
Rabelais, Tours)

M. Romain VAISSERMANN, Docteur (Professeur CPGE, Aix-en-
Provence)

Remerciements

Je tiens à remercier ma directrice de thèse, Madame Thanh-Vân Ton That, qui a suivi de près ce travail de recherche et qui m'a permis de mener à bien cette thèse.

J'aimerais également remercier Madame Monique Gosselin-Noat, qui m'a permis de venir en France, a suivi mes premiers travaux de recherche dans ma première université (Paris-Ouest Nanterre), puis m'a guidée, encouragée et conseillée pendant de nombreuses années.

Je ne sais comment exprimer ma gratitude à mes deux professeurs. J'ai été très sensible à leurs qualités humaines d'écoute et de compréhension dans la poursuite de ces recherches et de ce travail d'écriture.

Je remercie tout particulièrement Madame Denise Gendre, pour sa relecture et son accueil chaleureux et Diana Mistreanu pour son aide et ses conseils.

Mes remerciements aussi vont à mes amis qui m'ont assuré leur soutien affectif.

Enfin, je remercie ma famille qui a su me soutenir et m'encourager pendant toute la durée de ma thèse.

Résumé en français

Mots-clés en français :

Terre, moi, conscience, enracinement, déraciner, mythe

La thèse, « la terre et la conscience de soi dans les romans de François Mauriac » va nous permettre d'aborder et d'approfondir le culte mauriacien pour la terre et pour le soi à travers ses romans.

Dans une première partie, nous allons rappeler la position littéraire de l'écrivain : lauréat du prix Nobel de littérature en 1952, bordelais en même temps que parisien, François Mauriac (1885-1970) est un romancier connu pour sa grande imprégnation spirituelle dans le drame de la vie humaine et pour son amour pour son pays natal et pour la vie parisienne. Dans ses romans, nous allons relever des caractéristiques bordelaises et voir son attachement aux villes où il habitait.

Ensuite nous allons nous intéresser à l'adolescent François Mauriac marqué par les idées de Maurice Barrès, qui insista sur le culte du « moi », sur « la terre ». Mauriac a quitté Bordeaux à 20 ans pour faire ses études à Paris ; il était enraciné et devenait déraciné. Tous ses itinéraires et ses expériences intellectuelles font partie des éléments du romanesque mauriacien. En développant leur conscience de soi, des personnages romanesques découvrent la valeur de leur terre natale et comprennent le sens de la mort.

Finalement, l'écrivain Mauriac a créé son propre univers romanesque en vouant un véritable culte de la « terre » et du « moi » dans son œuvre. Grâce à l'influence de ses amis, personnes sensibles ou poètes, il finissait par redevenir un enraciné, non pas dans son terroir, mais dans la capitale, sa terre d'adoption, conscient que la terre est la source de la vérité. Nous pourrions définir son itinéraire comme « le mythe de Mauriac ».

Résumé en anglais

Mots-clés en anglais :

land, nature, roots, uprooted, conscience, myth

Résumé de la thèse en anglais

The thesis, 'the land and self-awareness in the novels of François Mauriac' will allow us to discuss and deepen the worship mauriacien for the land and for the self through his novels.

In the first part, we will remind the literary position of the writer: winner of the Nobel Prize for literature in 1952, Bordelais at the same time that Parisian, François Mauriac (1885-1970) is novelist recognized by his great spiritual soul in the drama of human life, and by his love for his homeland and to Parisian life. In his novels, we will face Bordeaux characteristics and show its commitment to the cities where he lived.

Then we will focus on the François Mauriac teenager marked by the ideas of Maurice Barrès, who insisted on the cult of the 'me', 'land' and 'death '. Mauriac left Bordeaux in 20 years to study in Paris; It was rooted and became uprooted. All its routes and its intellectual experiences are part of the mauriacien romanesque elements. By developing their self-awareness, fictional characters are discovering the value of their native land and understand the meaning of death.

Finally, Mauriac writer created his own fiction universe in devoting a cult of the 'land' and the 'me' in his work. Thanks to the influence of his friends, people sensitive or poets, he finished by become a rooted, not in its terroir, but in the capital, his adopted homeland, aware that the land is the source of truth. We can define its route as “the myth of Mauriac”.

Table des matières

INTRODUCTION	9
I. L'ENRACINEMENT	15
1. L'atmosphère suffocante et tragique du monde terrien	15
1.1. Un monde de l'engourdissement	15
1.2. Les multiples aspects de l'enracinement	24
1.3. La prise de conscience de soi	33
2. La terre et la conscience de soi	43
2.1. <i>Bloc-notes</i> , « chef-d'œuvre d'introspection »	43
2.2. L'écoute du mouvement sourd et de la voix intérieure et extérieure	49
2.3. La conscience de soi des personnages et leur sensibilité à la terre	54
3. L'enracinement volontaire et l'enracinement inconscient	60
3.1. Un homme libre et son bonheur dans l'enracinement volontaire	60
3.2. L'enracinement et la vertu en religion	69
3.3. Des écrivains et leurs provinces	72
II. LE DÉRACINEMENT	79
1. Des écrivains et des personnages déracinés	79
1.1. Des raisons du déracinement	79
1.2. Les épreuves du déracinement	89
1.3. Le déraciné malgré soi et le déraciné volontaire.....	105
2. La terre et la compréhension d'autrui.....	114
2.1. Le regard intérieur et l'amour d'autrui.....	114

2.2. « Un état de l'âme » et les beautés de la nature.....	127
2.3. « Les doux, possesseurs de la terre » et la prose poétique.....	136
3. La terre et la conscience du monde.....	141
3.1. Les correspondances entre l'homme et la nature.....	141
3.2. La connaissance du monde à travers la poésie et l'histoire.....	153
III. LA « REPLANTATION » OU LA RÉINSERTION DANS LA TERRE.....	158
1. Mauriac, chef d'orchestre des contradictions.....	158
1.1. La dualité et la complémentarité.....	158
1.2. La terre et la religion.....	166
1.3. La replantation plutôt que le déracinement.....	177
2. La terre et le mythe revisité.....	186
2.1. La mythologie poétique et le regard sur soi.....	186
2.2. <i>Le Roi des Aulnes</i> chez Goethe et <i>Le roi des Aulnes</i> chez Mauriac.....	190
2.3. La présence d'Antée.....	194
3. Le mythe de la jeunesse.....	203
3.1. Mauriac, porte-parole de la déesse Hébé.....	203
3.2. L'enfant martyr.....	207
3.3. Le combat de la jeunesse pour la vérité.....	212
CONCLUSION.....	219
BIBLIOGRAPHIE.....	225
INDEX.....	249

INTRODUCTION

François Mauriac (1885-1970) est inspiré par le pays bordelais comme Francis Jammes (1868-1938) a puisé les principales sources de son inspiration dans le Béarn et le Pays basque et Maurice de Guérin (1810-1839) au château du Cayla dans les Midi-Pyrénées. La région natale de François Mauriac est au centre de tous ses romans :

La province est la source de tout mon art. La plus heureuse fortune qui puisse échoir à un homme de lettres, c'est non seulement d'habiter la province, mais d'y être né et d'appartenir à une lignée provinciale.¹

Mauriac exprime clairement sa position en tant que romancier à propos de son écriture réaliste au sujet du décor dans son essai du *Romancier et ses personnages* (1933) :

Je ne puis concevoir un roman sans avoir présent à l'esprit, dans ses moindres recoins, la maison qui en sera le théâtre ; il faut que les plus secrètes allées du jardin me soient familières et que tout le pays d'alentour me soit connu, - et non pas d'une connaissance superficielle.²

La familiarité de la terre paysanne, - en tant que propriétaire du château de Malagar, Symphorien, paradis pendant les vacances - a apporté à Mauriac les sources d'inspiration de ses romans, non seulement le décor, mais aussi les ingrédients romanesques. Il connaît très bien sa terre grâce à cette contiguïté. Cette connaissance lui a permis de décrire le monde des

¹ François Mauriac, *Les paroles restent*, cité par Keith Goesh, Paris, Grasset, 1985, p. 136.

² François Mauriac, *Le Romancier et ses personnages, I, Œuvres romanesques et théâtrales complètes II*, Paris, Gallimard, 1933, 1992, pp. 841-842.

La position de Mauriac est différente quand il s'agit du décor ou des personnages dans ses romans : « En ce qui me concerne, il me semble que, dans mes livres, les personnages de second plan sont ceux qui ont été empruntés à la vie, directement. Je puis établir comme une règle que moins, dans le récit, un personnage a d'importance, et plus il a de chances d'avoir été pris tel quel dans la réalité. » in *Le Romancier et ses personnages, I, Œuvres romanesques et théâtrales complètes II*, Paris, Gallimard, 1933, 1992, pp. 843.

paysans tout au long de ses romans. Grâce à sa « race paysanne, qui n'a jamais bougé »³, la description de ce monde paysan est devenue possible.

François Mauriac, habitant et connaisseur de la province bordelaise, nous fait paradoxalement découvrir le monde de ce pays qui semble parfois sinistre et vulgaire. Dans la première partie de notre travail, nous allons nous intéresser à la description satirique du monde provincial. Le romancier nous oriente dans notre recherche :

Nous avons chacun un domaine à administrer. Il faut d'abord le reconnaître et ensuite l'exploiter. Évidemment il a ses limites. Pour ma part j'ai un petit champ dont je ne sors pas. Mais à aucun moment je n'ai le sentiment d'être enfermé dans une impasse.⁴

Mauriac a fait exprès de cultiver cette atmosphère funeste dans ses romans. Regardons brièvement les intrigues des corpus de cette étude : l'amour impossible de Noémi pour son mari Jean Péloueyre qui a un corps ignoble dans *Le Baiser au lépreux* (1922), Thérèse accusée de tentative de meurtre sur son mari, Bernard dans *Thérèse Desqueyroux* (1927), l'amour discret et sournois pour Bob d'Élisabeth, la vie débauchée et la mort accidentelle de Bob dans *Destins* (1928), la rancune et la haine envers sa femme et ses enfants de Louis dans *Le Nœud de Vipères* (1932), l'histoire des Frontenac et leur secret de famille dans *Le Mystère Frontenac* (1933), le suicide tragique du fils et du père qui n'ont pas pu être aimés dans *Le Sagouin* (1951).

Des personnages entendent et transmettent des anecdotes sinistres dans leur pays. Les

³ François Mauriac, *Bordeaux*, Paris, L'Esprit du Temps, 2009, p. 46.

⁴ François Mauriac, *Les paroles restent*, cité par Keith Goesh, Paris, Grasset, 1985, p. 36.

histoires des enracinés sont funestes et leurs mots sont atroces. Bernard Chochon met en avant un thème primordial chez Mauriac : « Thème central de l'œuvre de Mauriac, la terre donne à ses romans toute leur unité.⁵

Parmi les personnages liés à des affaires de patrimoine, nous allons nous pencher sur ceux qui accèdent à la conscience de soi. Surtout dans *Un adolescent d'autrefois*, dans un endroit isolé de la campagne, Alain peut retrouver son origine dans l'évocation de la métairie : « L'une de ces antiques métairies au bord d'un immense champ de millade, j'aime à penser que nous sommes issus de l'une d'elles. »⁶ François Durand résumant les caractéristiques de l'œuvre de Mauriac, souligne la nécessité de la recherche sur l'individu à approfondir :

Mauriac dépeint la bourgeoisie sans complaisance comme Zola, et sympathise avec les révoltés, comme Malraux. Mais il va beaucoup moins loin qu'eux, dans *Un adolescent d'autrefois* comme dans le reste de son œuvre, et, comme dans ses autres romans, ce n'est pas cet aspect de critique sociale qui se distingue le plus par sa profondeur et son originalité. [...]

En effet, derrière l'intrigue traditionnelle d'un roman classique, une autre œuvre se découvre ; un roman sur le roman et sur la naissance d'un romancier, plus proche de la *Recherche du temps perdu* que *L'Éducation sentimentale* : un roman de la recreation par la mémoire.⁷

La naissance d'un écrivain ouvre son regard vers l'intérieur de soi en suivant le processus de la conscience. Mauriac souligne l'influence de Barrès qui l'aide dans son adolescence sombre pendant qu'il prépare une licence d'histoire à Bordeaux :

⁵ Bernard Chochon, *François Mauriac ou la passion de la terre*, Archives des Lettres Modernes, n° 140, Paris, Minard-Lettres modernes, 1972, p. 3.

⁶ François Mauriac, *Un adolescent d'autrefois*, Paris, Flammarion, 1969, 1982, p. 87.

⁷ François Durand, « Préface » in *Un adolescent d'autrefois*, Paris, GF-Flammarion, 1982, pp. 17-18.

Durant ces deux années, Barrès fut mon meilleur soutien. L'éducation religieuse m'avait disposé à bien entendre son enseignement. *Sous l'œil des barbares* me poussait dans le sens où déjà j'étais porté par l'examen de conscience. Mes ruminations de petit catholique scrupuleux m'avaient préparé à bien pénétrer ce bréviaire d'égotisme.⁸

La quête du moi est un thème permanent pour François Mauriac. Dans ses *Mémoires intérieurs*, il évoque les préoccupations des écrivains selon les époques : Racine travailla « pour plaire au public », et au Siècle des Lumières, les encyclopédistes, Jean-Jacques Rousseau, Voltaire, Diderot éclairèrent les hommes. Le Parnasse lui donna des leçons sur l'art et la beauté. Le romantisme l'influença jusqu'à l'état « post-gidien ». Cependant malgré l'évolution de l'intérêt des gens de lettres, Mauriac relève une des sources presque constantes pour « le semeur » de l'écriture :

Lorsque nous n'avons plus d'autres sujets, celui-là, ce moi dont on peut toujours tirer quelques gouttes, si pressé qu'il ait été et ne resterait-il que le zeste.⁹

Il faudrait distinguer la conscience de soi chez Mauriac de l'égotisme stendhalien. François Mauriac souligne l'importance de ce sujet dans *Mémoires intérieurs* :

Se connaître et se décrire, comme Benjamin Constant ou Stendhal se sont connus et décrits, ce n'est plus ce qui aujourd'hui nous est demandé. Ce n'est plus à ce voyage autour de nous-même que nous sommes conviés. L'exigence qu'on nous manifeste est d'un autre ordre, même si on ne la formule pas. Depuis un demi-siècle, Freud, quoi que nous pensions de lui, nous oblige à tout voir, et d'abord nous-même, à travers des lunettes que nous ne quittons plus. Dès le lendemain de l'autre guerre, son empire s'est imposé à tous.¹⁰

⁸ François Mauriac, *La rencontre avec Barrès*, pp. 171-172.

⁹ François Mauriac, *Mémoires intérieurs*, p. 445.

¹⁰ *Ibid.*, p. 369.

Adolphe (1816), le *Journal intime* de Benjamin Constant et *Souvenirs d'égotisme* (1832) de Stendhal sont lus d'une autre manière par Mauriac. « La terre et la conscience de soi » sont deux thèmes appropriés pour François Mauriac qui pense à la psychologie des profondeurs quand il écrit une autobiographie. Il reconnaît aussi l'interaction entre l'écrivain et son œuvre : « Il y a, bien évidemment, une interaction de moi sur mes livres et de mes livres sur moi. Il n'y a aucun doute. »¹¹ En nous appuyant sur cette liaison étroite, nous allons voir que les funestes histoires dans les romans donnent une leçon au personnage enraciné, « maître de la fortune ».

Dans la deuxième partie, nous allons suivre certains personnages qui quittent leur pays natal, volontairement ou involontairement. En faisant référence aux écrivains déracinés et enracinés, nous pourrions mieux comprendre l'état d'esprit des personnages mauriaciens. Ils souffrent de la solitude dans une ville inconnue. La conscience de soi leur permet de se connaître. Pour certains, elle leur permet de comprendre les autres et de s'intéresser à la nature et à la beauté du monde.

Dans notre troisième partie, nous pouvons rencontrer des personnages qui prendront la décision de quitter leur pays natal volontairement en se privant du soutien familial. Ils montreront l'espoir et la volonté de maîtriser leur propre vie après avoir eu une expérience transcendante : les enfants, victimes innocentes dans ce monde terrible. Le romancier revisite les mythes avec une version positive dans ses romans. Ainsi comprendrons-nous que

¹¹ François Mauriac, *Souvenirs retrouvés*, p. 96.

Mauriac a toujours la volonté de décrire l'espoir l'humain qui cherche la vérité en accédant à une conscience clairvoyante.

I. L'ENRACINEMENT

1. L'atmosphère suffocante et tragique du monde terrien

1.1. Un monde de l'engourdissement

Né en 1885 au 86 rue du Pas-Saint-Georges à Bordeaux, François Mauriac a déjà trois frères et une sœur. Les enfants ont perdu leur père Jean-Paul Mauriac en 1887. Cette disparition a marqué pour toujours le cadet François. « Je ne me suis jamais accoutumé à ce malheur de n'avoir pas connu mon père. J'avais vingt mois lorsqu'il est mort. »¹² Aussitôt Claire Mauriac, la jeune veuve s'installe chez sa mère, Irma Coiffard, au 7 rue Duffour-Dubergier. Ses enfants sont élevés selon les principes de l'éducation marianiste. Ils s'amuse bien avec leurs cousins et cousines et malgré l'extrême austérité de la maison, leurs métairies près de Bordeaux leur permettent d'être bien nourris.

François, enfant timide et chétif, observe tout ce qui se passe autour de lui. Il a vu la souffrance de sa mère et a été témoin de la mort de son grand-père. Ses frères l'appellent « Coco Bel-Œil » à cause d'une paupière déchirée. À l'école, il éprouve de la honte pour son physique malingre. Sa sensibilité ne facilite pas son intégration à la vie collective du collège. L'enfant solitaire a heureusement pu trouver un refuge dans les livres qu'il dévore. Si Mauriac qualifie de triste son enfance, c'est à cause de « sa propre nature », non en raison de l'atmosphère de son pays natal. Quand il devient écrivain, il insiste en revanche sur « son

¹² François Mauriac, *Commencements d'une vie*, p. 69.

enfance bénie »¹³ dans l'entretien avec Jean Amrouche qui voulait préciser le lien étroit entre le romancier et ses personnages malheureux. Mauriac se rend compte que toutes les expériences vécues dans le Bordelais font partie des éléments de sa création littéraire :

La province est la source de tout mon art. La plus heureuse fortune qui puisse échoir à un homme de lettres, c'est non seulement d'habiter la province, mais d'y être né et d'appartenir à une lignée provinciale.¹⁴

Au premier abord, cette déclaration pourrait sembler étonnante. S'il a connu le succès à Paris où il a vécu suffisamment pour le connaître et le comprendre, c'est sa région natale qui l'a inspiré. Cependant les lecteurs fidèles comprennent aussitôt que la puissance et la cohérence de l'œuvre tiennent à son enracinement. Dans un essai intitulé *La Province* (1926), l'écrivain bordelais a déjà exprimé l'opinion que naître en province est un privilège :

La plus heureuse fortune qui puisse échoir à un homme fait pour écrire des romans, c'est d'être né en Province, d'une lignée provinciale. Même après des années de vie à Paris, d'amitiés, d'amours, de voyages, alors qu'il ne doute pas d'avoir accumulé assez d'expérience humaine pour alimenter mille histoires, il s'étonne de ce que ses héros surgissent toujours de plus loin que cette vie tumultueuse, — qu'ils se forment au plus obscur de ses années vécues loin de Paris et qu'ils tirent toute leur richesse de tant de pauvreté et de dénuement.¹⁵

¹³ François Mauriac, *Souvenirs retrouvés*, entretiens avec Jean Amrouche, Paris, Fayard INA, 1981, pp. 146-147. « Je nie absolument que j'ai eu une enfance et une adolescence malheureuses. Il y a chez vous un étrange besoin de me rendre malheureux dans le passé, mais rien dans ce que je vous ai dit jusqu'à présent n'en témoigne. J'ai eu tous les tourments de l'adolescence, heureusement pour moi ; j'ai eu une enfance bénie avec toutes les angoisses de l'enfance, heureusement encore pour moi, puisque mon œuvre, en effet, en est sortie. Mais quand je me retourne vers mon enfance et vers mon adolescence, je vous assure qu'à l'âge où je suis parvenu, c'est avec une immense nostalgie et en même temps avec un immense amour pour ceux, qui, justement, ont veillé sur cette enfance et sur cette adolescence. »

¹⁴ Michel Guy, « Cinq minutes avec l'auteur [du *Nœud de vipères*] », *À la page*, 24 mars 1932, p. 12. François Mauriac, *Les paroles restent*, Interviews recueillies et présentées par Keith Goesch, Paris, Grasset, 1985, p. 36.

¹⁵ *La Province*, p. 745.

Cette affirmation nous autorise à considérer François Mauriac comme un « écrivain enraciné ». La connaissance presque innée de son terroir lui a permis de décrire avec précision et compétence la peinture landaise souvent méconnue du lecteur. Son affection pour la terre ressort à travers tout son œuvre dans le décor, les personnages et les intrigues romanesques. Propriétaire du domaine de Malagar, il était lui-même conscient de son origine, de sa « race paysanne, qui n'a jamais bougé »¹⁶. La définition de « l'enracinement » selon Simone Weil conforte l'idée de François Mauriac :

L'enracinement est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine. C'est un des plus difficiles à définir. Un être humain a une *racine* par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir. Participation naturelle, c'est-à-dire amenée automatiquement par le lieu, la naissance, la profession, l'entourage. Chaque être humain a besoin d'avoir de multiples *racines*. Il a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie.¹⁷

Mauriac souligne l'importance du décor dans son essai *Le Romancier et ses personnages* (1933) :

Je ne puis concevoir un roman sans avoir présente à l'esprit, dans ses moindres recoins, la maison qui en sera le théâtre ; il faut que les plus secrètes allées du jardin me soient familières et que tout le pays d'alentour me soit connu, - et non pas d'une connaissance superficielle.¹⁸

¹⁶ François Mauriac, *Bordeaux*, 1925, Paris, L'Esprit du Temps, 2009, p. 46.

¹⁷ Simone Weil, *L'Enracinement*, Paris, Gallimard, 1949, p. 45.

¹⁸ François Mauriac, *Le Romancier et ses personnages*, 1933, Grasset, Œuvres romanesques et théâtrales complètes II, Paris, Gallimard, 1992, pp. 841-842.

Dans *Commencements d'une vie* (1953), il affirme que le décor de ses romans est emprunté à la réalité. Son grand-père possède des propriétés et c'est surtout sa femme qui augmente leur patrimoine :

Les forêts de sa femme, à sept lieues de là, s'étendaient dans une région bien différente, quoique si proche, du côté de Villandraut et de Saint-Symphorien : des lagunes, des pins à l'infini. Ma grand-mère, née Lapeyre, venue de Villandraut, était issue elle-même, par sa mère, des Martin dont la maison, transformée depuis un siècle en métairie, s'est écroulée cette année ; elle s'élevait dans ce quartier perdu de Jouanhaut que j'ai décrit, dans *Thérèse Desqueyroux*, sous le nom d'Argelouse. Aujourd'hui encore, Jouanhaut n'est relié au bourg que par une route impraticable, et au-delà s'étendent jusqu'à l'océan les pins, les ajoncs, le sable, le marais de la Téchoueyre, la lande du Midi.¹⁹

« La somnolence universelle »²⁰ règne sur le décor de roman. François Mauriac connaît bien Jouanhaut et Saint-Symphorien, les endroits paradisiaques des grandes vacances de son enfance. Grâce à sa connaissance du terroir et à sa liberté d'écrivain, Mauriac présente dans son univers romanesque le décor comme une terre de solitude, à l'extrémité du monde. Dans *Thérèse Desqueyroux*, les deux meilleures familles les Larroque et les Desqueyroux de Saint-Clair sont originaires d'Argelouse. Jérôme Larroque garde le logis d'Argelouse qui lui venait de sa femme morte après l'accouchement de Thérèse. Cette fille passe les vacances dans cette vieille demeure. Après le mariage de Thérèse avec Bernard Desqueyroux, ce petit domaine est devenu son lieu de résidence situé aux confins de la terre :

¹⁹ François Mauriac, *Commencements d'une vie*, p. 74.

²⁰ François Mauriac, *La Province*, p. 734.

Argelouse est réellement une extrémité de la terre ; un de ces lieux au-delà desquels il est impossible d'avancer, ce qu'on appelle ici un quartier : quelques métairies, sans église ni mairie, ni cimetière, disséminées autour d'un champ de seigle, à dix kilomètres du bourg de Saint-Clair auquel les relie une seule route défoncée. Ce chemin plein d'ornières et de trous se mue au-delà d'Argelouse, en sentiers sablonneux ; et jusqu'à l'Océan il n'y a plus rien que quatre-vingts kilomètres de marécages, de lagunes, de pins grêles, de landes où, à la fin de l'hiver, les brebis ont la couleur de la cendre.²¹

C'est un endroit perdu qui est relié au monde par une voie quasiment inaccessible. On n'y distingue pas la vie de la mort. Nous pouvons découvrir une nature qui échappe à l'influence de la civilisation. Il y a quelques métairies qui exploitent la terre et élèvent des brebis. Les paysans cultivent toujours le seigle, céréale résistante dans une terre pauvre et froide et cultivée uniquement pour éviter la famine, comme aux premiers temps de l'agriculture. Les métayers semblent vivre en s'identifiant à cette nature intacte. Topographiquement, cet endroit est presque inabordable par mauvais temps. Les gens vivent enfermés sous la surveillance des ténèbres et de la pluie, qui semblent de véritables geôliers. Quand Thérèse est enceinte, elle doit se sentir enfermée dans un pays ténébreux. À cause de la menace de coupure de la route boueuse à cause de la pluie, elle est transportée avant l'accouchement dans un bourg moins sombre et plus accessible qu'Argelouse. Ce qui prouve que les habitants eux-mêmes reconnaissent l'ambiance sinistre de ce pays presque inhabitable.

²¹ *Thérèse Desqueyroux*, p. 30.

Dans *Le Sagouin* (1951), roman écrit bien plus tard dans la carrière de l'écrivain, l'histoire tragique de Guillaume se passe aussi dans un village défavorisé par la nature. Ce petit bourg a seulement une voie qui le relie au monde extérieur :

L'école s'élevait au bord de la route, comme d'ailleurs toutes les maisons du village disgracié de Cernès. La forge, la boucherie, le bistrot, la poste ne formaient pas un groupe vivant autour du clocher. Seule, l'église se détachait pressant les tombes contre elle sur un promontoire qui domine la vallée du Ciron. Cernès n'avait qu'une rue et qui était justement la route départementale.²²

L'ambiance de ce hameau n'est pas vivifiante à cause de l'éparpillement des commerces. D'ailleurs ils ne sont pas groupés autour de l'église contrairement à la structure générale d'un village français. Tous les bâtiments sont laids et mêmes difformes ainsi que l'école. Seule se distingue l'église, située sur un cap.

Dans *Un adolescent d'autrefois*, au retour de la chasse, Alain Gajac roule sur sept kilomètres de la route, propriété de sa mère et dont son régisseur Duberc est fier. Alain aime ce chemin : « Le retour a été éreintant : sept kilomètres sur cette route sinistre mais qui m'est chère entre ces deux murailles de pins »²³. Après l'agonie de Laurent qui crache du sang, Alain ne peut revoir son frère mourant, car il est renvoyé sur ordre de sa mère chez les demoiselles Adila et Louise qui l'attendent. Louise est sourde, mais comprend tout en déchiffrant le mouvement des lèvres. Alain se trouve isolé avec deux demoiselles « à sept kilomètres du bourg, dans ce quartier perdu où l'unique route venait mourir et au-delà, c'était

²² *Le Sagouin*, p. 342.

²³ *Un adolescent d'autrefois*, p. 662.

la grande lande déserte jusqu'à l'océan. »²⁴ Dans cet endroit retiré de la campagne, grâce à la métairie, Alain peut retrouver ses origines : « L'une de ces antiques métairies au bord d'un immense champ de millade, j'aime à penser que nous sommes issues de l'une d'elles. »²⁵

Mauriac décrit ce monde terrien à travers une atmosphère tragique. Comme il a été libéré de son propre conflit par rapport à celui de Gide, il a pu voir « la comédie humaine » de son pays avec un regard plus objectif. Dans son entretien avec Jean Amrouche, Mauriac, lecteur fidèle de Gide, affirme qui représente pour lui « une sorte de vérité »²⁶ :

J'avais trop souffert de l'emprisonnement, et je souffrais toujours de ce cachot spirituel et social dans lequel j'avais vécu. J'étais peut-être le mieux placé pour bien aimer et pour bien comprendre Gide, étant donné que lui aussi avait été prisonnier, non seulement de sa famille et de son milieu mais de sa foi. Il s'en est dégagé et moi, au contraire, je m'en suis nourri ; c'est là qu'a été ouvert entre lui et moi le grand conflit, le conflit essentiel.²⁷

Le romancier connaît l'histoire des lieux et des habitants. La vérité et la liberté de l'écrivain permettent à Mauriac de percevoir son univers littéraire dans toute sa morosité.

François Mauriac a vu ses amis souffrir à cause du devoir de famille. Il évoque l'état d'esprit de certaines personnes enracinées qui vivent comme prisonniers de la tradition :

Le tragique de Bordeaux tient pour moi dans ce drame que j'y ai vécu, et qui est celui de quelques adolescences provinciales : une prodigieuse vie individuelle refoulée, sans expression, sans

²⁴ *Ibid.*, pp. 708-709.

²⁵ *Ibid.*, p. 709.

²⁶ François Mauriac, *Souvenirs retrouvés. Entretiens avec Jean Amrouche*, Paris, Fayard INA, 1981, p. 124.

²⁷ *Ibid.*, p. 125.

épanouissement possible. Au collège, dans la famille, je faisais partie d'un tout, je n'existais qu'en fonction d'un groupe.²⁸

La sensation d'étouffement ressentie dans cette région domine dans tous ses romans. Le climat du Midi en été et l'ambiance suffocante sont dus au temps. La chaleur agressive du Grand Sud-Ouest oblige les habitants à désertier la rue et la nature, alors qu'ils ont déjà un rayon d'action limité.

Bien avant que Salvador Dali ait présenté le paysage statique de la Catalogne et la mollesse du temps dans son tableau *La Persistance de la mémoire* (1931), Mauriac semble décrire d'une manière suggestive l'engourdissement de la France méridionale pendant l'été. Lorsque nous ouvrons *Le Baiser au lépreux* (1922), dès le premier paragraphe, nous pouvons être sensibles à la suffocante chaleur du Sud-Ouest et sentir la torpeur de cette région : « Comme un liquide métal la lumière coulait à travers les persiennes. »

La torpeur, la fournaise, la chaleur étouffante règnent dans le roman *Destin* (1928). Au fil des pages, nous ressentons la chaleur de l'été, et pas seulement dans les dialogues des personnages, mais encore aussi dans les descriptions. Nous en voyons les signes dès le premier chapitre. Bob Lagave atteint d'une pleurésie passe sa convalescence dans le domaine de Viridis. Il est « assis sur la pierre brûlante de la terre ». Élisabeth va chercher un foulard pour Bob malgré cette chaleur accablante. Et elle aperçoit son beau-père assis dans la cour du château « sous ce soleil ! » Les hommes et les bêtes cherchent un refuge loin de cette étuve :

« Madame Prudent ! par cette chaleur ! »

²⁸ François Mauriac, *Commencements d'une vie*, p. 95.

Maria Lagave dévisageait Élisabeth écarlate. La cuisine était fraîche et sombre ; des mouches agonisaient en bourdonnant sur des papiers englués.
« Il fait si chaud qu'on ne peut même pas sortir les bœufs... Il n'y a que Robert pour courir les routes, à cette heure. [...] »
Élisabeth rentra dans la fournaise extérieure, traversa la route vide. Tout ce qui au monde avait une tanière, s'y était tapi.²⁹

Les habitants bien habitués au climat de ce pays vivent en ronchonnant sur « cette lande altérée » et inhumaine en été. Au moment où la chaleur est la plus intense, les habitants évitent de sortir et laissent un monde vide et un pays endormi. Dans *Un adolescent d'autrefois* (1969), Alain et sa mère reconnaissent cette férocité du soleil qui ne faiblit pas « dans ce Maltaverne d'août que le feu du ciel rendait inhumain » et ils deviennent « pareils à ces oiseaux nocturnes qui ne sortent de leur repaire qu'au crépuscule ».

Dans *Le Sagouin* (1951), né dans une famille aristocratique à Cernès, Guillaume connaît très bien sa région. Ce garçon sournois et taciturne a un esprit d'observation. Il reconnaît que son pays n'est pas accueillant :

Au-delà du mur, il voyait la campagne déjà inhabitable aux approches de l'hiver, les vignes grelottantes, la terre comme huileuse, gluante, élément inhumain où il eût été aussi fou de s'aventurer que sur les vagues de la mer.³⁰

²⁹ *Destins*, pp. 140-141.

³⁰ *Le Sagouin*, p. 354.

1.2. Les multiples aspects de l'enracinement

Dans *La Province*, grâce à son expérience, Mauriac compare les différences des valeurs familiales entre Paris et la Province. Surtout il explique comment des hommes soudés à leur province voient leur famille à travers deux images empruntées au monde végétal et animal : celle de l'arbre et du polype :

Dans une ville provinciale, chacun vaut ce que vaut sa « gens ». La famille s'y accroît sur place, s'y déploie dans l'immobilité, comme un grand arbre.

Ces immenses logis de Province ressemblent à des polypiers : ils sécrètent des êtres vivants qui ne se détachent guère du support originel.³¹

En province où la valeur individuelle dépend de la famille, pour un homme attaché à sa souche, il serait difficile d'envisager de quitter sa maison et de vivre ailleurs.

Mauriac décrit la vie des paysans, créatures fidèles au rythme de la nature et évoque l'aspect démodé des personnages enracinés qui vivent enfermés dans leur propre monade :

Ceux qui ne l'ont jamais quittée, la nature pétrit lentement à son image ; elle les durcit, les plie à subir sans murmure ses lois aveugles ; ils végètent au sens profond du terme. Toute leur vie est réglée par les astres ; le soleil couché, ils ne poursuivent pas une existence factice ; l'aube les éveille comme les bêtes, et comme les bêtes encore ils chassent, fouaillent la terre ; le soleil seul les lave, et la pluie. Ils s'identifient avec la terre, retournent dans son sein sans murmure, —

³¹ *La Province*, p. 727.

n'aiment pas que leurs ascendants subissent au-delà du terme où il est normal d'y retourner.³²

Les parents de Claude Favereau sont des personnages typiques de la région dans *La Chair et le sang*. Ils vivent dans leur bulle sans connaître la nécessité de communiquer avec les autres :

Dominique Favereau n'est guère parleur. Il est au monde un vignoble, six hommes, deux femmes et quatre bœufs sur lesquels il a autorité et qu'il commande du ton d'un chef qui se souvient de son temps d'adjutant. [...]

Claude n'a rien à espérer de sa mère, qui ne parle guère plus : un foulard noir cache ses cheveux ; elle ressemble à ces religieuses de qui la coiffe empêche que l'on devine l'âge. Sa figure étroite, fermée, exprime un parti pris de silence, de claustration. Elle vit dans le souvenir de ses deux fils aînés morts à sept et neuf ans. L'existence paysanne de travail et de solitude ne saurait lui dispenser l'oubli ; pendant des années, Maria Favereau a vécu d'une seule idée : avoir un caveau, une concession à perpétuité où mettre les deux cercueils ; pourtant la fosse commune est ici inconnue, mais ces cercueils, pour cette mère, contiennent tout ce qui reste de ses fils ; bien qu'elle récite son chapelet et parle du bon Dieu, elle croit qu'ils sont dans la terre et non ailleurs.³³

En raison de leurs préjugés les habitants refusent de reconnaître les gens d'ailleurs. La mère d'Alain parle de la maîtresse de son fils, Marie dont elle connaît le passé :

Aux yeux de ma mère, une femme capable de séduire un prêtre, un religieux, de faire le mal avec lui ou seulement, se reprit-elle, de tenter de faire le mal (au cas où il ne se fût rien passé, comme les amis du Père X... l'assuraient, il ne fallait pas commettre le péché de jugement téméraire...) cette femme était

³² *Ibid.*, p. 732.

³³ *La Chair et le sang*, pp. 200-201.

une possédée, une créature maudite, dont le seul contact devait transmettre la malédiction, comme une maladie honteuse et sans remède.³⁴

Les habitants sont fidèles à la tradition. Cependant cette obéissance aveugle les conditionne et les empêchent de communiquer entre eux. Dans *Un adolescent d'autrefois*, la société est hiérarchisée. Simon, fils du régisseur considère Alain, fils du propriétaire comme de « race divine ». Toujours dans le même roman, Mlle Martineau, cousine d'Alain, travaille comme lectrice de la baronne de Goth. Elle fréquente des dames d'un autre milieu. Les gens de la campagne ne communiquent plus avec Mlle Martineau à cause de la brouille entre les familles depuis des générations. La dame est condamnée à l'isolement malgré elle. Elle subit « un ostracisme qui lui était propre »³⁵. On voit Mlle Martineau toujours sur le cheval à califourchon. On ne la voit pas à l'église ni au cimetière. Les habitants sont murés en eux-mêmes. Des femmes et des belles-filles appartiennent à une autre sphère. Elles sont étrangères. Comme un autre personnage suspect, Mme Duport, femme du maire, franc-maçon. « Parce qu'elle n'est pas du pays », « On ne sait pas d'où elle sort... »³⁶. Les habitants se méfient d'elle parce qu'ils la voient à travers un prisme. Ils soupçonnent et découvrent la raison de l'ostracisme dans l'illogisme des femmes. « Cet illogisme qui n'est pas particulier à maman »³⁷ pense Alain.

³⁴ *Un adolescent d'autrefois*, p. 763.

³⁵ *Ibid.*, p. 677.

³⁶ *Ibid.*, p. 666.

³⁷ *Ibid.*, p. 665.

Selon la tradition, l'individualisme est secondaire dans ce pays. Quand Thérèse est rentrée chez elle après avoir obtenu le « non-lieu », Bernard Desqueyroux lui explique sa position par rapport à la famille :

« Je ne cède pas à des considérations personnelles. Moi, je m'efface : la famille compte seule. L'intérêt de la famille a toujours dicté toutes mes décisions. J'ai consenti, pour l'honneur de la famille, à tromper la justice de mon pays. Dieu me jugera. »

Ce ton pompeux faisait mal à Thérèse. Elle aurait voulu le supplier de s'exprimer plus simplement.

« Il importe, pour la famille, que le monde nous croie unis et qu'à ses yeux, je n'aie pas l'air de mettre en doute votre innocence. D'autre part, je veux me garder le mieux possible. »³⁸

Bernard a décidé de sauver les apparences en dépit de l'« horreur » qu'il éprouve à l'égard de sa femme. La tradition familiale fait peur à Thérèse.

Dans *Le Nœud de Vipères* (1932), la rancune et la haine de Louis envers sa femme et ses enfants provient du manque de communication. L'ignorance du patois explique que les gens, d'ailleurs surtout les femmes, s'assimilent difficilement. Le patois est l'amorce de conversation dans ce pays. Savoir parler dans ce pays est un passe-partout. Mais l'étranger qui ne le comprend pas est automatiquement exclu de la communauté. Dans *Le Sagouin*, Mme la baronne parle le patois et comprend les domestiques. Mais sa belle-fille Paule qui vient d'ailleurs ne peut pas communiquer avec eux. Bernard Desqueyroux dans *Thérèse Desqueyroux* parle le patois et les paysans l'apprécient. Dans *Un adolescent d'autrefois*, quand Alain se rend à Maltaverne pour voir le vieux de Lassus, Mauriac transcrit leur

³⁸ *Thérèse Desqueyroux*, p. 78.

dialogue avec deux versions : en patois, en italique, puis en français. Alain ne parle pas le patois mais il comprend le vieux et sa femme.

L'enraciné a de l'attachement profond pour tous les signes liés à la famille. Il est sensible à toutes les affections pour des maisons dans sa province. Il sent et reconnaît l'amour familial et le charme des domaines transmis de génération en génération :

Mais Bernard, un instant ému, n'éprouvait plus que l'horreur des gestes inaccoutumés, des paroles différentes de celles qu'il est d'usage d'échanger chaque jour. Bernard était « à la voie », comme ses carrioles : il avait besoin de ses ornières ; quand il les aura retrouvées, ce soir même, dans la salle à manger de Saint-Clair, il goûtera le calme, la paix.³⁹

Les parents de Claude Favereau sont des gens enracinés de la même manière que celle de Bernard. Le père de Claude est régisseur d'un domaine viticole à Lur. Claude retourne dans la maison familiale dans les Landes :

Il ne redoute pas ses parents ; ils ne parleront guère ensemble, n'ayant rien à se dire, séparés, mais unis par leurs racines, comme les chênes de Lur.⁴⁰

Claude a un lien étroit avec des arbres : « il reconnaît et salue ces frères immobiles »⁴¹. Il a des frères, arbres. Il est un fils de paysan qui sait travailler à la terre, quand il doit faire le terrain de tennis pour les nouveaux maîtres :

Claude, s'attelant au rouleau, passa et repassa sur le rectangle du tennis. Un plaisir animal le possède ; il dépense un excès de force et

³⁹ *Thérèse Desqueyroux*, p. 361.

⁴⁰ *La Chair et le sang*, p. 200.

⁴¹ *Ibid.*, p. 196.

n'atteint jamais à l'épuisement ; bien loin qu'elle l'accable, la chaleur, comme une eau le porte.⁴²

Le soir-là, en écoutant un bruit nocturne, Claude ressent physiquement la satisfaction de son métier de paysan qui a de la valeur après le dur labeur :

[...] il pleut sur les feuillages qu'aucun souffle ne froisse plus ; l'odeur de la terre monte comme un obscur élan de joie végétale ; Claude éprouve dans sa chair la volupté des labours exténués que l'eau pénètre, amollit. Demi-nu sur son lit non défait, il s'endort dans le bruit de ce ruissellement sur la campagne.⁴³

Pour le fils du paysan, la terre est une religion :

Cybèle a plus d'adorateurs en France que le Christ. Le paysan ne connaît qu'une religion, celle de la terre. Il possède la terre bien moins qu'il n'en est possédé. Il lui donne sa vie, elle le dévore vivant.⁴⁴

La foi en la terre a pour conséquence une vie aveugle pour des personnages enracinés comme la mère d'Alain Gajac dans *Un adolescent d'autrefois*. Madame Gajac est une femme solitaire, déçue par son mari qui lui « faisait physiquement horreur » et par son fils qui « lui demeurait inintelligible »⁴⁵. Elle ne trouve de refuge tendre et spirituel, ni dans sa famille bourgeoise, ni dans sa religion. Alain se rend compte enfin de la profonde solitude de sa mère, qui résulte du manque de tendresse familiale. Et il comprend aussi que la seule porte de sortie de sa mère dans sa situation était, même si c'était superficiel, de s'enfoncer dans ses propriétés. Nous pouvons donc dire que sa mère est une enracinée abusée. La mère même regrette d'avoir vécu dans l'erreur en misant sur les propriétés. La « pauvre

⁴² *Ibid.*, p. 214.

⁴³ *Ibid.*, p. 215.

⁴⁴ *La Province*, p. 733.

⁴⁵ *Un adolescent d'autrefois*, p. 193.

« madame »⁴⁶ (expression de son fils Alain et de sa maîtresse Marie) reconnaît sa méprise, lorsqu'elle donne la permission à son fils pour Paris un an après. Elle confie à Alain que l'image qu'elle a montrée d'elle était fausse :

Tu as cru que j'aimais la terre pour la terre. Ce que j'avais devant les yeux, c'était la petite et toi, maîtres de tout, et moi veillant sur vous deux, sur vos intérêts, et la regardant, elle, être heureuse auprès de toi. Quand le Doyen me faisait la morale, me rabâchait : « Vous n'emporterez pas vos métairies avec vous ! » Je lui disais : « Mais je me réjouirai à mon lit de mort de savoir que les enfants vont les posséder, que je les leur laisse dans le meilleur état possible. » Je disais au Doyen que la propriété dure, qu'il est vrai qu'elle a contre elle les partages, mais qu'elle se gonfle par les mariages et les héritages et qu'elle se moque de la mort. Je sais maintenant que ce n'est pas vrai. Mais qu'est-ce qui est vrai, Alain, qu'est-ce qui est vrai ?⁴⁷

En réalité elle s'est accrochée aux propriétés pour les léguer à ses descendants. Elle comprend qu'elle s'est trompée pendant toute sa vie. En regardant sa mère et en l'écoutant, Alain a compris que la vie de sa mère était déterminée par les us et coutumes de la population des Landes et qu'elle était fidèle à la tradition. Finalement elle n'a pas eu sa vie propre et consciente. La prétendue vérité de cette région s'est imposée à elle à son insu, et a peu à peu envahi son esprit. Elle s'est naturellement immergée dans les *vertus bourgeoises*⁴⁸. On dirait que la mère est devenue comme la Galatée de Pygmalion. Dans *Un adolescent d'autrefois*

⁴⁶ *Ibid.*, p. 193.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 196.

⁴⁸ Voici le témoignage de Mauriac. « J'ai gardé longtemps des illusions sur ce qu'il est convenu d'appeler les vertus bourgeoises. L'attachement à ses privilèges était compensé, dans la grande bourgeoisie, du moins j'essayais de m'en persuader, par une tradition d'honorabilité, sinon d'honneur, par une extrême rectitude de principes pour tout ce qui touche à l'argent. » in *D'un bloc-notes à l'autres 1952-1969*, Bartillat, p. 150.

(1969), nous ne pouvons pas trouver la réponse à la question de la mère face au problème de la vérité de vie. Cependant en écoutant Mauriac dans l'interview avec Jean Amrouche en 1952, nous pouvons bien comprendre la position de la mère d'Alain :

Dans les familles bourgeoises il y avait à la fois cette hantise de la mort et cette idée très curieuse que l'on peut vaincre la mort par l'héritage, par la continuité, la transmission des terres et de la propriété. C'est un sentiment qui disparaît, mais qui était très fort non seulement dans ma propre famille, mais chez tous les gens qui habitaient la campagne qui nous entourait. Au fond, le lieu commun des sermonnaires sur les biens de ce monde qui ne nous suivent pas ne correspondait pas à leur expérience puisqu'au contraire, ils mouraient mais la propriété restait et était transmise. C'était pour eux, sur le plan humain, une manière de vaincre la mort.⁴⁹

Dans cet entretien, Mauriac n'hésite pas à critiquer son milieu d'origine, la bourgeoisie provinciale. Il affirme que « certains signes »⁵⁰ qui comptaient pour les propriétés ne sont plus valables. Le romancier d'*Un adolescent d'autrefois* choisit madame Gajac pour montrer l'image de l'enraciné abusé ; la mère d'Alain a vécu en suivant bien l'état d'esprit de famille dans la fierté et la gloire. Mais quand son fils se déclare pour l'abandon du droit de l'héritage, elle voit la fin de la continuité de la propriété des Landes et la disparition de sa race. Ces indices romanesques de Mauriac expliquent clairement le doute de la mère, ainsi que d'autres enracinés également abusés. Quant à l'image de l'enraciné vieux jeu, dans l'essai *La Province*, nous pouvons trouver la raison de cette description :

⁴⁹ François Mauriac, *Souvenirs retrouvés*, Fayard INA, 1981, pp. 76-77.

⁵⁰ François Mauriac, *D'un bloc-notes à l'autres 1952-1969*, Paris, Bartillat, p. 150.

La religion morte, les liens familiaux desserrés, l'homme tranquille qui naissait, vivait, mourait sur place, n'a plus d'amarres : il dérive.⁵¹

Les personnages enracinés souffrent dans leur solitude malgré la possession de la terre qui existera pour toujours, croient-ils.

⁵¹ *La Province*, pp. 46-47.

1.3. La prise de conscience de soi

François Mauriac grandissant dans l'ambiance d'un christianisme sévère, était un garçon obéissant et heureux. Pourtant son caractère sensible et son goût de la lecture ont favorisé sa prise de conscience et il a approfondi avec passion la connaissance de soi dans la solitude. Mauriac exprime dans son essai, *La Province* (1926), à quel point ce thème, « la conscience de soi », prend une place primordiale dès qu'il se met à réfléchir :

Plus que les récits de voyages et d'aventures, l'étude du cœur humain bénéficie d'une adolescence refoulée, d'une sensibilité contre laquelle une famille provinciale et catholique inventa mille barrages. Dans ce temps de désirs et de refus, nous fûmes dressés à la lutte contre nous-mêmes et, grâce à ce perpétuel examen de conscience, initiés à des ruses pour débusquer nos plus secrètes intentions, pour percer le mensonge de nos actes, les dépouiller de leur apparence honorable, mettre à jour leur signification vraie.⁵²

L'ambiance de son milieu joue un rôle important dans l'approfondissement de son moi d'adolescent rêveur. François Mauriac, forgé par une éducation rigide et élevé par une mère veuve et pieuse, est lui aussi porté à la ferveur religieuse. Pour lui qui est chrétien, le sens du sacré est inhérent à la connaissance de soi. La solitude favorise la méditation sur la conscience de soi :

Voilà le dormeur éveillé ; cette fois, il s'agit de lui et de lui seul. L'homme « arrivé », aussi haut qu'il soit arrivé, découvre que c'est toujours, finalement, à une salle d'attente que nous aboutissons – et il

⁵² *La Province*, p.745.

regarde battre, au vent de l'éternité, la porte qui ouvre sur le gouffre. [...] Il est vivant encore ; il est sauf, mais ne dormira plus désormais. Il n'en a guère envie ; peu lui importe si les gens ne connaissent que cette façade plus ou moins ornée de sa « réussite » : cette prison n'est plus une prison, mais une cellule ; celle que sainte Catherine de Sienne appelait « la cellule de la connaissance de soi-même ». Et plus il aura le courage d'y demeurer seul, et plus il sera digne d'y découvrir une présence.⁵³

Pour cette tertiaire dominicaine mystique, la connaissance de Dieu commence par « la connaissance d'elle-même ». « La connaissance de soi-même » proposée par Catherine de Sienne ne donne pas lieu à une lecture psychologique ou à un repli égocentrique comme l'amour-propre. Pour Mauriac « l'écrivain catholique », l'éveil au sens chrétien est important et il se réalise dans une condition solitaire. Depuis sa rencontre avec Marc Sangnier⁵⁴, il comprend que « le sentiment de soi est un sentiment prospectif »⁵⁵. Le mouvement du Sillon a permis à François Mauriac de développer sa conception d'un monde plus ouvert et plus réel. L'écrivain dans ses romans déplore souvent le manque de sens social de la bourgeoisie catholique des Landes. Mauriac explique son idéal⁵⁶ dans ce monde sans oublier de se demander si son idée et celle de son œuvre s'éloignent de la réalité :

Faire sans cesse le point, sans cesse mesurer cet écart entre l'image que nos lecteurs se font de nous et ce que nous sommes réellement, tel

⁵³ *Journal*, p. 90.

⁵⁴ « Que de temps m'aurait-il fallu pour échapper à ce criminel détournement de la conscience catholique, si je n'avais eu le bonheur de rencontrer à dix-huit ans le Sillon et Marc Sangnier? Je ne lui suis resté fidèle que quelques mois... mais ils ont suffi : j'avais compris pour toujours. » in *La Pierre d'achoppement*, p. 331.

⁵⁵ Ramon Fernandez, *De la personnalité*, Paris, Au Sans Pareil, 1928, p. 49.

⁵⁶ « un chrétien représente une possibilité de guérison, de pardon, d'ennoblissement, une renaissance éventuelle, une chance d'être purifié, dans un monde qui n'est peut-être aveugle et muet qu'en apparence, un monde qu'ils imaginent soudain (quelle merveille !) tout pénétré, tout brûlant de Grâce : un monde où l'Amour s'est fait Chair. » in *Journal*, p. 92.

doit être notre souci constant – si du moins nous appartenons à la race de ceux qui ont la terreur de n’être pas sincères. Par là, l’écrivain catholique rejoint la grande tradition humaniste, celle de Montaigne ; il s’agit, comme pour Montaigne, de se voir d’aussi près que possible ; mais non pour jouir de soi ; notre but, c’est de nous garder d’un péril redoutable – le plus grand des périls ; car nous pouvons glisser, à notre insu, vers ce qui nous fait le plus horreur : un écrivain qui n’éprouve pas tout à fait les sentiments dont il témoigne en public, sans doute, n’est-il pas encore Tartufe ; mais il a déjà fait quelques pas dans la direction de Tartufe.⁵⁷

Ainsi entend-on la confession d’un auteur scrupuleux. Il pense que son métier lui donne des responsabilités et en particulier celle de dévoiler le véritable intérieur de l’homme. Il propose de réduire l’écart entre l’idéal et le réel en empruntant la tradition humaniste de Montaigne.

Le lien entre le moi et le lieu revient comme un point essentiel quand le journaliste Christian Bernadac se rend à Malagar pour un tournage sur François Mauriac en septembre 1968. Le romancier parle de ses sources littéraires liées à Saint-Symphorien, lieu des vacances heureuses de son enfance :

Saint-Symphorien c’est au fond de là que tout est sorti pour moi. En tout cas, presque tous mes livres et toute mon inspiration. Nous venions ici. Nos vacances d’enfants étaient dans ce parc. En réalité ce parc reste pour moi ma vraie partie spirituelle. C’est ici que j’ai tout découvert et que je me suis découvert moi-même.⁵⁸

La prise de conscience de son existence est née dans cet endroit privilégié. La liberté totale est retrouvée sur la terrasse à Malagar face à la nature. Le moment de la solitude et aussi du

⁵⁷ *Journal*, p. 93.

⁵⁸ Christian Bernadac, *La dernière promenade de François Mauriac à Malagar*, Toulouse, Sables, 2009, pp. 28-29.

bonheur lui permet de se retrouver avec lui-même. Grâce à son imagination si heureuse, il fait l'expérience de l'« unité » comme Maurice de Guérin :

Il suffisait à ce garçon d'une terrasse au bout de trois charmilles, et de cette plaine garonnaise à ses pieds, où, immobile, il voyageait par les yeux. Là, il put descendre en lui-même, se regarder, soutenir son propre regard, se connaître enfin. C'est sur cette terrasse qu'il s'est évadé de sa chrysalide, tel qu'il serait désormais : papillon, chenille ailée. Là aussi, pour la première fois, il reçut de la nature un secours effectif ; et sans pose, sans littérature, non pour se satisfaire d'une attitude, il l'aima, se blottit contre elle, désira de s'y anéantir. Que de confusion dans un jeune être ! Comme il est peu soucieux d'unité ! Un enfant catholique et scrupuleux sacrifie à Cybèle et ne sait pas qu'il trahit son Dieu : Maurice de Guérin à la Chesnaie.⁵⁹

Pour prendre conscience de lui-même, Mauriac a besoin du paysage de la campagne qui lui permet de trouver sa liberté et son indépendance et de se fondre dans la nature :

Ce qui m'intéressait en moi, c'était justement ce qui n'était pas les autres. A la campagne, enfin, je me retrouvais : d'abord délivré du collège, puis, quoique je demeurasse incorporé au groupe dénommé « les garçons », je pouvais mieux m'en détacher qu'à la ville. Assis sur un tronc de pin, au milieu d'une lande, dans l'étourdissement du soleil et des cigales, ivre à la lettre d'être seul, je ne pouvais pourtant pas supporter cette confrontation avec moi-même à laquelle j'avais tant aspiré, et ne me retrouvais que pour me perdre, pour me dissoudre dans la vie universelle.⁶⁰

⁵⁹ *Commencements d'une vie*, p. 101.

⁶⁰ *Bordeaux*, p. 41.

En rendant hommage à André Lafon (1883-1915), ami, poète et romancier, François Mauriac a dédié *La Vie et la Mort d'un poète* (1930) à Francis Jammes (1868-1938), leur maître et ami. La dernière partie intitulée *Examen de conscience* (1923-1924) montre à quel point de grands écrivains se préoccupent de ce sujet ; Barrès est « l'amateur d'âmes » et le secret de Goethe, « c'est de perfectionner notre âme »⁶¹. La problématique de « la conscience de soi » se poursuit dans *Commencements d'une vie* (1953) dans lequel Mauriac affirme qu'à l'âge de 16 ans, il a été subjugué par la formule d'*Un homme libre* de Barrès : « sentir le plus possible en s'analysant le plus possible »⁶². Il est aussi influencé par les lectures de Rousseau, Chateaubriand et Gide. En particulier il s'intéresse aux moyens qu'ils choisissent pour dévoiler leur inquiétude. Ce sont « Mémoires, confessions, souvenirs » qui se justifient : « En somme, saint Augustin est peut-être le seul auteur de *Confessions* qui ait été conscient de l'instinct auquel cède un homme qui raconte sa vie »⁶³. François Mauriac, lui-même, est l'auteur de mémoires⁶⁴ : *Mémoires intérieurs* et *Nouveaux mémoires intérieurs* qui sont la révélation de sa personnalité. Il a fait un cadeau à son fils Claude en 1959 en lui dédiant son essai :

Je te donne cette image de moi-même : mon reflet dans les lectures de toute une vie.⁶⁵

⁶¹ *Examen de conscience*, p. 61.

⁶² Maurice Barrès, *Un homme libre*, *Œuvres*, t. I, Club de l'honnête homme, 1965, p. 152.

⁶³ *Commencements d'une vie*, p. 67.

⁶⁴ *Mémoires intérieurs* (1959), *Nouveaux mémoires intérieurs* (1965).

⁶⁵ *Mémoires intérieurs*, p. 367.

Or dans *Commencement d'une vie*, Mauriac reconnaît qu'il n'est pas assez porté à écrire sa vie et à se justifier dans ses mémoires :

La vraie raison de ma paresse n'est-elle pas que nos romans expriment l'essentiel de nous-mêmes ? Seule, la fiction ne ment pas.⁶⁶

Les romans, c'est son recours. La conscience de soi est un sujet important pour les héros dès les premiers romans de François Mauriac. On trouve des personnages qui ont tendance à se replier sur eux-mêmes comme l'écrivain. Ils expriment leurs pensées et leurs sentiments par « Mémoires, confessions, souvenirs ». Dans *Thérèse Desqueyroux*, l'héroïne prépare sa « confession »⁶⁷ dans le train qui la ramène à Saint-Clair. Elle remonte le temps depuis son enfance, son mariage, sa tentative d'empoisonner son mari, le non-lieu dont elle bénéficie et elle imagine les retrouvailles avec son mari et le dialogue avec lui. L'auteur décrit l'héroïne qui souffre en prenant conscience de soi dans un milieu qui a l'habitude de vivre en oubliant sa propre personnalité. Anne de la Trave, amie d'enfance de Thérèse s'est fiancée au fils Deguilhem et tous les deux rendent visite à Thérèse, isolée à Argelouse. Ce dernier songe au rôle futur d'Anne, après son mariage :

Thérèse lisait dans la pensée de la jeune fille : « Elle me méprise parce que je ne lui ai pas d'abord parlé de Marie. Comment lui expliquer ? Elle ne comprendrait pas que je suis remplie de moi-même, que je m'occupe tout entière. Anne, elle, n'attend que d'avoir des enfants pour s'anéantir en eux, comme a fait sa mère, comme font toutes les femmes de la famille. Moi, il faut toujours que je me retrouve ; je m'efforce de me rejoindre... Anne oubliera son adolescence contre la

⁶⁶ *Commencements d'une vie*, p. 67.

⁶⁷ *Thérèse Desqueyroux*, p. 74.

mienne, les caresses de Jean Azévédo, dès le premier vagissement du marmot que va lui faire ce gnome, sans même enlever sa jaquette. Les femmes de la famille aspirent à perdre toute existence individuelle. C'est beau, ce don total à l'espèce ; je sens la beauté de cet effacement, de cet anéantissement... Mais moi, mais moi... »

Elle essaya de ne pas écouter ce qu'on disait, de penser à Marie ; la petite devait parler, maintenant. « Cela m'amuserait quelques secondes, peut-être, de l'entendre, mais tout de suite elle m'ennuierait, je serais impatiente de me retrouver seule avec moi-même... »⁶⁸

La tradition locale impose un modèle de femme, Anne. Thérèse pourtant née dans ce milieu n'arrive pas à adopter ces conventions. Elle n'a pas envie de lui ressembler :

Je ne voulais pas jouer un personnage, faire des gestes, prononcer des formules, renier enfin à chaque instant une Thérèse qui... Mais non, Bernard ; voyez, je ne cherche qu'à être véridique.⁶⁹

Pour Thérèse, la conscience de soi doit aller de pair avec la recherche de la vérité. Elle veut rester elle-même.

Au début de *La Chair et le sang*, Claude Favereau s'adonne avec délices à l'examen de sa conscience :

Claude aime ces heures vagues où rien ne le détourne de penser à soi. Il n'en finit pas ; il n'en finira jamais de mettre dans son cœur de l'ordre ; quelle confusion en lui, à cette minute, où pour toujours, il quitte le séminaire ! Il songe qu'il ne perdra plus ce goût de repliement, cette manie d'examiner sa conscience, ce don de transformer en cellule, en oratoire, le wagon de troisième classe où il rêve seul ; ce lui est presque une volupté qu'avec impatience il

⁶⁸ *Ibid.*, p. 97.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 103.

appelle, alors que, sur le quai du départ, le volubile abbé de Floirac le retient.⁷⁰

Sa tendance au repli sur soi le pousse à cesser ses études religieuses. Il a hâte de se trouver seul pendant le voyage de retour dans son pays pour se plonger dans un isolement volontaire. Sur le quai de la gare, Claude dit adieu à son maître et à son meilleur camarade. Loin d'éprouver des regrets, il a hâte de se retrouver dans le wagon pour être de nouveau seul. Il quitte le séminaire. Cependant, il est content de pouvoir se livrer à une longue et délicieuse introspection :

Seulement, vers sa dix-huitième année, il avait connu son propre cœur, ses puissances redoutables. Si les hypothèses de M. de Florian sur l'interpolation du verset *Tu es Petrus* le laissaient froid, les vers de Lamartine et de Hugo dans les « morceaux choisis » par l'abbé Ragon, ruisselaient en lui comme un torrent de délices : une seule journée à la campagne, dans l'herbe juteuse et foulée, dangereusement l'alanguissait pour une semaine.⁷¹

Pour certains personnages, l'acte d'écrire devient un moyen de dévoiler sa prise de conscience. Mauriac explique ce que signifie l'acte d'écrire pour lui :

L'écrivain se rend compte à quel point le livre qu'il vient d'écrire, surtout quand on est un écrivain comme moi, un écrivain de jaillissement, à quel point ce qu'il a écrit l'éclaire sur lui-même, et comme il est appelé à l'utiliser, à s'en servir.⁷²

On trouve souvent des personnages qui aiment coucher sur le papier leurs rêves et leurs réflexions.

⁷⁰ *La Chair et le sang*, p. 195.

⁷¹ *Ibid.*, pp. 196-197.

⁷² *Souvenirs retrouvés*, p. 97.

Dans *Le Nœud de vipères*, Louis à soixante-huit ans écrit une lettre-testament destinée à sa femme Isa à laquelle il est marié depuis quarante ans. Dans *Le Mystère Frontenac*, Yves espère faire publier son poème par le *Mercur*e et attend une réponse de l'éditeur avec impatience et inquiétude. Dans *Un adolescent d'autrefois*, Alain Gajac écrit un cahier où il note ses souvenirs d'enfance et d'adolescence pour son ami André Donzac, séminariste à Paris.

Dans *La Chair et le sang*, Claude à vingt ans se rend compte que ses lectures d'adolescent sont essentielles pour la conscience de lui-même aujourd'hui :

c'est son adolescence, c'est l'aube de son adolescence qui surgit telle qu'il la porte encore en lui : heures tristes et bénies où il acceptait d'un cœur inquiet le péché des mauvaises lectures... [...]

Il se rappelle un jour... Que était ce livre? Ah! le premier volume des *Mémoires d'outre-tombe* qui le rendait conscient de son adolescence ; il se sentait avoir seize ans. La même sylphide qui enchantait François-René de Chateaubriand troublait le cœur de l'enfant campagnard, défendu contre la canicule, dans cette bibliothèque déserte et froide.⁷³

Dans *Un adolescent d'autrefois*, Alain, étudiant à Bordeaux, pense que la lecture élargit son point de vue sur sa propre vie et lui apporte un grand calme :

La lecture est tellement toute ma vie (je me demande parfois si elle ne m'aura pas dispensé de vivre) que peut-être je n'aurais pas su, à vingt-deux ans, ce qu'il y a derrière ce cliché « la vie intérieure », si je n'avais été condamné bien souvent par les moustiques de ma ville natale à l'immobilité devant ce pan de ciel fourmillant au-dessus des

⁷³ *La Chair et le sang*, pp. 205-206.

toits qu'encadrerait la fenêtre. Peut-être n'aurais-je jamais su ce que je sais et qui est si incroyable que je n'en parle à personne parce qu'on me traiterait de présomptueux, ou d'idiot, ou de fou ; c'est que la parole : « le royaume de Dieu est au-dedans de vous » est vraie à la lettre, qu'il n'y a qu'à descendre au-dedans de nous pour y pénétrer.⁷⁴

⁷⁴ *Un adolescent d'autrefois*, p. 771.

2. La terre et la conscience de soi

2.1. Bloc-notes, « chef-d'œuvre d'introspection »

Des *Bloc-notes* mis en route à *La Table ronde* (décembre 1952) continuent au *Figaro littéraire* (1961-1970). Homme de plume collabore à la presse française, *Gaulois*, *L'Écho de Paris*, *Figaro littéraire*, *L'Express*. Jean Lacouture résume le travail de cet académicien dans la « troupe » : « le Bloc-notes qui témoigna jusqu'à sa mort de l'indomptable sagacité du maître de Malagar »⁷⁵. Longtemps chroniqueur dans plusieurs journaux, François Mauriac écrit le *Bloc-notes* pendant dix-huit ans dans *La Table ronde* (1952-1954), *L'Express* (1953-1961) et *Le Figaro littéraire* (1961-1970). Cet engagement dans le journalisme eut au départ pour but de l'« affrontement de l'individuel et de l'universel »⁷⁶. Or l'écrivain récapitule son *Bloc-notes* en 1968 dans *Le Figaro* :

Ce que je cherche à exprimer, il arrive certes qu'une lecture m'y aide ; cette remontée à mes sources qui est mon amer plaisir, je m'embarque souvent, pour la tenter, à bord du journal ou des souvenirs d'un autre — mais c'est toujours de moi, de mon « intérieur » qu'il s'agit.⁷⁷

Lire et écrire sont des moyens de la conscience de soi pour François Mauriac. Ses deux *Mémoires intérieurs* sont un « véritable parcours introspectif »⁷⁸ et une « libre méditation »⁷⁹.

Sa préoccupation majeure apparaît dans un ouvrage religieux, la biographie de *Sainte*

⁷⁵ Avant-propos du *Bloc-notes I*, 1952-1957, p. 9.

⁷⁶ *Bloc-notes, I*, Préface, p. 37.

⁷⁷ *Bloc-notes, V*, Préface, p. 31.

⁷⁸ « Domaine français » dirigé par Jean-Claude Zylberstein.

⁷⁹ Henri Hell, *Le Nouvel Observateur*.

Marguerite de Cortone (1945) dans laquelle se distingue la méditation intérieure. Mauriac, catholique, d'une vive piété évoque la parole de Sainte Catherine de Sienne à propos de la connaissance de soi :

Faire de ce Bloc-notes un journal de malade, c'est une facilité à laquelle j'ai cédé quelquefois [...]. En compensation, je suis porté aux nues pour avoir réussi ce chef-d'œuvre d'introspection jusqu'à l'agonie, jusqu'à mes tout derniers instants !⁸⁰

On pourrait donner à François Mauriac le titre de « moraliste ». L'écrivain lui-même le reconnaît. Quel sujet intéresse un moraliste ? On trouve la réponse dans un article de la *Revue hebdomadaire* en 1921 dans laquelle l'auteur décrit *L'Art de Marcel Proust* : « L'examen de conscience est à la base de toute vie morale. »⁸¹

Dans l'interview avec Jean Amrouche, Mauriac résume son passé ainsi que son « adolescence lâche, apeurée, repliée sur soi »⁸². Cependant la prise de conscience de son destin évolue avec la carrière du romancier. « La volonté de vivre » et le « dominer la vie »⁸³ se retrouvent dans la conscience de soi des personnages. Et celle-ci est évidente quand il s'agit de s'attacher à la terre.

L'éveil de la conscience de soi est né à une époque de crise. Cependant comme le romantisme, l'observation de soi est devenu un sujet toujours actuel :

⁸⁰ *Bloc-notes, tome V, 1968-1970*, p. 302.

⁸¹ François Mauriac, *L'Art de Marcel Proust*, « Revue hebdomadaire, janvier 1921 », Paris, Œuvres autobiographiques, Gallimard, 1990, p. 317.

⁸² *Souvenirs retrouvés*, p. 339.

⁸³ *Ibid.*, p. 79.

Tous les grands écrivains et penseurs du romantisme (en France comme partout ailleurs en Europe) ont fait dépendre le déroulement de leur pensée de l'acte initial par lequel l'être se découvre à lui-même introspectivement.⁸⁴

Mauriac s'adonne constamment à l'introspection en particulier dans ses *Bloc-notes*. Ces essais publiés d'abord à *La Table ronde* (décembre 1952) paraissent ensuite dans le *Figaro littéraire* (1961-1970). Homme de plume, il collabore à la presse française, le *Gaulois*, *L'Écho de Paris*, le *Figaro littéraire*, *L'Express*. Jean Lacouture apprécie le travail de Mauriac dans la « troupe » et loue « le Bloc-notes qui témoigna jusqu'à sa mort de l'indomptable sagacité du maître de Malagar »⁸⁵.

Dans son *Bloc-notes*, François Mauriac affirme le lien étroit entre la nature et la conscience intérieure de soi, qui permet d'imaginer le paysage propre. Pourtant cet écrivain bordelais se rend compte que les Landes n'ont pas la réputation d'offrir un panorama exceptionnel. Mais il précise que son pays natal est le plus beau de ce monde seulement à ses propres yeux. Cette admiration lui fournit le décor de la plupart de ses romans. D'ailleurs ses descriptions sont le reflet de sa conscience intérieure.

Quand le journaliste Christian Bernadac vient à Malagar pour un tournage sur François Mauriac en septembre 1968, le romancier parle de ses sources littéraires liées à Saint-Symphorien, lieu des vacances heureuses de son enfance :

⁸⁴ Georges Poulet, *Entre moi et moi*, Essais critiques sur la conscience de soi, Paris, Librairie José Corti, 1977, p. 9.

⁸⁵ Avant-propos du *Bloc-notes I, 1952-1957*, p. 9.

Saint-Symphorien c'est au fond de là que tout est sorti pour moi. En tout cas, presque tous mes livres et toute mon inspiration. Nous venions ici. Nos vacances d'enfants étaient dans ce parc. En réalité ce parc reste pour moi ma vraie partie spirituelle. C'est ici que j'ai tout découvert et que je me suis découvert moi-même.⁸⁶

Cette déclaration montre bien que Mauriac a pris conscience de lui grâce au jardin de ses vacances d'enfant.

L'introspection est pratiquée tantôt par le narrateur, tantôt par les personnages eux-mêmes. Dans *La Chair et le sang*, le séminariste Claude Favereau décide de renoncer à ce qu'il croyait être sa vocation, parce qu'il a trouvé sa propre conscience : « Seulement, vers sa dix-huitième année, il avait connu son propre cœur, ses puissances redoutables. »⁸⁷

Les romans de Mauriac peignent des personnages qui ont tendance à se replier sur eux-mêmes comme l'écrivain lui-même comme Claude Favereau dans *La Chair et le sang* (1928).

Le héros d'*Un adolescent d'autrefois*, Alain, est décrit aussi comme « un adolescent maladivement sensible ». Il reconnaît sa faiblesse. Il sait qu'il ne guérira jamais de son enfance. Pourtant, il n'est pas d'accord avec la fragilité qu'on lui attribue : « Je n'étais pas si sensible qu'ils le croyaient tous, je n'étais pas non plus si faible. »⁸⁸

Les lectures et la vie consciente permettent à Mauriac de réfléchir sur le silence. Or celui-ci lui offre la richesse de la création dans la nature. Mauriac perçoit le silence, preuve de la vie :

⁸⁶ Christian Bernadac, *La dernière promenade de François Mauriac à Malagar*, Toulouse, Pin-Balma : Sables, 2009, pp. 28-29.

⁸⁷ *La Chair et le sang*, p. 196.

⁸⁸ *Un adolescent d'autrefois*, p. 785.

Le bruit que fait ma vie (car le silence n'existe pas : vivre, c'est se tenir au centre d'un ruissellement que la mort seule arrêtera), ce tumulte en moi pourrait-il épouser n'importe quelle page de la partition, si ma vie révolue peut être comparée à une partition ? [...] Non, je ne suis pas si fou que de le croire. Cette confusion du chuchotement de la vie à mon oreille avec cette rumeur de la nature assoupie dont je surprénais le sommeil traversé de songes, c'est le signe que ces minutes sur le perron, dans le soleil de la deuxième heure, ont compté plus qu'aucune autre, pour l'enfant que je fus et pour l'homme que j'ai été, puisque leur thème domine seul aujourd'hui : je prenais possession de la terre, je participais à la vie végétale, j'avançais dans un mystère que les enfants citadins ignoreront toujours.⁸⁹

La relation entre l'homme et la nature est un thème permanent et valable chez l'auteur.

Mauriac exprime clairement sa position en tant que romancier à propos de son écriture réaliste sur le décor dans son essai du *Romancier et ses personnages* (1933) :

Je ne puis concevoir un roman sans avoir présente à l'esprit, dans ses moindres recoins, la maison qui en sera le théâtre ; il faut que les plus secrètes allées du jardin me soient familières et que tout le pays d'alentour me soit connu, - et non pas d'une connaissance superficielle.⁹⁰

La familiarité de la terre paysanne a apporté à Mauriac, propriétaire du domaine de Malagar, du parc Symphorien, paradis des vacances, les sources de ses romans, non seulement le décor, mais aussi les ingrédients romanesques. Il connaît très bien sa terre. Cette connaissance lui a

⁸⁹ *Nouveau mémoires intérieurs*, p. 633.

⁹⁰ François Mauriac, *Le Romancier et ses personnages*, I, Œuvres romanesques et théâtrales complètes II, Paris, Gallimard, 1933, 1992, pp. 841-842.

Mauriac définit sa position différente par rapport à celle du décor, sur des personnages dans ses romans. « En ce qui me concerne, il me semble que, dans mes livres, les personnages de second plan sont ceux qui ont été empruntés à la vie, directement. Je puis établir comme une règle que moins, dans le récit, un personnage a d'importance, et plus il a de chances d'avoir été pris tel quel dans la réalité. » dans *Le Romancier et ses personnages*, I, Œuvres romanesques et théâtrales complètes II, Paris, Gallimard, 1933, 1992, pp. 843.

permis de décrire avec conviction le monde des paysans tout au long de ses romans. Puisque c'était sa « race paysanne, qui n'a jamais bougé »⁹¹, cette description de ce monde paysan était possible.

⁹¹ François Mauriac, *Bordeaux*, Paris, L'Esprit du Temps, 2009, p. 46.

2.2. L'écoute du mouvement sourd et de la voix intérieure et extérieure

La conscience de soi permet d'écouter la voix intérieure et extérieure. François Mauriac garda la jeunesse durant toute sa vie. Il n'a pas connu la vieillesse. Car il ne s'arrêta jamais d'écouter « cette jeune rumeur », puis celle-ci devint contenu de ses livres. Percevoir la voix intérieure est la preuve de la jeunesse chez Mauriac :

« La jeunesse est semblable aux forêts verdoyantes tourmentées par les vents : elle agite de tous côtés les riches présents de la vie, et toujours quelque profond murmure règne dans son feuillage... » J'ai toujours aimé cette image de Maurice de Guérin dans *Le Centaure*. C'était une de mes phrases clés. [...] c'est l'expression d'une vérité littérale ; la fin de la jeunesse est réellement la fin d'un murmure. « Le reste est silence », de Shakespeare définit toute vieillesse.⁹²

L'auteur bordelais reste proche du « jeune homme éternel » de Cayla. L'influence de ce dernier est marquée surtout par l'attention au bruit intérieur et extérieur. Bordeaux est une ville de chagrins pour l'enfant François Mauriac comme « musée funèbre ». En revanche, il se sentait vivant quand il est près de la nature :

Dans les campagnes girondines, je ne me suis jamais interrompu de vivre, je n'en fus jamais déraciné. L'homme que je suis devenu vivait déjà dans l'enfant assis à ce même tournant d'allée où je m'arrête pour écrire ces lignes : alors, comme aujourd'hui, j'écoutais le vent dans les pins, mais ne le sentais pas sur mon visage.⁹³

⁹² *Bloc-notes, Tome III, 1961-1964*, pp. 135-136.

⁹³ *Commencements d'une vie*, p. 97.

Dans *La Chair et le sang*, Claude Favereau ancien séminariste est assis sur la terrasse en pensant à la lettre reçue d'Edward :

Il se recueillit donc, fit le silence au-dedans de lui avec cette habitude de l'oraison qu'il avait acquise au séminaire. Par un mouvement passionné de son être intérieur, il voulut se mettre en communication avec la Force et l'Amour extérieurs au monde et en qui il avait foi. Et ce silence de son coeur prolongea celui de la campagne que la Fête-Dieu avait vidée.⁹⁴

La nature peut concilier entre la religion et le poète. Ce dernier peut être le prêtre. L'éveil de la conscience permet d'écouter du mouvement sourd. L'introspection de l'homme peut mettre au monde la prose poétique :

Ce qui est nécessaire, c'est ce qui vit en nous. Mauriac nous l'a dit dans l'avertissement au premier volume de ce *Journal* : « C'est leur retentissement dans notre vie qui mesure l'importance des événements. » Parole redoutable, faut-il le remarquer, de la part d'un écrivain : celle par laquelle il s'engage totalement dans son oeuvre. Car son oeuvre dépend alors toute de ce que vaut sa vie intérieure. Et le lecteur qui remonte de ce livre à cette âme est convié à examiner, par delà la musique de la prose, quels justes accords fait au coeur de l'artiste l'harmonie des sentiments et des idées.⁹⁵

« Un paysage c'est un état de l'âme. »⁹⁶ La conscience de soi permet d'harmoniser le monde et l'intérieur de l'homme.

⁹⁴ *La Chair et le sang*, p. 307.

⁹⁵ André Rousseaux, *Littérature du XX^e siècle*, 2, Paris, Albin Michel, 1961, p. 150.

⁹⁶ Christian Bernadac, *La dernière promenade de François Mauriac à Malagar*, Toulouse, Pin-Balma : Sables, 2009, p. 56.

Les lectures et la vie consciente permettent à Mauriac de réfléchir sur le silence. Or celui-ci lui offre la richesse de la création et, en communiquant avec la nature, il devient un des motifs associés à la terre :

Le bruit que fait ma vie (car le silence n'existe pas : vivre, c'est se tenir au centre d'un ruissellement que la mort seule arrêtera), ce tumulte en moi pourrait-il épouser n'importe quelle page de la partition, si ma vie révolue peut être comparée à une partition ? [...] Non, je ne suis pas si fou que de le croire. Cette confusion du chuchotement de la vie à mon oreille avec cette rumeur de la nature assoupie dont je surprénais le sommeil traversé de songes, c'est le signe que ces minutes sur le perron, dans le soleil de la deuxième heure, ont compté plus qu'aucune autre, pour l'enfant que je fus et pour l'homme que j'ai été, puisque leur thème domine seul aujourd'hui : je prenais possession de la terre, je participais à la vie végétale, j'avançais dans un mystère que les enfants citadins ignoreront toujours.⁹⁷

La relation entre l'homme et la nature est un thème important chez l'auteur. Il s'intéresse à l'amour des saints catholiques. Il pense au mépris de soi par rapport à la sainteté d'un être :

Il y a un secret que je connais grâce à ma familiarité avec les saints catholiques : ce qui leur est commun, si différents qu'ils soient les uns des autres, c'est un amour qui se ramène à l'anéantissement dans l'Être adoré. « Tu es celle qui n'est pas », dit le Christ à Catherine de Sienne. Cela peut faire horreur, mais enfin la sainteté d'un être est en raison directe de ce mépris de soi qui se traduit par l'indifférence, par l'inattention à soi – et c'est la chose du monde dont un écrivain est le

⁹⁷ *Nouveaux mémoires intérieurs*, p. 633.

moins capable, puisque durant toute sa vie il aura été cette araignée qui tire d'elle, et d'elle seule, indéfiniment sa toile.⁹⁸

Le silence permet de se regarder. La solitude intérieure de l'homme devient distinguée dans le pays muet :

Notre solitude intérieure soudain prenait corps à nos yeux, dans cette plaine muette d'où pas une voix ne montait, et où dormaient les routes vides que sœur Anne elle-même n'aurait pu voir poudroyer.⁹⁹

Dans *Thérèse Desqueyroux*, l'héroïne incarne bien l'être isolé et solitaire. Pendant la conversation avec son mari, elle peut percevoir le mouvement de son pays :

Thérèse demeure attentive au silence prodigieux d'Argelouse. L'heure des coqs est encore éloignée ; aucune eau vive ne court dans ce désert, aucun vent n'émeut les cimes innombrables.¹⁰⁰

Elle reste seule à l'écoute du bruit extérieur. Ensuite elle se voit. La confusion entre le moi et de la nature apparaît chez Maurice de Guérin. Mais chez Mauriac, il se trouve que c'est une illusion créée par sujet.

Dans *Un adolescent d'autrefois*, l'avant-veille du jour de son départ pour Paris, Alain est déçu par sa mère qui préférerait Le Pou morte à lui. Sa mère vient de gagner sa chambre. Il est seul près de la cheminée dans le salon :

Le vent s'était levé et les branches qu'il agitait me semblaient à travers les vitres me faire signe. Une immense plainte confuse se

⁹⁸ *Bloc-notes IV*, p. 28.

⁹⁹ « Grêle » dans *Journal I*, p. 31.

¹⁰⁰ *Thérèse Desqueyroux*, p. 78.

confondait avec ce cri muet au-dedans de moi, ce reproche à Dieu
tendre et désespéré.¹⁰¹

L'homme triste paraît avoir des amis qui le comprennent. Son sentiment serait entendu par ses
complices qui restent dehors. C'est l'oxymore qui insiste sur l'effet de l'écoute.

¹⁰¹ *Un adolescent d'autrefois*, p. 811.

2.3. La conscience de soi des personnages et leur sensibilité à la terre

Dans *Le Baiser au lépreux*, Jean Péloueyre sort toujours en catimini pour qu'on ne le voit pas. Malgré la haute position des Péloueyre, il pense qu'il se trouve dans le « troupeau des esclaves ». Il veut avoir de la volonté de puissance comme il l'a compris en lisant les pages de Nietzsche. Il sait où il peut devenir Maître :

Après le dîner, Jean Péloueyre traversa le village. Il s'observait pour ne faire aucun geste et ne pas se parler à lui-même. Raide, officiel, il saluait chaque groupe devant les portes, soudain silencieux à son approche, comme les grenouilles d'une mare ; mais aucun rire ne fusa. Enfin, les dernières maisons dépassées, sur la route blême encore, entre deux noires armées de pins qui soufflaient sur lui une haleine d'étuve et dont les milliers de pots emplis de gemme parfumaient comme des encensoirs la cathédrale sylvestre, il put rire, secouer les épaules, faire craquer ses doigts, crier : « Je suis un Maître, un Maître, un Maître ! » et répéter en marquant la césure ce distique : « Par quels secrets ressorts — par quel enchaînement — le ciel a-t-il conduit — ce grand événement ? »¹⁰²

Écrire et lire sont des moyens de révéler l'intériorité de l'adolescent. Dans son *Journal*, Mauriac se souvient de sa passion d'écrire pendant son adolescence. Le romancier pense que sa vocation littéraire ne s'est pas encore réveillée. Un être humain désireux de se connaître a la curiosité de tout être humain :

Au collège, durant les longues études du soir, je noircissais des pages de mon journal, ou bien j'entretenais avec des camarades une correspondance sans fin. S'agissait-il déjà de littérature ? Non, cela

¹⁰² *Le Baiser au lépreux*, p. 459.

seul pour moi importait : mettre de l'ordre dans ma confusion intérieure, voir clair. Étudiant, et lorsque je n'imaginai même pas que je pusse devenir auteur, je continuais de céder à cette nécessité. La préparation d'aucun examen, d'aucun concours ne m'a dispensé de ce premier devoir vis-à-vis de moi-même: extérioriser mon débat, mon drame, mon destin.¹⁰³

François Mauriac a été initié « aux nobles émotions de la poésie » grâce à Raymond, son frère aîné qu'il désigne comme « le meilleur ami d'adolescence » dans la lettre du 31 octobre 1908. Ce frère lui lisait *La Maison du berger* d'Alfred de Vigny, *Le Jardin des oliviers* de Rilke, et des vers de Sully Prudhomme. L'adolescent a trouvé les poèmes qui reflètent ses sentiments.

Plus tard, devenu poète avec *Les Mains jointes* (1909) et *L'Adieu à l'adolescence* (1911), Mauriac vécut pleinement la Belle Époque. Cependant dans son essai *Mémoires intérieurs* (1959), il reconnaît son indifférence pour la poésie du Montmartre d'alors, qui inspira Francis Carco (1886-1958) et Roland Dorgelès (1885-1973), car son inspiration n'est pas parisienne, mais bordelaise :

La source de toute poésie ne jaillissait pas pour moi de ces pavés et de ces bouges. J'étais un jeune homme à Paris, mais, comme au temps du collège, les vacances me ramenaient vers cette Cybèle aux deux visages qui m'avait enfanté et allaité et je chérissais du même amour sa face éclatante, celle de Malagar, et l'autre visage, couvert de cendres, tendu vers les pins murmurants et blessés.¹⁰⁴

En 1927, la mère de Mauriac partage ses biens entre ses cinq enfants, quatre fils et une fille.

Le cadet François Mauriac hérite de Malagar, propriété, que Jacques Mauriac, son grand-père

¹⁰³ *Journal*, p. 226.

¹⁰⁴ *Mémoires intérieurs*, p. 117.

préférerait entre toutes. Mauriac aime aussi ce domaine situé « sur le coteau qui domine la rive droite de la Garonne, près du calvaire de Verdelets, face à Sauternes et aux Landes »¹⁰⁵ :

Pauvres morts oubliés de ma famille, c'est Malagar où je suis,
Malagar que vous aimiez, et seul d'entre vos descendants, j'ai hérité
de cet amour.¹⁰⁶

François Mauriac aimait ce terrain de vignoble depuis 1913. Il l'écrivait à sa mère : « Je suis le seul de mes frères à l'aimer. J'y ai vécu des heures d'une joie qui m'est personnelle, je le sais. »¹⁰⁷

Mauriac a pu subir l'influence de son ami d'enfance, André Lafon, poète qui célébrait cette terre. Le romancier a fini par s'identifier à elle. Sont essentiels le contact et la communication avec la nature qui est une « cathédrale sylvestre ». Tous les sens sont touchés et en particulier l'odorat qui occupe une place importante dans les romans de Mauriac. La forêt dégage des parfums assimilés à l'encens :

Le mois de juin où, dans les après-midi assoupis, s'accumulaient sous les charmilles les odeurs confondues des tilleuls et des seringas, rendait à Claude Favereau la vie. [...]

Le jeune homme gonfle sa poitrine et sait que nulle douleur ne résiste en lui à l'ivresse d'avoir vingt ans et d'être attaché à cette terre bénie.¹⁰⁸

Dans *La Chair et le sang*, « l'enfant paysan » retrouve la vie quand la terre se réveille de la léthargie hivernale.

¹⁰⁵ *Commencements d'une vie*, p. 74.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 73.

¹⁰⁷ Jean Touzot, *François Mauriac*, Paris, Éd. de L'Herne, 1985, p. 101.

¹⁰⁸ *La Chair et le sang*, p. 304.

La marche dans la nature est un moyen de reprendre des forces et de retrouver la solitude. Paule, la mère du « sagouin », marche pour retrouver le calme et réfléchir. Louis, le héros du roman *Le Nœud de Vipères*, éprouve le besoin de marcher après avoir manipulé quelques fragments de papier lisibles et illisibles, des morceaux souillés de suie, des pages brûlées, un carnet de molesquine qu'il déchiffre :

Je me relevai et regardai mes mains noires. Je vis, dans la glace, mon front balaféré de cendre. Un désir de marcher me prit comme dans ma jeunesse ;¹⁰⁹

Marcher, c'est une occasion d'être seul, et puis cette solitude devient un moyen de se connaître. La promenade permet de retrouver le calme nécessaire à l'introspection :

Ce que je ressentais avec violence, je m'en souviens, parce qu'il m'arrive souvent encore de le ressentir : le désir d'être seul, de marcher à travers bois, à travers champs, de suivre jusqu'à épuisement de mes forces, ces chemins de sable où nulle rencontre n'est imaginable, que celle d'un métayer devant ses bœufs, qui me dira : *Aduchats* en touchant son béret ou d'un berger et de son troupeau. Dans cette lande sans visage, je ne serais dévisagé par personne.¹¹⁰

Dans *Destins*, Pierre abandonne sa mère et une invitée et profite de la solitude de la terrasse pour réfléchir et se poser le problème de la conscience de soi :

Les êtres ne changent pas, mais beaucoup vivent longtemps sans se connaître, beaucoup meurent sans se connaître parce que Dieu a étouffé en eux, dès leur naissance, le mauvais grain ; parce qu'il est

¹⁰⁹ *Le Nœud de vipères*, p. 512.

¹¹⁰ *Un adolescent d'autrefois*, p. 676.

libre d'attirer à soi cette frénésie qui chez tel de leurs ascendants était criminelle, et qui le redeviendra peut-être dans leurs fils.¹¹¹

Le destin de Thérèse est d'être condamnée à la solitude. « Sa solitude lui est attachée plus étroitement qu'au lépreux son ulcère. » D'ailleurs elle-même en est consciente. « Inutilité de ma vie - néant de ma vie - solitude sans bornes - destinée sans issue. » Ces termes trouvent bien qu'elle ne se fait pas d'illusion.

Dans *La Chair et le sang*, Claude Favereau, fils du régisseur de Lur a le privilège de détenir la clé de la bibliothèque du marquis. Ce lieu est son « asile, « son refuge » et son « paradis ».

À la suite du changement de propriétaire, Claude craint que cet endroit lui soit interdit :

Le marquis de Lur ne lisait rien, hors le catalogue du chasseur français de la manufacture d'armes de Saint-Étienne. Claude songe que les nouveaux maîtres auront sans doute plus de goût pour son refuge. Un jeune homme, une jeune fille, que feront-ils à Lur s'ils ne lisent pas. Il sait qu'Edward Dupont-Gunther s'occupe de peinture, en amateur, selon M. Garros. Claude se rappelle que ce sont des protestants : il les imagine obligés par le libre examen à recréer sans cesse pour eux-mêmes la vérité, à chercher indéfiniment, à travers les livres, une règle de conduite. Ce paradis peut-être lui sera fermé, et sans doute cela vaut mieux ainsi ; la terre devra lui suffire ; il faut qu'il apprenne à ne plus rien déchiffrer que les horizons où s'inscrivent le mauvais temps et les signes des constellations.¹¹²

Quand l'être humain est devient complice avec la nature, elle devient sa protectrice. Thérèse dit à son mari Bernard :

¹¹¹ *Destins*, p. 203.

¹¹² *La Chair et le sang*, p. 205.

La forêt ne me fait pas peur, ni les ténèbres. Elles me connaissent ; nous nous connaissons. J'ai été créée à l'image de ce pays aride et où rien n'est vivant, hors les oiseaux qui passent, les sangliers nomades.¹¹³

Pendant que sa mère est absente pour le pèlerinage avec les Duberc, Alain fait venir Marie et Simon à Maltaverne. Après le dîner, Alain se promène avec Marie au parc en appréciant la beauté de la nature :

« Pourquoi, demandai-je à Marie, ce que je ne ressens pas au bord des grands fleuves ou même de l'océan, m'est-il donné par ce cours d'eau où enfant je lançais les bateaux que j'avais taillés dans une écorce de pin ? » Il y a loin de se connaître comme éphémère, à le sentir dans sa chair. C'est ce que le ruissellement de la Hure a appris à un petit garçon, dans ces nuits d'été d'autrefois où il s'arrêtait pour écouter le silence, — ce silence tout vibrant de grillons et que traversait le sanglot d'un nocturne, l'appel des crapauds, où était perceptible le moindre froissement de branches.¹¹⁴

Au milieu de la nature et de son silence, l'expérience de la connaissance de soi permet aux yeux de s'ouvrir au monde. Le plus grand plaisir est de découvrir les autres et de les comprendre.

¹¹³ *Thérèse Desqueyroux*, p. 77.

¹¹⁴ *Un adolescent d'autrefois*, p. 756.

3. L'enracinement volontaire et l'enracinement inconscient

3.1. Un homme libre et son bonheur dans l'enracinement volontaire

Dans *Les Paroles restent*, Mauriac parle de sa « génération catholique » d'écrivains comme Paul Claudel, Georges Bernanos. Mauriac sait que à propos du bonheur, « Claudel se moquait de ceux qui parlent des « consolations de la religion »¹¹⁵. Mauriac, poète de Cybèle, ne songe pas seulement aux consolations de la foi, mais aussi celles de la nature. Il s'interroge sur du bonheur de l'homme :

Quel bonheur ? La source en était au-dedans de nous, et pourtant il demeurait lié à la terre, aux ombres et aux rayons, à l'agitation des branches nues, aux oiseaux – pour nous du moins, fils d'une province, accordés à une campagne dont je croyais, à vingt ans, quand je revenais vers elle, le cœur lourd, comme il est toujours à cet âge, qu'elle seule saurait me consoler.¹¹⁶

François Mauriac est un écrivain enraciné dans la nature de sa province qui le reconforte. Cependant il ne faudrait pas prendre ce regard particulier attaché aux descriptions des paysages, des mœurs, des habitudes d'une province pour du régionalisme. Qu'ils soient chrétiens ou agnostiques, des écrivains doivent ressentir le bonheur comme Mauriac :

Étaient-ils heureux comme je le suis ? Car c'est de bonheur et non de consolation qu'il s'agit. En fait, je ne suis consolé de rien, ni de mes chagrins secrets, ni de l'abomination publique, ni de mon histoire

¹¹⁵ *Nouveaux mémoires intérieurs*, p. 74.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 175.

privée, ni de la criminelle histoire humaine. Consolé de rien, heureux pourtant.¹¹⁷

Comme Mauriac, les écrivains enracinés sont des hommes libres et heureux indépendamment de leur religion et de leur territoire d'origine. Tous ces écrivains créent leur propre univers littéraire dans l'endroit où ils trouvent le bonheur.

Mauriac n'est plus un homme qui regrette l'aspect de son pays natal qu'il a quitté en gardant le souvenir du bonheur. Cet homme libre ne cherche plus cette nostalgie hors de lui. Il sait qu'il peut le retrouver en lui. Il a voulu prendre son destin en main comme la plupart de ses personnages : « J'ai par contre l'impression que Malagar, qui est encore à moi, dure non seulement en moi mais en dehors de moi. »¹¹⁸

Mauriac sait enfin se détacher de son passé rempli du bonheur de sa vie. Ses romans sont basés sur ses souvenirs d'enfance, car dès l'adolescence la conscience de la mort l'obsède.

Cependant il a la volonté de vivre. Ses écrits le montrent :

Contrairement à Proust, justement, je n'ai absolument pas sacrifié la vie au souvenir. Je crois que cela correspond chez moi à la partie la plus consciente de mon destin : j'ai voulu vivre... Mais j'avais le sentiment profond de ma faiblesse et vous savez, j'ai souvent cité un mot de Barrès, celui de *Sous l'œil des Barbares*, parce qu'il m'avait frappé ; je l'avais écrit sur un carnet, ce n'était pas d'ailleurs une très belle phrase : « Souffrant jusqu'à serrer les poings du désir de dominer la vie. » C'est une chose que j'ai eue d'une manière extrêmement forte, et c'est la partie la plus volontaire de mon destin.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 74.

¹¹⁸ François Mauriac, *Souvenirs Retrouvés*, entretiens avec Jean Amrouche, Poitiers/Ligugé, Fayard INA, 1981, p. 77.

J'ai voulu dominer la vie et je crois que je l'ai dominée délibérément,
au départ.¹¹⁹

Dans l'interview avec Jean Amrouche, Mauriac répond à la question de l'engagement social et politique en écrivant des articles dans *Journal* et dans *Le Figaro*. Conscient de l'influence de Barrès et de sa volonté de vivre, Mauriac devient un homme libre qui domine sa vie. Sa liberté le distingue de celle de Barrès et de Proust. Mauriac fait allusion à son doute à la fin de la phrase en disant *au départ*. Bien qu'il présente quelques personnages révoltés, l'auteur n'arrive pas toujours à peindre des personnages maîtres de leur vie. Justement dans *Un adolescent d'autrefois*, son personnage Alain est d'abord conditionné par la morale bourgeoise de sa famille puis il se rebelle contre son milieu et opte pour une vie austère et audacieuse. Curieusement ce défi le fait vivre ; il abandonne tout et il est enfin libre. Or par rapport à Alain qui choisit l'indépendance, on peut apercevoir plusieurs images de personnages enracinés qui veulent rester dans leur pays et vivre dans la dépendance de leur famille et aussi de la nature.

Dans *Un adolescent d'autrefois*, il choisit madame Gajac, mère d'Alain comme image de l'enracinée manipulée qui a entretenu en elle cet esprit familial dans la fierté et la gloire. Mais quand son fils déclare son projet de s'éloigner du domaine et d'abandonner ses droits à l'héritage, elle voit la fin de la continuité de la propriété des Landes. La mère d'Alain, madame Gajac est une femme solitaire, déçue par son mari qui lui « faisait physiquement horreur » et par son fils qui « lui demeurerait inintelligible ». Elle ne trouve pas dans sa famille

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 79.

de refuge affectif, pas plus qu'une véritable consolation spirituelle dans la religion, même si ses dévotions occupent bien son temps. Alain se rend compte enfin de la profonde solitude de sa mère, qui résulte du manque de tendresse familiale. Et il comprend aussi que la seule porte de sortie de sa mère était de chérir la petite Sérís dont elle rêvait de faire sa belle-fille. À la mort de la fillette, elle comprend que ses propriétés n'assureront pas la continuité de sa famille. La mère même regrette d'avoir vécu dans l'erreur en misant sur les propriétés. La « pauvre « madame » » (l'expression de son fils, Alain et de sa maîtresse Marie) reconnaît sa méprise, lorsqu'elle accepte que son fils parte à Paris l'année suivante. Elle confie à Alain qu'elle lui a montré une image fausse d'elle :

Tu as cru que j'aimais la terre pour la terre. Ce que j'avais devant les yeux, c'était la petite et toi, maîtres de tout, et moi veillant sur vous deux, sur vos intérêts, et la regardant, elle, être heureuse auprès de toi. Quand le Doyen me faisait la morale, me rabâchait : « Vous n'emporterez pas vos métairies avec vous ! » Je lui disais : « Mais je me réjouirai à mon lit de mort de savoir que les enfants vont les posséder, que je les leur laisse dans le meilleur état possible. » Je disais au Doyen que la propriété dure, qu'il est vrai qu'elle a contre elle les partages, mais qu'elle se gonfle par les mariages et les héritages et qu'elle se moque de la mort. Je sais maintenant que ce n'est pas vrai. Mais qu'est-ce qui est vrai, Alain, qu'est-ce qui est vrai ?¹²⁰

En réalité elle s'est accrochée à ses propriétés pour les léguer à ses descendants. Parce que c'était ce qu'elle croyait à son rôle. Mais elle finit par reconnaître qu'elle s'est trompée

¹²⁰ *Un adolescent d'autrefois*, pp. 805-806.

pendant toute sa vie et finalement elle n'a pas eu sa vie propre et consciente. En regardant sa mère et en l'écouter, Alain a compris qu'elle menait une vie réglée par la tradition à laquelle elle était fidèle. On dirait que la mère est devenue comme la Galatée de Pygmalion. La prétendue vérité de cette région s'est imposée à elle à son insu, et a peu à peu envahi son esprit. Elle s'est naturellement immergée dans les *vertus bourgeoises*¹²¹. Dans *Un adolescent d'autrefois* (1969), nous ne pouvons pas trouver la réponse au problème de la mère. Mauriac ne la donne pas dans le roman. Mais dans l'interview avec Jean Amrouche en 1952, la position de la mère d'Alain est claire :

Dans les familles bourgeoises il y avait à la fois cette hantise de la mort et cette idée très curieuse que l'on peut vaincre la mort par l'héritage, par la continuité, la transmission des terres et de la propriété. C'est un sentiment qui disparaît, mais qui était très fort non seulement dans ma propre famille, mais chez tous les gens qui habitaient la campagne qui nous entourait. Au fond, le lieu commun des sermonnaires sur les biens de ce monde qui ne nous suivent pas ne correspondait pas à leur expérience puisqu'au contraire, ils mouraient mais la propriété restait et était transmise. C'était pour eux, sur le plan humain, une manière de vaincre la mort.¹²²

Dans cet entretien, Mauriac n'hésite pas à analyser son milieu d'origine, la bourgeoisie provinciale. Il avoue dans son *Bloc-notes* qu'il avait longtemps gardé « des illusions » sur les « vertus bourgeoises », alors qu'en fait la permanence de la propriété n'existe plus. Quant à l'image de l'enraciné vieux jeu, dans l'essai *La Province*, nous pouvons trouver les raisons de

¹²¹ Voici le témoignage de Mauriac. « J'ai gardé longtemps des illusions sur ce qu'il est convenu d'appeler les vertus bourgeoises. L'attachement à ses privilèges était compensé, dans la grande bourgeoisie, du moins j'essayais de m'en persuader, par une tradition d'honorabilité, sinon d'honneur, par une extrême rectitude de principes pour tout ce qui touche à l'argent. » dans *D'un bloc-notes à l'autres 1952-1969*, Bartillat, p. 150.

¹²² François Mauriac, *Souvenirs retrouvés*, Fayard INA, 1981, pp. 76-77.

la dégradation des valeurs ancestrales depuis l'évolution industrielle : « La religion morte, les liens familiaux desserrés, l'homme tranquille qui naissait, vivait, mourait sur place, n'a plus d'amarres : il dérive. »¹²³

Les personnages enracinés souffrent dans leur solitude malgré la possession de la terre qui existera pour toujours, croient-ils.

Revenons à la parole d'Alain ; « Maltaverne, c'est moi. » Le propriétaire s'identifie avec Maltaverne. Le talent¹²⁴ de Simon est aussi le signe de l'enraciné. Il est destiné à revenir et à vivre dans son pays natal, Maltaverne. Simon ne peut vivre ailleurs qu'à Maltaverne. Il ne peut plus supporter la vie dans un lieu étranger. Il sait où il peut vivre. Son destin était le retour à Maltaverne.

Si le retour volontaire de Simon à Maltaverne et sa connaissance instinctive du cadastre prouvent son destin d'enraciné, l'identification d'Alain à son domaine et le fait qu'il n'a jamais quitté sa province seraient les preuves les plus sûres de son enracinement, bien que la possession de propriétés de famille le laisse indifférent. François Mauriac, ancien disciple de Barrès subissait l'influence du maître à penser de sa jeunesse qui érigea en doctrine de l'attachement à la terre natale et aux racines. Soit volontaire, soit involontaire, le départ du pays et le retour à la terre natale sont presque des éléments récurrents dans l'œuvre romanesque de Mauriac.

¹²³ *La Province*, p. 735.

¹²⁴ Dans *Un adolescent d'autrefois*, un vrai paysan connaît d'instinct les limites des propriétés.

L'auteur développe la position de l'homme enraciné à travers des personnages qui quittent leur province et y reviennent dans chaque roman. Dans *La Chair et le sang*, Edward quitte son pays et vit à sa guise à Paris en tant que peintre avec sa maîtresse. Finalement il aspire à retrouver ses racines. Mais à cause de l'interdiction de son père, il est désespéré, car il ne trouve nulle part son refuge. Il finit par mettre fin à sa vie dans un village inconnu. Dans *Le Baiser au lépreux*, Jean Péloueyre est allé à Paris malgré lui sous prétexte de recherches. Il se sent exilé. Il est affaibli physiquement et moralement. Dans *Un adolescent d'autrefois*, Simon « avait été à Paris au bord du suicide. » Il est revenu à Talence. Ainsi l'instinct du retour est ancré chez tous ces personnages. Ils ont besoin de rentrer au pays pour trouver repos et réconfort.

Dans *Un adolescent d'autrefois*, les Duberc sont peints comme des enracinés, même aux yeux d'Alain qui n'attache guère d'importance aux biens de famille : « Il me paraissait incroyable que les Duberc pussent être détachés de Maltaverne : ils y adhéraient comme l'huître à sa valve. »¹²⁵

Alain, le fils des propriétaires ne peut même pas imaginer que son régisseur Duberc quitte le domaine. Duberc est considéré comme une partie de Maltaverne. Le vieux Duberc est l'homme enraciné. Il est né ici et il ne peut vivre ailleurs. Son destin et sa vie sont liés aux racines de cette terre. Lorsque les vieux Duberc partent en pèlerinage diocésain à Lourdes, le

¹²⁵ *Un adolescent d'autrefois*, p. 749.

voyage appréhende. La famille Duberc est un prototype de l'enraciné. Même si elle quitte sa patrie, elle est condamnée à retourner à son terroir.

Par le biais du personnage de Simon, François Mauriac désacralise le paysan ou le prétendu enraciné (ici, le vieux Duberc), qui normalement sont jugés rétrogrades. Voici les paroles que Simon adresse à Alain :

Mais elle [madame Gajac] sait que même sans quitter le bourg il y aurait plus de candidats à la succession de mon père que vous ne pourriez en recevoir en une seule journée. Quant à la connaissance des limites qu'à mon père, elle est certes commode, mais enfin il y a le recours au cadastre.¹²⁶

Ceux qui connaissent la terre peuvent s'appeler bien sûr « enracinés ». Mais Simon montre que son père, enraciné, n'a pas le monopole des connaissances de la réalité rurale qui peuvent s'acquérir par d'autres moyens. Il faut donc élargir le concept de l'enraciné. Comme Mauriac, son personnage imagine souvent son image future. Alain dit à Marie : « Vous savez ce qui m'obsède ? Je sais à quoi je ressemblerai en 1970. Je vous parle souvent du vieux de Lassus... »¹²⁷ En fait, Alain ne veut pas suivre la même voie que monsieur Lassus. Il voudrait vivre sa propre vie. Alain fait des expériences totales de sensations sur le chemin de la Hure, près du ruisseau de Maltaverne :

Il était quatre heures, j'avais en passant pris à l'office une grappe de raisin. Il y avait un peu de rosée, parce que la prairie est un ancien marais. Je remarquai que la bordure d'aulnes (pourquoi ne pas donner aux aulnes leur nom d'ici : *les vergnes*?) la bordure de vergnes

¹²⁶ *Ibid.*, p. 766.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 153.

paraissait bleue. Les grillons, les sauterelles que j’effrayais, la chaude odeur de marécage, le bruit de la scierie de M. Duport, un chaos de charrettes sur la route de Sore, toutes les sensations de cette minute sont en moi à jamais : je ne m’en dépêtrerai jamais, si vieux que je vive.¹²⁸

« La découverte », terme selon André Donzac, est révélée à Alain qui se rend compte que désormais il va vivre en percevant « la vérité de la vie » émotive en lui en correspondant avec tous les autres autour de lui. Sa sensibilité l’arme pour la vie. Il va vivre en goûtant toutes les sensations que le monde extérieur éveille en lui.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 686.

3.2. L'enracinement et la vertu en religion

François Mauriac a été élevé par une mère veuve et pieuse abonnée aux « bons journaux » (*Pèlerin* et *Almanach du pèlerin*). L'adolescent bordelais est marqué par la presse catholique qui montre des caricatures de l'antisémitisme et de l'hypocrisie durant l'affaire Dreyfus. Plus tard l'écrivain écrit l'article « Marc » dans *Le Figaro*, 5 juin 1950, sous l'influence de Marc Sangnier qui a ouvert ses yeux sur l'injustice :

Que de temps m'aurait-il fallu pour échapper à ce criminel détournement de la conscience catholique, si je n'avais eu le bonheur de rencontrer à dix-huit ans le Sillon et Marc Sangnier? Je ne lui suis resté fidèle que quelques mois... mais ils ont suffi : j'avais compris pour toujours.¹²⁹

Mauriac issu de la bourgeoisie a gardé la vertu du « travail, travail, travail » de son grand-père qui avait acheté le domaine de Malagar. La rencontre avec le fondateur du Sillon a touché Mauriac. Celui-ci commence à réfléchir sur l'injustice du système de la société :

Le danger de la naissance, de l'éducation et de la vie en Province, pour un grand esprit, c'est qu'il risque d'y apprendre la haine de la vertu, de la religion, à force d'en voir la caricature. Par exemple, Stendhal. Il a toujours vu le catholicisme à travers l'abbé Raillane ; l'Église a toujours eu pour lui l'odieux visage de sa tante Séraphie.

Toute la littérature romantique est une littérature de provinciaux aigris. Il s'agit pour l'individu de paraître sur un plus grand théâtre où ses mérites éclateront.¹³⁰

L'auteur a intégré ses idées après avoir fait la connaissance avec le mouvement catholique

¹²⁹ *La Pierre d'achoppement*, p. 331.

¹³⁰ *La Province*, p. 740.

dans ses romans. Dans *Un adolescent d'autrefois*, Alain, le fils de la famille bourgeoise de la province reconnaît qu'il n'est pas comme ses camarades malins et intelligents. Pourtant il sait percevoir l'ambiguïté de la religion dans la vie réelle :

Ils [ses camarades] savent ce qu'ils feront, ils ont déjà leur place. Mais moi ? Je ne sais pas ce que je suis. Je sais bien que tout ce que prêche M. le Doyen, que tout ce que croit ma mère ne colle pas à ce qui existe réellement. Je sais bien qu'ils n'ont aucun sens de la justice. J'exècre la religion qu'ils pratiquent. N'empêche que je ne peux pas me passer de Dieu. C'est cela qui me rend en profondeur différent de tous les autres et non que je joue à être le chien et que je bats les buissons au lieu de chasser avec Laurent, [...] Tout me paraît idiot de ce que raconte M. le Doyen, et de la manière dont il le raconte ; et pourtant je crois que c'est vrai, j'oserais écrire pour moi-même : je sais que c'est vrai, comme si un aveugle qui serait en même temps un guide patenté me menait à la vérité vraie, par des itinéraires absurdes, en marmonnant du latin, et en le faisant marmonner à des foules de plus en plus réduites et, pour finir, à un troupeau tout juste capable de brouter là où on le mène pâturer... Mais quoi ! La lumière dans laquelle ils marchent et qu'ils ne voient pas, moi je la vois, ou plutôt elle est déjà en moi. Ils peuvent raconter ce qu'ils voudront : ils sont bien ces ignorants ou ces idiots contre lesquels se déchaîner mon ami Donzac qui est moderne. N'empêche que ce qu'ils croient est vrai. Voilà pour moi à quoi se ramène l'histoire de l'Église.¹³¹

La religion est « la vérité vraie » pour l'héritier de la fortune de la grande famille. Cependant les échanges avec son ami séminariste à Paris l'influence et lui donne des idées modernes, conséquences de sa rencontre avec Marc Sangnier.

¹³¹ *Un adolescent d'autrefois*, p. 662.

Mauriac a écrit un article de « La religion de mon enfance » dans *Les Maisons fugitives, IV*.

On constate qu'il doit concilier le paradoxe d'une mère catholique et d'un père incroyant. Il

imagine son père vivant dans cette famille :

J'ai cru parfois réussir à séparer en moi les éléments hérités des éléments acquis. [...] Ce qu'on appelle mon talent, mes dons prennent leur source au plus épais de cette bataille, de cette mêlée.¹³²

¹³² *Les Maisons fugitives, IV*, p. 892.

3.3. Des écrivains et leurs provinces

François Mauriac est inspiré dans le pays bordelais comme Francis Jammes (1868-1938) avait puisé les principales sources de son inspiration dans le Béarn et le Pays Basque et Maurice de Guérin (1810-1839) dans le Tarn au château du Cayla en Midi-Pyrénées. La région natale de François Mauriac est au centre de tous ses romans.

L'idée de l'enracinement de l'écrivain bordelais est influencée par Maurice Barrès (1862-1923), qui, après de nombreux voyages littéraires à la recherche de la culture hellénique, finit par idolâtrer la Lorraine. Au lieu de se réjouir d'avoir élargi sa connaissance du monde, Barrès est déçu à la fin de son périple, car il n'est pas convaincu par cette culture grecque et mythologique. Il s'aperçoit qu'il s'agit seulement de la « propriété » spirituelle de ses professeurs, adeptes de l'hellénisme. Marqué par Barrès, maître de sa jeunesse, l'adolescent François Mauriac se nourrit de l'esprit d'enracinement. Il note dans son essai en 1926 que Barrès s'identifie avec son pays natal et l'approfondit, et cimente son univers littéraire :

Si nous redoutons parfois quelque arbitraire, quelque artifice, dans l'attitude lorraine de Barrès, c'est l'évidence que la Lorraine le possède, qu'il ne s'en évade pas ; à sa brume natale il ne sut échapper en Espagne ni sur l'Acropole. Barrès n'a peint profondément que des déracinés ou des enracinés lorrains : Sturel, Renaudin, etc., d'une part, et les frères Bayard d'autre part. Du reste des hommes, il n'a su fixer que l'apparence hideuse, les grimaces (d'ailleurs avec génie). Il n'a jamais détourné son visage du visage sans éclat de sa terre natale.¹³³

¹³³ *Bordeaux*, pp. 83-84.

Dans le roman *Les Déracinés* (1897), Barrès décrit la vie sordide du déracinement à Paris, à travers les destins de plusieurs jeunes provinciaux lorrains encouragés au déracinement selon l'enseignement de leur professeur Bouteiller. L'écrivain enraciné a su écrire le roman du déracinement. Mais cette aventure romanesque le conforte dans l'idée de l'enracinement dans sa terre d'origine et son amour pour celle-ci.

Mauriac, « écrivain enraciné », a bien écrit sur la relation entre l'écrivain et la province. Des romanciers attachés à leur pays natal, ou enracinés dans un autre lieu, de toute façon, ont tissé des liens quasi charnels. Leurs œuvres témoignent de leur fascination et de leur symbiose avec le cadre où ils ont choisi de vivre. Mauriac se montre très attentif à ces auteurs qui ne cessent pas de décrire dans leurs œuvres la nature qui les environne : « Un artiste sans communication avec la Province est aussi sans communication avec l'humain. »¹³⁴

Parmi les écrivains auxquels fait référence Mauriac dans *Mes Grands hommes*, il distingue Maurice de Guérin (1810-1839). Admirateur de Maurice de Guérin, il identifie presque ce poète à sa terre natale, son amante. On peut constater l'aspect de l'enracinement et des écrivains enracinés dans les romans de Mauriac.

Le prénom *Dominique* apparaît dans le roman *La Chair et le sang*. Firmin Pacaud, ce « campagnard », « un homme du monde »¹³⁵, cet hobereau est le voisin et l'ami de Bertie Dupont-Gunther. Le fils de celui-ci, Edward n'aime pas le prénom Firmin :

« Bonjour, Dominique.

¹³⁴ *La Province*, p. 744.

¹³⁵ *La Chair et le sang*, p. 242.

— Voyons, voyons, jeune moqueur, pourquoi toujours Dominique.

— Je ne trouve pas, dit Mme Gonzalès, avec un sourire affreusement gentil qui fit luire de l'or dans sa bouche.

— Firmin est impossible, affirma Edward, d'un air qui exilait net l'intruse de la conversation ; je vous appelle aussi Dominique parce que je n'imagine le héros de Fromentin qu'avec votre figure.

Pacaud affecta d'être piqué :

« Enfin, je suis pour vous le raté intelligent et sympathique?

— Mais non, mais non, vous êtes l'homme mûr qui n'a pas renoncé au rêve. Ce qu'on appelle expérience et toutes les déformations du métier, enfin ce qui me fait m'assommer avec les hommes de votre âge, c'est cela, mon vieil ami, que vous avez su éviter.¹³⁶

Dans son essai *La Province*, Mauriac désigne son poète préféré Francis Jammes (1868-1938), qui a vécu en Béarn et au Pays basque. Francis Jammes a déjà une certaine notoriété dans les cercles littéraires parisiens où il apparaît rarement. Il est considéré comme un poète ermite. Cependant, son univers envahit tous les salons mondains et fascinent des écrivains et des gens du monde qui se pressent autour de Paul Valéry. Mauriac assidu du salon de Mme Mühlfeld, presque chaque soir en 1917, témoigne la célébrité de Francis Jammes à l'époque¹³⁷. La relation étroite avec la nature est aussi un sujet permanent dans l'univers de Francis Jammes. Ainsi, Mauriac dans une interview en 1970 affirme l'influence importante du poète de la vie

¹³⁶ *Ibid.*, p. 243.

¹³⁷ Quant à Francis Jammes, le plus grand poète vivant pour nous, les jeunes gens, mais aussi pour André Gide, pour Marcel Proust, il ne comprit pas d'abord ce qui lui arrivait : « Je sais, m'écrivait-il, quelle place j'occupe dans la poésie française : la première. » Mais il ajoutait superbement qu'il savait ce qui était dû à Paul Valéry, « cette brindille de givre dans le rameau de Mallarmé ». François Mauriac, *Bloc-notes Tome IV 1965-1967*, présentation et notes de Jean Touzot, Paris, Le Seuil, 1993, pp. 359-360.

campagnarde et des animaux, surtout les ânes : « Il m'a donné un certain sens de ce qu'est la terre, de ce que cela peut exprimer, de la leçon que nous pouvons en recevoir. »¹³⁸

Mauriac entretint des relations épistolaires avec le grand poète provincial. Le poète occupa toujours une grande place dans les souvenirs de Mauriac qui exprima son amitié et son admiration pour Francis Jammes dans son essai *La Province*. Ils ont en commun leurs origines provinciales et le sentiment de se savoir étrangers dans la solitude parisienne :

Longtemps avant de l'avoir connu, j'étais uni par les racines au poète que ma jeunesse a le plus aimé. Je ne suis pas né en Béarn, Francis Jammes n'est pas bordelais : les sucres de la même terre pourtant nous ont nourris tous les deux.¹³⁹

Reconnaissant les mêmes sources bordelaises, Mauriac se sent d'instinct proche de Jammes, Bordelais d'adoption, ayant vécu son enfance et son adolescence comme « un cancre rêveur ». Mauriac a trouvé des références à Bordeaux dans tous ses écrits¹⁴⁰. Devenu parisien, Mauriac ne cesse de se ressourcer au contact des écrivains d'origine provinciale : « Il n'y a que les poètes bucoliques pour donner une âme aux pavés d'une ville. »¹⁴¹

En écrivant *La Province*, Mauriac rend hommage à son territoire chéri, la Guyenne. A l'époque, déjà vieux parisien, il ne s'est pas trompé que la ville d'adoption et sa vie parisienne ne peuvent pas donner le change sur son sentiment intérieur déjà acquis dans son pays natal ainsi que dans l'influence de sa création littéraire. Il est resté presque idolâtre de « la vie aux

¹³⁸ *Les Paroles restent*, p. 143.

¹³⁹ François Mauriac, *D'un bloc-notes à l'autre 1952-1969*, *Le Figaro littéraire*, samedi 21 mai 1960, n°735, Edition établie par Jean Touzot, Paris, Bartillat, 2004, p. 568.

¹⁴⁰ Francis Jammes, *Œuvres poétique complète*, I, *L'Élégie quinzième*, Ed. J. et D., Biarritz, 1995, p. 271.

¹⁴¹ François Mauriac, *D'un bloc-notes à l'autre 1952-1969*, *Le Figaro littéraire*, samedi 16 septembre 1961, n°804, Edition établie par Jean Touzot, Paris, Bartillat, 2004, p.711.

champs »¹⁴² selon son essai de 1926 où il cite de grands écrivains en les louant pour l'amour qu'ils avaient de leur « petit pays », comme Balzac. Dans *La Province*, Mauriac note l'importance du décor de ce roman : « Enlevez à l'œuvre de Balzac tout ce dont l'a enrichi la Province, il n'en restera que le pire. »¹⁴³

Selon Mauriac, Honoré de Balzac (1799-1850) est un auteur nourri par la réalité rurale. L'écrivain bordelais trouve que l'œuvre de Balzac a une valeur éternelle grâce aux personnages régionaux, comme les Grandet. Mauriac écrit : « ce n'est pas par ses duchesses qu'il est éternel, mais par ses Grandet.¹⁴⁴ ».

Dans *Souvenirs Retrouvés*, François Mauriac cite le nom de Colette en disant qu'elle aurait mérité le prix Nobel de littérature. Colette (1873-1954) a admirablement décrit sa région natale, la Bourgogne.

De 1958 à 1974, secrétaire perpétuel de l'Académie française, Maurice Genevoix (1890-1980) est connu pour ses livres inspirés par le Val-de-Loire et la Sologne où évolue le pittoresque braconnier du roman éponyme *Raboliot* (prix Goncourt 1925). L'auteur a grandi à Châteauneuf-sur-Loire. Il tient pour un privilège d'avoir passé son enfance dans une bourgade rurale d'avant 1914. La description de la nature présente des valeurs spécifiques à la condition humaine. Ayant pris sa retraite aux Vernelles, son port d'attache, cet octogénaire nourrissait toujours un projet de roman, traitant du passage de l'enfance à l'adolescence. L'ensemble de

¹⁴² *La Province*, p. 55 et p. 56.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 52.

¹⁴⁴ *Ibid.*

l'œuvre de Maurice Genevoix est avant tout le témoignage de ce qu'il juge essentiel et mémorable : son enfance dans un hameau de province et sa profonde connaissance de la nature.

Georges Bernanos (1888-1948) né à Paris passe son enfance et son adolescence à Fressin en Artois. Comme il est très marqué par la région du Nord, il s'en sert comme décor de la plupart de ses romans. Or, lors de son exil en Amérique du Sud de 1938 à 1945, il est toujours resté l'homme attaché à la terre de son origine :

Rien ne fera jamais de moi un déraciné, je ne vivrai pas cinq minutes les racines en l'air, je ne serai déraciné que de la vie. Tant que je vivrai je tiendrai au pays comme à l'enfance, et lorsque la sève ne montera plus, toutes les feuilles tomberont d'un seul coup.¹⁴⁵

Dans son journal *Les Enfants humiliés*, Bernanos montre qu'il est enraciné même s'il a quitté la France pour une terre inconnue, le Brésil. Cependant ce n'est pas l'idée de patrie qu'il honore. Ce n'est pas le nationalisme qu'il garde. C'est la terre.

Jean Giono (1895-1970) a vécu de toute sa vie à Manosque en Provence. De son vivant, traduit en treize langues, sa nouvelle, *L'homme qui plantait des arbres* (1953) « fait aimer à planter des arbres » comme l'indiquent les termes de l'auteur. Ce thème est récurrent dans ses ouvrages qui ont aussi pour cadre le mode paysan provençal. Une nouvelle intitulée *Jofroi de la Maussan* dans le recueil *Solitude de la pitié* (1932) comporte que la plantation est « une activité de riches ». Cette idée rejoint celle de certains personnages mauriaciens. Dans *Un*

¹⁴⁵ Georges Bernanos, *Les Enfants humiliés*, dans *Essais et écrits de combat I*, "Bibliothèque de la Pléiade", Gallimard, 1949, 1997, p. 788.

adolescent d'autrefois, quand Alain décide de quitter son pays pour se replanter à Paris, il décide d'accomplir un acte volontaire comme s'il était lui-même une semence ou un arbre destiné à grandir dans un terrain plus vaste. Il devient un homme libre en choisissant son déracinement.

II. LE DÉRACINEMENT

1. Des écrivains et des personnages déracinés

1.1. Des raisons du déracinement

Mauriac passe les grandes vacances à Saint-Symphorien dans la plénitude du plaisir. Quand le temps de rentrer en ville approche, il espère que Bordeaux pourra lui apporter les satisfactions qu'il a goûtées en vacances à la campagne. Et il se rend compte que son rêve ne réalise pas dans sa ville natale :

Alors, en dépit de la rentrée proche, je m'asseyais plein de joie sur le tronc d'un pin coupé, je songeais à ce Bordeaux où je serais dans quelques jours ; mon coeur plein d'attente se tournait vers la ville. Ce que Bordeaux ne m'avait jamais donné, j'ai cru, à chaque rentrée, que j'allais le recevoir enfin.¹⁴⁶

François Mauriac, adolescent, étouffe¹⁴⁷ à Bordeaux, car garçon fragile et sensible, il se sent prisonnier dans ce pays, donc il connaît pourtant très bien les habitants, des commerçants, des mœurs, etc. La solitude et le goût de l'évasion nés de l'ennui lui apportent l'idée du déracinement :

Il rentrait donc, un soir d'octobre, en proie au désir qu'allait assouvir la ville. Hélas ! Bordeaux est ce port qui nous fait rêver de la mer, mais d'où l'on voit ni n'entend jamais la mer ; jamais les grands vaisseaux ne remontent le fleuve dont ils redoutent la vase. L'enfant s'enlisait aussi, dans quelles solitudes ! Peu de visages, pourtant, sur l'intendance, à l'heure de la sortie des bureaux, qui lui fussent

¹⁴⁶ *Commencements d'une vie*, p. 98.

¹⁴⁷ *Bordeaux*, p. 42.

étrangers. Mais ce qu'il savait de ces êtres, de leurs familles, de leur fortune, de leur métier, les lui rendait plus lointains. Chacun ici connaît son étiquette, son classement, sa vitrine. Aucune illusion possible : rien à attendre de personne.

Restait l'évasion. Ailleurs que dans ce Bordeaux, l'enfant eût-il aimé la poésie, la religion ? Peut-être en aurait-il éprouvé un moindre besoin. Plus tard, les églises de Paris ne l'ont jamais retenu dans leurs ténèbres comme firent alors celles de Bordeaux ; pas plus qu'il n'a éprouvé depuis, avec la même intensité, cette soif de lectures, ce besoin de substituer au réel l'univers des romanciers ; ni cette exigence quasi physique de bercement, de rythmes.¹⁴⁸

Mauriac parle de son état d'esprit à cette époque : « Il est certain que j'ai désiré ardemment quitter Bordeaux avec le sentiment que si j'y demeurais, je ne me réaliserais pas. »¹⁴⁹ Pour Mauriac encore mineur, l'évasion était impossible. Il se consacre à la poésie et à la religion¹⁵⁰. D'ailleurs, il entendait parler de la vie désastreuse que fut celle de ses amis¹⁵¹, quand ils quittèrent leur famille pour vivre librement. Il décida de finir sa licence d'histoire à Bordeaux. Ainsi, dans son essai *La Rencontre avec Barrès* (1945), il confirme qu'il a attendu deux années avant de partir à Paris. Charles Du Bos reconnu par ses pairs comme un des meilleurs

¹⁴⁸ *Commencements d'une vie*, p. 99.

¹⁴⁹ François Mauriac, *Souvenirs Retrouvés*, entretiens avec Jean Amrouche, Poitiers/Ligugé, Fayard INA, 1981, p.104.

¹⁵⁰ *Bordeaux*, p. 52.

¹⁵¹ « Vers cette époque, Édouard Adet, héritier d'une des premières maisons de la place, fuyait sa famille, menait une vie besogneuse à Londres, puis à Paris, pour suivre sa vocation de sculpteur. Jacques Rivière, lui aussi, gagnait la capitale. Je me souviens de son horrible chambre, rue de Tournon. » (*La Rencontre avec Barrès*, p. 171) Mauriac témoigne encore de la vie de Jacques Rivière dans l'entretien avec Jean Amrouche : « quoique sa famille n'ait pas été du tout une famille déshéritée, il vivait misérablement à Paris, du moins pauvrement. Sa famille l'aidait très peu. » in *Souvenirs Retrouvés*, p.122.

critiques littéraires a consacré un ouvrage à François Mauriac qui l'a trouvé très pertinent¹⁵².

Du Bos a compris que Mauriac a saisi « la buée de l'adolescence en germination » :

Et là aussi, comme la leçon de choses de Mauriac va loin et combien il apparaît que la fuite – et par-dessus tout la fuite dans les souterrains – est le plus grave des dangers : cet indéracinable instinct de fuir, cette évansion, tantôt métaphysique et tantôt tout le contraire, qui a toujours pour objet la suspension de l'ordre et de celui-là même que l'on reconnaît pour tel – cette notion si souvent notée par les grands romanciers et psychologues, parfois délibérément et posée avant comme telle, que ce que l'on fera ne comptera pas, est hors cadre, en marge.¹⁵³

L'année 1909 voit son arrivée réussie à Paris grâce à l'admiration que lui voue Maurice Barrès qui salue *Les Mains jointes* comme l'exemple même de la « poésie pure ». Mauriac, apprécié par « le prince de sa jeunesse », devient alors un poète riche de promesses. Peu de temps après son installation dans la capitale, Mauriac acquiert cette confiance qu'il n'avait pas connue à Bordeaux :

Dès que je suis arrivé à Paris, dès la pension de famille et ce cercle d'étudiants où j'étais, ce par quoi je vaux a pris immédiatement toute sa valeur. J'ai tout de suite compris, en trois mois, que je n'étais pas « un fruit sec », que j'avais quelque chose à faire, que j'avais de l'ascendant sur les êtres qui m'entouraient, que j'étais détesté ou que j'étais aimé, mais que je ne laissais pas indifférent ; cette expérience, je l'ai faite dans les six mois de mon arrivée à Paris.¹⁵⁴

¹⁵² Avec ses confères, Charles Morgan, Camille Mayran, J. Mouton, G. Marcel et Paule Régnier, Mauriac a participé à l'hommage rendu à Charles Du Bos à l'occasion de la publication de son livre en anglais « Qu'est-ce que la littérature ? » (1945) traduit en français par Madame Charles Du Bos.

¹⁵³ Charles Du Bos, *Journal 1924-1925*, Paris, Corrèa, 1948, p. 327.

¹⁵⁴ *Souvenirs retrouvés*, pp. 104-105.

Les événements vécus au cours du semestre écoulé ont produit sur cet homme qui a quitté sa petite patrie, un effet inattendu. Il a découvert ses propres qualités qui peuvent influencer de jeunes esprits. Et il a pris conscience de son moi et de sa personnalité. Puis il retrouve sa propre valeur. Il est devenu un homme déraciné qui a réussi son implantation dans une nouvelle terre.

Mauriac trouve une des raisons de son déracinement dans la pauvreté culturelle de la province. Son ami André Lacaze habitant à Paris lui envoie des nouvelles de la culture et de l'art parisiens. Dans *Un adolescent d'autrefois*, Alain aussi reçoit des cartes postales de son ami Donzac, séminariste à Paris. Et il se rend compte de la richesse culturelle de la grande ville. De même, à propos d'un des motifs du déracinement, nous pouvons penser à l'influence du personnage romanesque chez Balzac qui se trouve dans les archives de Mauriac, sous le titre *François Mauriac jeune Rastignac*¹⁵⁵. Dans l'entretien mené par Roger Stéphane le 13 décembre 1962, Mauriac reconnaît que sa conception de la vie sociale et de la réussite littéraire a été influencée par Balzac, alors qu'il était déjà formé.¹⁵⁶ Il savait ce qu'il allait faire à Paris. Ainsi le provincial qui arrive dans la capitale est déjà armé pour la vie grâce à ses maîtres à penser, Balzac et Barrès, dont les louanges pour *Les Mains jointes* dans *L'Écho de*

¹⁵⁵ *Les Paroles restent*, p. 33.

¹⁵⁶ Les propos de Mauriac dans l'entretien : « Oui, mais c'est sur un autre plan, tandis que moi j'arrivais, comme vous le dites très bien, avec des idées toutes faites, prises dans Balzac, dans Barrès » in *Souvenirs retrouvés*, p. 107.

Paris lui ont servi de lettre de recommandation¹⁵⁷. Il se rappelle comme Rastignac ses fréquentations parisiennes :

Après cette consécration, je me crus du génie, je menai une vie de petit bourgeois snob, dans un milieu peu intéressant, avec les quelques milliers de francs de revenu que m'avait légués mon père. Il est vrai que j'étais quelquefois admis à dîner chez Mme Alphonse Daudet, où, placé à l'extrémité de la table, j'écoutais parler Loti, Donnay, Barrès, en ouvrant de grands yeux.¹⁵⁸

Le jeune poète débutant était fier d'être reçu dans un milieu fermé et élégant, un salon littéraire où les esprits les plus intelligents lui font découvrir une culture raffinée. Or ce jeune homme ambitieux se souvient de Paul Morand, qui avait aussi pour objectif la réussite : « À l'enquête : « Pourquoi écrivez-vous ? » le jeune Paul Morand, je crois, avait répondu : « Pour être riche et honoré. »¹⁵⁹ Ce confrère n'est-il pas un vrai Rastignac ? Mauriac appartient à la génération des jeunes provinciaux fréquentant les salons, comme Proust. Mauriac rencontre Jean Cocteau chez Madame Alphonse Daudet. Par l'intermédiaire de Cocteau, il a pu fréquenter le salon de Madame Rostand et de Madame de Noailles. Pourtant le dessein du jeune Mauriac était un peu différent de celui des jeunes Rastignac. Il ne cherchait pas la réussite dans le milieu parisien. La richesse de sa famille le rassurait et le succès de son poème lui assurait déjà une certaine notoriété. Pour le Bordelais devenu Parisien, cette expérience est une découverte d'un nouvel univers, qui satisfaisait sa soif de culture.

¹⁵⁷ Maurice Barrès a publié un article sur *Les Mains jointes* dans *L'Écho de Paris*, le 21 mars 1910.

¹⁵⁸ *Les Paroles restent*, p. 33.

¹⁵⁹ *Mémoires intérieurs*, p. 107.

Dans les années 30, Mauriac est au sommet de sa carrière, il introduit et développe le thème du déracinement dans ses romans. De *La Chair et le sang* (1920) jusqu'au *Mystère Frontenac* (1934), nous voyons l'apparition de personnages déracinés. Cependant, ils ont le regret de leur pays natal et sont tout prêts à le retrouver. Trente ans plus tard, le romancier lui-même affirmera qu'il a créé des personnages déracinés incapables de se réinstaller au pays. Cependant, son essai, *La Rencontre avec Barrès* (1945), confirme bien notre analyse relative au thème du retour au pays natal. En effet, dans son essai, Mauriac regrette qu'adolescent il ait eu envie de quitter sa patrie, et il se compare aux héros du roman de la comtesse de Ségur

Les Deux nigauds :

Les deux nigauds n'avaient pas désiré d'un plus grand désir de quitter leur province que le nigaud que j'étais alors de fuir son Bordeaux natal. Et sur ce point, après trente années, je me trouve aussi nigaud que devant ; j'aurais pu me laisser convaincre par mon cher Barrès et ne pas me déraciner.¹⁶⁰

Mauriac s'en veut puisqu'il se qualifie de nigaud. C'est ainsi qu'il le juge son personnage, Xavier Frontenac, dans *Le Mystère Frontenac*. L'oncle Xavier vit toujours loin de sa ville natale, Bordeaux, malgré les reproches de la famille. Pourtant il ne manque pas à ses obligations, ne néglige pas ses devoirs, s'occupe des propriétés et rend visite à une « vieille tante idiote ». À Angoulême, il entretient une liaison avec une lingère, Josépha. Il n'a pas l'idée de présenter cette femme à sa famille. Pour cacher ce secret, il cherche à s'installer toujours loin de Bordeaux. Plus tard, il finit ses jours à Paris, vivant toujours pauvrement avec

¹⁶⁰ *La Rencontre avec Barrès*, p. 169.

sa fidèle Josépha. Il est la proie de son esprit. C'est-à-dire qu'il est obsédé par le fait d'être un déraciné et vit une vraie torture. Mauriac a prêté à l'oncle Xavier ses propres sentiments qui, se révèlent moins négatifs qu'il ne le pensait, comme nous le verrons plus loin dans une étude sur des écrivains déracinés.

Quelques personnages déracinés éveillent les soupçons des habitants. Dans *Le Sagouin*, Paule, mère de Guillou est une personne à laquelle s'oppose toute la famille. Quand elle sort pour prendre l'air après une dispute avec sa belle-mère, cette dernière appelle son fils et son petit-fils :

Cet appel signifiait que l'ennemie pour un peu de temps s'était éloignée. On pouvait se réunir, se serrer autour de la lampe dans la chambre de Mamie.¹⁶¹

Fraulein entra, grande, épaisse, molle : elle trouvait toujours un prétexte pour les rejoindre quand l'ennemie courait les routes.¹⁶²

Dans *Un adolescent d'autrefois* plusieurs figures tiennent compagnie à Simon et au Pou, entre autres, « Mme Duport, la femme du maire amoureuse du séminariste, ivrognesse échevelée »¹⁶³ :

Mme Duport elle-même ! Je n'en croyais pas mes oreilles. « Les Duport, on ne les voit pas. » Dans le langage de maman, cela signifie qu'elle n'échange pas avec eux la visite annuelle (durant les grandes vacances que nous passons à Maltaverne) dont se glorifient trois ou quatre dames du bourg. Mais c'est vrai aussi à la lettre : on ne voit pas les Duport, on ne les regarde pas. Ils sont rayés de notre minuscule

¹⁶¹ *Le Sagouin*, p. 328.

¹⁶² *Ibid.*, p. 329.

¹⁶³ Claire Daudin, « Laideur des corps dans quelques romans de Mauriac », in *François Mauriac : l'œuvre au noir*, Sous la direction de Jean-François Durand, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 108.

univers. J'essaierai de mettre un peu d'ordre dans cette histoire des Duport et de Simon. Mme Duport, jolie disait-on, moi je l'ai toujours trouvée vieille, est beaucoup plus jeune que son mari (« on ne sait pas où il l'a prise. On ne sait pas d'où elle sort... ») suspecte, parce qu'elle n'est pas du pays, ce qu'on appelle le pays, la lande du Bazadais.¹⁶⁴

Simon « ce paysan pervers » souffre à cause de la nouvelle orientation de sa vie imposée par autrui. Dans un petit salon de la rue de Cheverus, Simon a ouvert les yeux d'Alain qui est devenu capable de distinguer les idées innées des idées acquises et de prendre conscience de ses positions personnelles¹⁶⁵; désormais c'est lui qui prendra ses décisions sans adopter le point de vue maternel.

Alain montre de « l'hostilité au mariage » programmé par sa mère qu'il traite en ennemie, parce qu'elle le « jugeait selon l'échelle de valeurs qui avait cours chez les siens »¹⁶⁶. Pour Alain, couper le cordon ombilical, c'est le moyen radical pour conquérir sa liberté, c'est-à-dire retrouver sa propre vie et sa pensée personnelle, enfin devenir homme libre en quittant son pays natal.

À cette époque beaucoup de jeunes provinciaux comme des personnages dans *Les Déracinés* de Maurice Barrès, avaient le désir de s'y installer pour réussir. C'était l'objet de

¹⁶⁴ *Un adolescent d'autrefois*, p. 666.

¹⁶⁵ *Ibid.*, « ce qui a empêché ma vie de changer au moment où Marie allait en dévier le cours », p. 123.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 125.

leur fantasme : « Pour qui connaît la Province, c'est d'un péché capital qu'est née la France contemporaine : l'*envie*. »¹⁶⁷

Mauriac qui a connu les deux modes de vie, en ville et à la campagne, nomme cette tendance à abandonner son pays natal « l'envie ». L'évolution industrielle en France a suscité l'arrivée des provinciaux en ville. Jusqu'alors des paysans menaient une vie tranquille en suivant le rythme de la nature. Mais le train de vie est tellement pratique et délicieux que de nombreux paysans décident d'abandonner leur maison natale et de s'installer dans l'agglomération en cédant à sa séduction. Mauriac témoigne de la tristesse et d'une grande dépression auprès de déracinés, car ceux-ci ont perdu leur vie simple et paisible, et la sérénité de la campagne. L'écrivain clairvoyant observe aussi la nostalgie grandissante des gens et leur amour pour la nature.

Alain Gajac, fils de gros propriétaires terriens éprouve du dégoût pour le milieu dont il est issu, et il rejette une éducation et une conception du monde bourgeoises. Le fidèle mauriacien, François Durand, a bien expliqué la raison du mécontentement d'Alain dans la préface d'*Un adolescent d'autrefois* en résumant ainsi le roman :

Un adolescent d'autrefois, c'est l'histoire des efforts d'Alain pour se libérer de son éducation, et pour échapper à sa mère. C'est ainsi que les tares de son entourage sont d'autant plus apparentes qu'elles constituent un ressort essentiel de l'action.¹⁶⁸

¹⁶⁷ *La Province*, p. 45.

¹⁶⁸ *Un adolescent d'autrefois*, p. 12.

L'adolescent frustré, dans la famille aisée, a d'abord besoin d'une consolation. Et il l'a trouvée dans la nature. Il s'y sent calme et tranquille :

Toujours quand on écrit d'une ville de province telle que Bordeaux, il faut en venir à cette idée d'évasion. À Bordeaux, nul réfractaire ne saurait vivre ; coûte que coûte, il faut s'adapter, devenir dans la mesure de ses forces une parcelle de la ville, prendre sa place, son rang, accepter d'être une pierre grise du gris édifice, surtout ne pas se détacher de l'ensemble. À un garçon dont le crime est d'être inclassable, qu'aucune profession ne limite, qui ne conçoit pas les hiérarchies du monde, rien ne reste que de fuir. Ainsi, celui dont nous racontons l'adolescence tourna-t-il pendant des années dans sa ville, comme le rat cherche l'issue de la ratière.¹⁶⁹

Le personnage en question correspond au destin d'Alain Gajac dans *Un adolescent d'autrefois*.

¹⁶⁹ *Commencements d'une vie*, p. 101.

1.2. Les épreuves du déracinement

Dans le journal littéraire et politique, *L'Écho de Paris* du 19 novembre 1932, François Mauriac, sédentaire de nature, a exprimé sa reconnaissance envers les écrivains voyageurs qui l'emmènent en Orient par la lecture. Dans son essai *Mes Grands hommes*, ce voyageur occasionnel a consacré un chapitre à Pierre Loti, l'officier de marine. On sait que Pierre Loti (1850-1923) a parcouru le monde pendant plus de quarante ans. Il note tous ses souvenirs de voyages dans son *Journal intime* : images, sensations, plaisirs. Il emprunta le nom de Loti qui signifie *fleur tropicale* à la reine de la dynastie tahitienne des Pomaré. Ses voyages maritimes commencés tôt, lui permirent de découvrir le monde. Une grande partie de son œuvre est influencée par sa longue expérience de marin ; Algérie, Amérique du Sud, Sénégal (*Le Roman d'un spahi* (1881)), Japon (*Madame Chrysanthème* (1887)), Tahiti (*Le Mariage de Loti* (*Rarahu*) (1882)), etc. Il a surtout exprimé sa fascination pour la Turquie dans ses romans, *Aziyadé* (1879) et *Fantôme d'Orient* (1892). Ses voyages et sa sensibilité lui permettent de devenir un homme vraiment libre de corps et d'esprit. Ce nomade marin a refusé d'avoir un port d'attache où se fixer. Écrivain déraciné, il se voit en même temps en éternel voyageur. Paradoxalement, nous pouvons constater sa préférence pour l'enracinement. Dans la préface du texte autobiographique *Au Maroc*, comme Sa Majesté Moulay Hassan, Pierre Loti pense :

À quoi bon se donner tant de peine pour tout changer, pour comprendre et embrasser tant de choses nouvelles, puisqu'il faut mourir, puisque forcément un jour il faut râler quelque part, au soleil ou à l'ombre, à une heure que Dieu seul connaît? Plutôt, gardons la

tradition de nos pères, qui semble un peu nous prolonger nous-mêmes en nous liant plus intimement aux hommes passés et aux hommes à venir. Dans un vague songe d'éternité, vivons insouciant des lendemains terrestres, et laissons les vieux murs se fendre au soleil des étés, les herbes pousser sur nos toits, les bêtes pourrir à la place où elles sont tombées. Laissons tout, et jouissons seulement au passage des choses qui ne trompent pas, des belles créatures, des beaux chevaux, des beaux jardins et des parfums de fleurs.¹⁷⁰

Mauriac, qui ne voyage pas beaucoup, pouvait satisfaire¹⁷¹ sa soif de découverte de terres et d'hommes inconnus à travers les livres de Loti. Il semble bien partager la même vision de l'enracinement et des valeurs traditionnelles que Loti, homme d'expérience, de sagesse et de voyage. Homme libre, aventurier de l'exotisme il finit par comprendre la valeur des traditions, lorsqu'il parcourt d'autres pays chargés d'attraits durant 42 années de voyages. Cette découverte des vertus des pays étrangers lui fait tourner ses regards vers la Bretagne dans *Pêcheur d'Islande* (1886) et le pays basque dans *Ramuntcho* (1837). Grand voyageur, il aime les terres qu'il découvre. La pensée et la morale des ancêtres continuent à vivre de génération en génération. Le plus important, c'est de se réjouir de la nature où les ascendants vécurent et où les descendants en profiteront. L'idée du respect de chaque culture se trouve dans celle de l'enracinement vue par Chateaubriand.

François-René de Chateaubriand (1768-1848), cadet de dix enfants, qui a vécu loin de sa famille, est resté toujours attaché à la Bretagne où ses parents, les comtes de Combourg,

¹⁷⁰ Pierre Loti, *Au Maroc*, in *Pierre Loti Voyages* (1872-1913), édition établie et présentée par Claude Martin, Paris, Robert Laffont, 1991, p. 166.

¹⁷¹ « Des pays et des ciels que ce marin ouvrit à nos songes, il [Loti] en est un dont on ne pense point à se rappeler qu'il fut le véritable Colomb » in *Mes Grands hommes*, p. 243.

résidaient et où il a passé une enfance sans soucis matériels mais souvent morose entourée d'un père taciturne et d'une mère malade. Le personnage de *René* dans le roman éponyme de 1802 parle de son passé devant Chactas, son père adoptif, le vieux Sachem aveugle, et le père Souël. Par rapport à ses voisins qui veulent entretenir une vie simple, le héros du roman était plus ambitieux pour sa vie plus riche et élargie en esprit. Il explique la raison pour laquelle il a décidé de partir de son pays natal : « Je voulais voir si les races vivantes m'offriraient plus de vertus, ou moins de malheurs que les races évanouies. »¹⁷²

Cette curiosité à la recherche de la vertu et du bonheur lui aurait donné envie de quitter sa terre natale et de voyager à travers le monde, surtout quand il souffrait de solitude, après la mort des siens. Armand Weil, dans l'introduction de *René*, devine le motif et les conséquences du voyage de *René* qui a une double identité, le romancier et le héros du roman :

Il [Chateaubriand] connaîtra, par l'émigration, les « races vivantes » où se transformeront, au milieu des épreuves et des privations, ses habitudes, ses idées, son langage.¹⁷³

Cependant, dans le roman, après un long périple, René qui demeure avec Chactas et Sachem trouve la sagesse des gens qui n'ont jamais bougé de leur pays natal. Il exprime son admiration pour des gens ayant vécu toute leur vie dans leur terre natale : « Heureux ceux qui

¹⁷² François-René de Chateaubriand, *René*, édition critique avec une introduction, des notes et appendices par Armand Weil, Paris, librairie E.DROZ, 1935, p. 164.

¹⁷³ *Ibid.*, p. XXXIV.

ont fini leur voyage sans avoir quitté le port, et qui n'ont point, comme moi, traîné d'inutiles jours sur la terre ! »¹⁷⁴

On sent que René envie les gens qui finissent leur vie dans leur patrie, et qu'il éprouve des regrets d'avoir gaspillé son temps en de vains voyages :

Heureux Sauvage ! Oh ! que ne puis-je jouir de la paix qui vous accompagne toujours ! Tandis qu'avec si peu de fruit je parcourais tant de contrées, vous, assis tranquillement sous vos chênes, vous laissez couler les jours sans les compter. Votre raison n'était que vos besoins, et vous arriviez, mieux que moi, au résultat de la sagesse, comme l'enfant, entre les jeux et le sommeil.¹⁷⁵

Pourtant Chateaubriand lui-même apprécie cette qualité chez les voisins de ses parents, à Combourg. Dans le livre deuxième, 2, des *Mémoires d'Outre-tombe, I*, Chateaubriand parle ainsi des amis de Combourg : « Plus sages et plus heureux que moi, [...] ils ne sont point sortis du port dans lequel je ne rentrerai plus. »¹⁷⁶

Chateaubriand et son alter ego dans le roman d'éponyme expriment le même sentiment de regret d'avoir quitté leur pays. Nous pouvons comprendre à quel point le romancier veut insister sur l'enracinement. Nous pouvons trouver son attachement à sa terre natale, quand Chateaubriand se trouve dans la capitale par ses écrits. Par conséquent, nous pouvons le considérer comme un écrivain enraciné.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p.162.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 168.

¹⁷⁶ François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-tombe, I*, Paris, Gallimard, 1957, p. 52

Chateaubriand exprime également l'isolement et la tristesse d'avoir perdu le port du cœur dans une ville inconnue dans *Les Mémoires d'Outre-tombe* (1848). Il intitule le chapitre 8 du livre IV *Ma vie solitaire à Paris*. Un des grands hommes chers à Mauriac, Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) connaît aussi la solitude et la souffrance à Paris. Pourtant avant la parution de *Mémoires* de Chateaubriand, Jean-Jacques Rousseau a déjà parlé de cette souffrance à Paris dans *La Nouvelle Héloïse* (1761) où Saint-Preux s'est exilé après l'amour impossible avec Julie d'Étange en raison de la différence de classe sociale : elle, une jeune noble, lui, roturier, son précepteur. Saint-Preux dépeint la vie parisienne de façon négative dans les lettres fréquentes envoyées à Julie. Saint-Preux se plaint de l'hypocrisie parisienne, des cercles où les amis de Milord Edouard l'ont introduit :

Il y a pourtant de la réalité à tout cela ; car le François est naturellement bon, ouvert, hospitalier, bienfaisant ; mais il y a aussi mille manières de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre, mille offres apparentes, qui ne sont faites que pour être refusées, mille espèces de pièges que la politesse tend à la bonne foi rustique.¹⁷⁷

La Nouvelle Héloïse, en particulier dans la Seconde partie, XIV est presque entièrement consacrée à une description critique de Paris :

J'entre avec une secrète horreur dans ce vaste désert du monde. Ce chaos ne m'offre qu'une solitude affreuse, où règne un morne silence. Mon âme à la presse cherche à s'y répandre, et se retrouve par tout resserré.¹⁷⁸

¹⁷⁷ Jean-Jacques Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, Œuvres Complètes II, Paris, Éditions Gallimard, 1964, p. 232.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 231.

Saint-Preux souffre de se trouver seul dans la ville apparemment la plus grande et la plus active en France. Il ne connaît personne, donc il est contraint de se plonger dans l'absence de voix. Cette épreuve apparaît dans *La vie de Marianne* (1731-1742) de Marivaux dont le personnage principal Marianne, orpheline, est montée à Paris avec la sœur de son curé. Celle-ci va mourir peu après. Marianne se retrouve seule dans une auberge. Plus tard elle évoque cette période. Marianne affronte de rudes épreuves dans les conditions misérables au début du séjour dans une terre, à l'époque pour elle, étrangère. Marianne aujourd'hui qui y mène une vie plutôt réussie, a le souvenir presque traumatisé pour le début de son séjour dans la capitale. Le séjour atroce l'a hantée toute la vie : « Je frissonne encore en me ressouvenant de ces choses-là : il faut que la terre soit un séjour bien étranger pour la vertu, car elle ne fait qu'y souffrir. »¹⁷⁹

Ces quelques grands écrivains semblent ne pas aimer décrire la capitale en en donnant une bonne image pour les étrangers. Quelle que soit leur origine, ils ont dû tous apercevoir le caractère négatif de la Ville-lumière. Mauriac aime autant cette ville de sa patrie. C'est la raison pour laquelle nous avons pu trouver des écrivains qui sont très favorables et fidèles aux images de la campagne, malgré Baudelaire, grand poète resté fidèle à la métropole.

Georges Bernanos a exprimé son amour pour sa *terre de père* dans son journal tenu du 1939 à 1940 au Brésil : « Mon instinct c'est l'amour et le respect de mon pays, de son honneur. »¹⁸⁰

¹⁷⁹ Marivaux, *La Vie de Marianne*, Paris, Gallimard, 1997, p. 70.

¹⁸⁰ Georges Bernanos, *Les Enfants humiliés*, dans *Essais et écrits de combat I*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1949, 1997, p. 782.

L'écrivain vient de s'installer dans la *terre d'amitié*¹⁸¹ en Amérique du Sud. Ce Français déraciné apprend la déclaration de guerre de la France et de l'Angleterre à l'Allemagne. Il s'inquiète de « l'histoire » de son pays et l'avenir des compatriotes. Son journal intitulé *Les Enfants humiliés* (1939-1940) montre qu'il est triste et préoccupé par le destin de la France qui se met en péril : « Or, cet instinct affecté à l'homme, le plus beau, le plus moral des instincts, c'est *l'amour de la patrie*. »¹⁸²

Voici la raison qui explique la tendance du retour au pays d'origine. On est né avec l'amour de la patrie. Même si des personnages choisissent le déracinement à cause du dégoût de leur terre natale, l'instinct de l'homme ne disparaît pas. Ils ne pensaient qu'à leur retour à tout prix : Edward dans *La Chair et le sang* et Jean Péloueyre dans *Le Baiser au lépreux*.

Mauriac a mis un extrait d'un poème de Maurice de Guérin (1810-1839) en exergue de son roman *Le Mystère Frontenac* (1933). L'admiration de Mauriac pour le poète Maurice de Guérin, aide à comprendre à quel point la relation entre la nature et l'homme peut être intime. *La Province* (1926), essai de Mauriac, montre également la souffrance à Paris du poète au château de Cayla :

Par un Maurice de Guérin, la campagne natale est presque charnellement aimée. Ce prédestiné fut constamment ébloui par la beauté du monde. À Paris, il était séparé de la nature comme il l'eût

¹⁸¹ Référence du titre de son livre ; Georges Bernanos, *Brésil, terre d'amitié*, dans *Français si vous saviez...*, Paris, Gallimard, 1995.

¹⁸² *Génie*, p. 187.

été d'une maîtresse et, dans une cour sombre, il étreignait un tronc de lilas.¹⁸³

Le sort de l'homme déraciné est de vivre dans la tristesse. Mauriac a de la compassion pour l'homme qui s'est éloigné de Cayla dès quatorze ans. La nostalgie pour l'amour de son petit pays de Maurice de Guérin n'est-elle pas celle de Mauriac ?

Mauriac apprécie Gérard Manley Hopkins dans *Mémoires intérieurs* ainsi : « Le plus grand poète anglais contemporain est jésuite. »¹⁸⁴ Mauriac évoque le déracinement de ce poète anglais :

Converti, et déjà engagé dans les ordres, son journal se ramène à une description de l'objet aussi scrupuleuse et attentive que chez certains de nos jeunes contemporains. Quelques dessins reproduits dans ces *Reliquiae* paraissent faits à la loupe - comme si entraîné, aspiré vers le haut, occupé de son peuple, déraciné de tout ce qui est britannique, il embrassait ce qui subsistait du réel d'un regard qui ne laissait rien échapper de végétal et de minéral - mais ce monde-là seulement. L'autre, celui des hommes, le terrifie.¹⁸⁵

Mauriac voit le prêtre britannique déraciné comme l'homme qui est dans la nature et qui la chante. Cet écrivain installé dans un autre pays que le sien a réussi dans sa carrière. Et il a même approfondi son intériorité. D'ailleurs il s'y est bien intégré et s'est confondu avec sa terre adoptive.

Dans *La Province*, Mauriac qui a fait la double expérience de la vie parisienne et de la vie provinciale et a bien noté la différence entre les valeurs familiales propres à la capitale et les

¹⁸³ *La Province*, p. 57.

¹⁸⁴ *Mémoires intérieurs*, p. 144.

¹⁸⁵ *Ibid.*, pp. 144-145.

autres. Surtout l'écrivain explique comment des hommes associaient leur famille à la province :

Dans une ville provinciale, chacun vaut ce que vaut sa « gens ». La famille s'y accroît sur place, s'y déploie dans l'immobilité, comme un grand arbre.

Ces immenses logis de Province ressemblent à des polypiers : ils sécrètent des êtres vivants qui ne se détachent guère du support original.¹⁸⁶

En province où la valeur individuelle dépend de la famille, pour un homme attaché à sa souche, il serait difficile d'imaginer de quitter sa maison et de vivre ailleurs. Cependant dans *Un adolescent d'autrefois*, Alain, d'abord est un provincial type, puis dans la seconde moitié du roman il se rend compte qu'il est enraciné et attaché à la terre comme sa mère. Pourtant, il s'est décidé à devenir audacieux avec l'idée pour de frayer lui-même son propre chemin dans la vie. À la fin du roman, Alain, fils du bourgeois Gajac, recommence à vivre à Paris en abandonnant totalement les habitudes et les préjugés d'une famille autosuffisante¹⁸⁷.

Dans *Mes Grands hommes*, Mauriac plaint Gustave Flaubert (1821-1880) de se soumettre à des conditions de vie atroces et de « gémir sur son existence contre nature »¹⁸⁸. Flaubert est l'homme isolé qui choisit la claustration et il est l'écrivain qui décrit des personnages, comme lui, retranchés de la société humaine selon Mauriac :

¹⁸⁶ *La Province*, pp. 24-25.

¹⁸⁷ « Les familles provinciales, croissant et se multipliant, se suffisent à elles-mêmes. » dans *La Province*, p.25.

¹⁸⁸ *Mes Grands hommes*, p. 230.

À travers sa longue correspondance court le même gémissement et le vieillard répète la plainte que poussait déjà le jeune solitaire de Croisset : « J'ai pris plaisir à combattre mes sens et à me torturer le cœur. J'ai refusé les ivresses humaines qui s'offraient. Acharné contre moi-même, je déracine l'homme à deux mains, deux mains pleines de forces et d'orgueil. De cet arbre au feuillage verdoyant, je voulais faire une colonne toute nue pour y poser tout en haut, comme sur un autel, je ne sais quelle flamme céleste...»¹⁸⁹

Flaubert est l'écrivain qui se transforme en un homme de contrastes. Mauriac trouve la raison de son isolement volontaire dans la « haine du Bourgeois » du « plus aveugle bonhomme »¹⁹⁰ par ses étranges conditions de vie, l'auteur de *Madame Bovary* est aussi victime du Bourgeois aux yeux de Mauriac, comme les personnages mauriaciens.

Flaubert est scandalisé par ses confrères, Zola et Daudet qui s'enrichissent grâce à leur métier romancier. Mauriac catholique apprécie l'observation de la vie de Flaubert, sa conscience d'artiste et son mépris pour l'argent. Cependant il lui reproche de remplacer Dieu par l'art. Il sait que « Flaubert est la victime d'une époque antichrétienne qui a calomnié l'être humain. »¹⁹¹

Mauriac trouve la raison fondamentale de la dégénérescence de Flaubert et de ses conséquences (la haine de la vie, l'éloignement du catholicisme et ses personnages « bedolles » dans «son mépris de l'homme »¹⁹². Selon Mauriac, Flaubert et ses personnages Bouvard et Pécuchet sont des personnes déracinées, qui connaissent l'échec de leur

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 230.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 231, p. 232.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 229.

¹⁹² *Ibid.*, p. 233, p. 234.

déracinement. Car leur créateur est un homme déraciné sans morale religieuse, tandis que ses personnages parisiens n'ont pas davantage réussi leur implantation à la campagne malgré leur volonté et leurs efforts dans tous les domaines pour mieux vivre.

En pensant aux écrivains déracinés, nous pouvons citer un écrivain d'origine parisienne dont Mauriac mentionne le nom :

Que deviendrait Abel Hermant, sous-préfet de Quimper-Corentin ? Sans doute écrirait-il des romans de mœurs provinciales d'une grande férocité ; n'empêche que Paris l'inspire mieux que ne ferait aucune province.¹⁹³

Même si Abel Hermant (1862-1950) s'est installé dans une ville qu'il n'a pas choisie (parce qu'il y a été muté), son univers littéraire ne cesse de s'enrichir. Pourtant sa source littéraire reste la ville natale à laquelle il est attaché : Paris.

Nous pouvons encore trouver des personnages déracinés chez Mauriac et chez d'autres romanciers. Le sentiment d'être un étranger est le trait caractéristique de l'homme déraciné. Il se sent inhabituel ou il est traité comme tel dans sa région natale. La profonde nostalgie qu'il y retrouve est d'autant plus amère par rapport à celle qu'il a connue dans un pays étranger.

La situation est bien décrite dans *René* de Chateaubriand, à qui Mauriac consacre un article dans *Mes grand hommes*. Le héros visite la terre où il a été élevé, mais son frère aîné, bénéficiaire de l'héritage paternel a vendu ses propriétés. Le nouvel acquéreur n'y habite pas.

Voici la plainte de René :

¹⁹³ *La Province*, p. 20.

Un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes. J'hésitais à franchir le seuil ; cet homme s'écria : « Eh bien ! Allez- vous faire comme cette étrangère qui vint ici il y a quelques jours ? Quand ce fut pour entrer, elle s'évanouit, et je fus obligé de la reporter à sa voiture. » Il me fut aisé de reconnaître *l'étrangère* qui, comme moi, était venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs !¹⁹⁴

Quelle humiliation et quelle tristesse pour René de passage dans sa province qui l'a oublié, au point que le nouveau gardien du château, jadis propriété de ses ancêtres, le prend pour un étranger comme il a fait avec sa sœur, Amélie, quelques jours avant... Ses sentiments sont ceux qu'auraient éprouvés les personnages chez Mauriac.

Mauriac est bien capable de deviner l'étouffement des personnages qui n'ont pas pu se fixer dans un lieu, hors de la terre natale. Pour cela, il évoque, dans son essai *La Province*, le roman *Dominique* (1863) d'Eugène Fromentin. Le désespoir dans une grande ville où Dominique souhaitait réussir est marqué dans sa chair, même s'il a l'air d'assumer les limites de son talent et de se retirer dans le pays de ses ancêtres en faisant semblant de renoncer à son ambition :

Dominique en pleine force renonce à la passion, à la gloire, retourne dans son Aunis, y fonde un foyer et, possédé d'une obscure sagesse, fait valoir ses terres. Héros incompréhensible, comment le souvenir ne l'étouffe-t-il pas ?¹⁹⁵

Dominique a l'air content de sa nouvelle vie apparemment réussie dans son pays natal ; il devient maire de son village et il exploite ses terres selon son projet. Mais il devrait cacher au

¹⁹⁴ Chateaubriand, *René*, Œuvres romanesques et voyages, I, texte établi, présenté et annoté par Maurice Regard, Paris, Éditions Gallimard, 1969, p. 187.

¹⁹⁵ *La Province*, p. 55.

fond de son cœur son amertume et ses regrets, comme le suggère le clairvoyant Mauriac évoqué dans son essai *Mes grands hommes* : « Le cœur de l'homme est peu changeant. »¹⁹⁶

L'auteur est cohérent avec lui-même, puisqu'il prête ces sentiments à ses personnages, surtout la femme à laquelle il est le plus attaché, Thérèse Desqueyroux.¹⁹⁷ Lorsqu'elle quitte Bordeaux et s'installe à Paris, est-elle vraiment heureuse d'être une femme libre et indépendante dans la capitale, patrie de la liberté ouverte à tous les courants de pensée ? Elle doit abandonner la passion pour la terre qu'elle porte dans son sang : « Elle avait toujours eu la propriété dans le sang ».¹⁹⁸ Ne fait-elle pas partie elle aussi des *héros incompréhensibles* ? Même si elle a tellement souffert de sa situation d'intruse au sein de la famille et la communauté, même si elle a été séquestrée pendant cinq mois, même si renoncer à ses racines bordelaises est le prix de sa liberté nouvellement conquise, Paris pourra-t-il satisfaire l'attente de Thérèse ? Des lecteurs et beaucoup de critiques voient la Thérèse de la fin du roman comme la femme trouvant la liberté.

C'est aussi l'image que nous laisse Claude Miller dont le film *Thérèse Desqueyroux* sorti en 2012 se clôt sur le sourire d'Audrey Tautou avançant avec confiance dans la foule parisienne. Georges Franju a d'abord adapté ce roman de 1927 au cinéma avec Emmanuelle Riva dans le rôle de Thérèse Desqueyroux et avec la collaboration de François Mauriac, en 1962. L'auteur est ému par le personnage de Thérèse : « Elle [Emmanuelle Riva] ressemble vraiment à Thérèse Desqueyroux. » Il affirme la fidélité de l'adaptation du film : « Le scénario suit de

¹⁹⁶ *Mes grands hommes*, p. 233.

¹⁹⁷ « Dans une certaine mesure, *Thérèse Desqueyroux*, c'est moi. », p. 88, in *Souvenirs retrouvés*.

¹⁹⁸ *Thérèse Desqueyroux*, p. 35, ch. III et « Thérèse, qui avait la propriété dans le sang ».(p. 55, ch. VI).

très près le roman et les dialogues sont pris dans le livre même »¹⁹⁹. Le réalisateur achève son film sur l'image de la forêt landaise avec les paroles du narrateur. Avant de cette dernière scène, Thérèse marche dans les rues de Paris. Mais son sourire semble amer. Avant la séparation avec Bernard qui libère Thérèse à Paris, les gestes et ses monologues de Thérèse nous font comprendre ses hésitations et le regret de rester seule et libre à Paris. Pour mieux comprendre la fin du roman, il faut que nous voyions encore la fin de Thérèse Desqueyroux :

Qu'importe d'aimer tel pays ou tel autre, les pins ou les érables, l'Océan ou la plaine ? Rien ne l'intéressait que ce qui vit, que les êtres de sage et de chair. « Ce n'est pas la ville de pierres que je chéris, ni les conférences, ni les musées, c'est la forêt vivante qui s'y agite, et que creusent des passions plus forcenées qu'aucune tempête. Le gémissement des pins d'Argelouse, la nuit, n'était émouvant que parce qu'on l'eût dit humain. »²⁰⁰

L'héroïne est loin d'avoir trouvé la paix. Elle marche au hasard, parce qu'elle ne sait pas où elle va. Elle a perdu la boussole de sa vie dans la ville soi-disant libre. *Thérèse Desqueyroux* a une suite qui montre la vie de Thérèse : *Thérèse chez le docteur* (chez *Candide*, 12 janvier 1933), *Thérèse à l'hôtel* (chez *Candide*, 31 août 1933), recueillies dans *Plongées* en 1938.²⁰¹ On voit bien que Thérèse à Paris n'est pas très heureuse. Ceci montre que le romancier n'a pas tout dit dans *Thérèse Desqueyroux*. Comme il pose la question dans cet essai de 1926, pour comprendre ce qui se passe à l'intérieur de Thérèse et pour ne pas se laisser tromper par l'héroïne, il faut suivre sa trace à Paris. Thérèse à Paris n'est pas épanouie. D'abord ce n'est pas

¹⁹⁹ François Mauriac, *Les Paroles restent*, Paris, Bernard Grasset, 1985, p. 233, p. 229.

²⁰⁰ *Thérèse Desqueyroux*, p. 106.

²⁰¹ Dans le cycle de *Thérèse Desqueyroux*, on a tendance à ajouter *La Fin de la nuit* (1935) dans les études de Mauriac, malgré l'auteur. Notre étude respecte les intentions du romancier.

elle qui a pu choisir cette ville, c'est sa famille, plus exactement c'est son mari Bernard. Cependant ce choix imposé ne rebute pas Thérèse, car c'est la ville, idole et symbole de l'espoir pour des gens qui se révoltent contre les mœurs démodées et qui veulent jouir de la liberté, comme Thérèse. Le sang est plus fort que le désir. L'héroïne privée de l'air du pays natal étouffe à Paris et connaît la solitude et la souffrance.

Nous devons attendre longtemps jusqu'au dernier roman de Mauriac, *Un adolescent d'autrefois* (1968) pour voir l'apparition du personnage d'Alain qui est prêt pour le déracinement et qui peut-être va réussir à Paris, ville où il a choisi de s'installer. François Mauriac a mis vraiment beaucoup de temps pour mettre au monde dans son univers romanesque le personnage d'Alain qui va se déraciner en tant qu'homme responsable de sa vie de son plein degré. L'explication de cette apparition tardive peut se trouver dans la vie de l'auteur. Le romancier reconnu par le prix Nobel en 1952 était certainement capable de faire apparaître ce genre de personnage dans ses romans précédents. Mauriac installé dans la capitale à l'âge de vingt ans partage sa vie entre Paris et Malagar. L'homme enraciné dans la ville-lumière ne lâche jamais sa terre natale. Nous avons besoin de nous rappeler *Mémoires intérieurs* en 1959. L'écrivain n'était pas à l'aise dans sa nouvelle terre d'adoption. Il a pratiqué l'alternance entre la capitale et la province. Son attachement a été partagé entre deux régions. Pourtant avec le temps qui passe, ce sentiment évolue. Cela veut dire que son sentiment est diminué, car son amour pour les deux lieux n'est pas équilibré, Mauriac s'ennuie à Malagar quand il est à Paris, cette ville lui manque, quand il est à Malagar. Il souffre comme

s'il était tombé amoureux de deux personnes en même temps. Parisien Mauriac n'a pas pu s'enraciner parfaitement comme Thérèse. Par scrupule l'écrivain qui garde un peu de regret n'aurait pas pu créer le personnage Alain avant 1960. Après *Le Sagouin* paru en 1951, le romancier s'est consacré au journalisme. Il le confesse dans son essai en 1959. Il est revenu au roman en 1969 avec *Un adolescent d'autrefois* et Alain, son héros, son double peut-être.

1.3. Le déraciné malgré soi et le déraciné volontaire

Dans la lettre du 14 mai 1926, destinée à Jacques Doucet, François Mauriac lui-même mentionne ses personnages notamment Jean Péloueyre presque semblable à la terre où il est né. L'écrivain écrit ainsi :

C'est, je crois, le seul de mes ouvrages où je me sois efforcé de créer une correspondance entre les personnages et la terre où ils vivent : les landes reflètent Jean Péloueyre ; - Jean n'est qu'un pin rabougri et blessé.²⁰²

Le romancier explicite l'intention de ses personnages qui sont très liés avec la terre, surtout les landes. Jean est un personnage enraciné. Ainsi on peut comprendre que chez les personnages enracinés, regagner son pays natal, ce n'est pas un simple vœu pieux mais un souhait tout à fait naturel, qui devrait se réaliser dans le futur. Nous avons pu remarquer que dans ces deux premiers romans de Mauriac, ses personnages sont fort attachés à leur maison natale. Nous nous apercevons que certains créateurs mauriaciens souhaitent souvent rentrer dans leur pays natal. Selon Maurice Maucuer, ce retour récurrent des personnages est la preuve de leur enracinement dans un lieu particulier à eux :

Les héros de Mauriac vivent à l'étroit, dans les limites du bourg, dans le cercle de la famille. Chacun y est entouré, et de ceux qu'il côtoie chaque jour, et ceux qui l'ont précédé en ce monde, qui vivaient dans cette maison, et qui portaient le même nom : les Péloueyre et les Frontenac « retournés en poussière » (O.C., t. IV, p.10). Le retour des personnages manifeste l'enracinement dans le milieu provincial à la fois intime et public, où l'on rencontre toujours les autres, et où ce sont

²⁰² François Mauriac, *Lettres d'une vie*, Paris, Grasset, p. 137.

toujours les mêmes. À Paris, le provincial évadé croit affirmer son indépendance en se perdant dans la foule. Mais les inconnus qu'il y croise ou qu'il y heurte marqueront son destin, ou seront eux-mêmes déviés pour toujours.²⁰³

Nous rencontrons souvent des personnages enracinés dans les romans de Mauriac. Dans *Un adolescent d'autrefois*, Simon Duberc est un personnage naturellement enraciné. Il est né paysan. Donc, il aurait pu vivre dans son pays natal et il n'aurait pas dû quitter Maltaverne. Pourtant, la société l'a transformé en « paysan perversi » et en « monstre »²⁰⁴ en l'envoyant au séminaire. Simon y a éprouvé la « nostalgie » et le « mal du pays ». Finalement, il abandonne sa vocation et rentre à la maison. Il choisit l'enracinement volontaire.

Dans *La Chair et le sang*, pendant l'errance dans les rues de Paris, tout d'un coup, Edward retrouve la sensation de son pays de Lur qui est un refuge pour lui. Dans ce roman, Claude est décrit comme un arbre enraciné. Il guette la chambre de May qu'il aime en cachette. Pour ne pas faire du bruit, il se fige :

Il souhaite qu'un dieu de la nuit, plein de pitié, l'immobilisât dans le sol par des racines profondes et qu'il n'eût plus d'autres voix et qu'il ne fit pas d'autres signes que le frémissement et le balancement des cimes au vent pluvieux.²⁰⁵

Claude voudrait être confondu avec la terre comme Atys, personnage mythique. Ce dernier aussi apparaît dans un poème de Mauriac.

²⁰³ Maurice Maucuer, *Le retour des personnages dans le roman de Mauriac*, Cahiers François Mauriac, N° 5, Paris, Édition Grasset et Fasquelle, 1978, p. 33.

²⁰⁴ *Un adolescent d'autrefois*, p. 193.

²⁰⁵ *La Chair et le sang*, p. 288.

Dans *Le Baiser au lépreux*, Jean Péloueyre est décrit comme personnage très lié à son pays Landes. Quand il part pour Paris en prétextant la préparation de son mémoire, il est triste comme s'il quittait ses amis proches :

À Langon, il dit adieu aux derniers pins comme à des amis qui l'eussent accompagné le plus loin possible et s'arrêtaient enfin, et de leurs branches étendues le bénissaient.²⁰⁶

La personnification évoque le lien étroit et intime entre Jean Péloueyre et la nature de Landes. L'écoute du bruit extérieur et intérieur aide à comprendre la conscience de soi. Dans *Un adolescent d'autrefois*, au premier chapitre, Alain quatorze ans est un garçon lucide qui cherche à s'éloigner du groupe :

Ce que je ressentais avec violence, je m'en souviens, parce qu'il m'arrive souvent encore de le ressentir : le désir d'être seul, de marcher à travers bois, à travers champs, de suivre jusqu'à épuisement de mes forces, ces chemins de sable où nulle rencontre n'est imaginable, que celle d'un métayer devant ses bœufs, qui me dira : *Aduchats* en touchant son béret ou d'un berger et de son troupeau. Dans cette lande sans visage, je ne serais dévisagé par personne. C'est pourtant vers quelqu'un que je résolus d'aller.²⁰⁷

Quand il sort de l'église après avoir avoué son idolâtrie, cet adolescent sent le contact de la nature comme celui de quelqu'un :

Je pris à peine le temps de réciter ma pénitence et me retrouvai dehors, dans la torpeur de ce 7 septembre. Le vent était tiède, une haleine, comme les poètes écrivent par habitude, mais ce jour-là, le cliché était vrai : une haleine, le souffle d'un être vivant. J'avais cru me moquer

²⁰⁶ *Le Baiser au lépreux*, p. 474.

²⁰⁷ *Un adolescent d'autrefois*, p. 676.

du Doyen, or cette moquerie, je découvrais qu'elle m'avait non certes délivré, mais rendu conscient d'un amour qui demeurerait mon refuge de tous les instants. Adoration qui n'avait jamais empiété sur l'autre amour, sur l'autre adoration que je vouais au Dieu chrétien, confondu avec le pain et avec le vin qui sont nés de la terre, du soleil et des pluies. Ce n'était pas trop de ce double refuge. Je n'aurais jamais trop de refuges contre les hommes.²⁰⁸

Le garçon sensible a compris la réalité de la tendresse de la nature et la sincérité de son amusement. Alain adolescent est en proie à l'angoisse, parce qu'il est l'homme qui n'a pas l'esprit de décision pour son avenir :

Du moins dans mon souvenir, la lune règne. Tel était le silence qu'en passant sur le pont j'entendais la Hure courir sur les vieilles pierres. C'était un clapotis très faible et très doux. Il y avait partout à cette heure, du moins si j'en croyais les livres que j'aimais, des êtres qui se rejoignaient. Puisque le décor existait, la pièce existait. Pourquoi pas pour moi ? Parce que le décor seul nous est fourni, et que pour le reste, nous devons en faire les frais et que moi, je n'avais pas la force, à dix-huit ans... La force de quoi ? Ni de mourir, ni de vivre.²⁰⁹

Alain se plonge dans la nature nocturne et le silence. Ce moment de solitude lui fait oublier son inquiétude pour la santé de son frère Laurent. Alain se plonge dans la contemplation en pensant à l'écoulement du temps :

Je me retrouvai dans cette ténèbres lactée d'un soir de lune, tel que je suis toujours en ces heures-là, attentif au ruissellement de la Hure, à cette calme nuit murmurante, pareille à toutes les nuits, à cette même clarté qui baignera la pierre sous laquelle le corps que je fus finira de

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 675.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 702.

pourrir. Ce temps qui coule comme la Hure et la Hure est là toujours
et sera là encore et continuera de couler...²¹⁰

La sérénité retrouvée au milieu de la nature permet à Alain de se retrouver. Surtout cette méditation lui apporte du bonheur. Le fils de Maltaverne à l'âge de dix-neuf ans prend conscience des choix de sa vie propre :

Horreur de la possession. La possession, mal absolu. Comment faire pour s'en dégager ? Je renoncerais volontiers aux biens de ce monde, non au monde lui-même, non à cette joie panique dont je débordais ce jour-là, sous les chênes de Jouanhaut, pendant que mon frère était emporté au galop dans la nuit qui ne finira pas.²¹¹

La « joie panique » désormais occupe la place essentielle dans la vie d'Alain qui va « déborder de vie ». L'unique héritier malgré lui à cause de la maladie de son frère décide d'abandonner la propriété. Il méprise Jeannette Sérís, une des plus grands propriétaires à l'avenir dans la lande, bien qu'il ne connaisse pas du tout cette fille. Alain reconnaît son ignorance de grands hommes « Jaurès, Guesde, Proudhon, Marx... » qui ont parlé de la question sociale. Mais le fils de Maltaverne a des raisons de se désintéresser de la terre : « En tout cas, je savais mieux qu'eux ce qu'est la propriété. Qu'elle soit le vol, je m'en moquerais, mais elle est ce qui avilit, ce qui dégrade. »²¹²

Alain prépare sa licence de lettres à Bordeaux et il tient à sa « vie sacramentelle ». Il prend de nouveau la décision d'abandonner son héritage comme il voulait le faire deux ans auparavant à Maltaverne :

²¹⁰ *Ibid.*, p. 704.

²¹¹ *Ibid.*, p. 710.

²¹² *Ibid.*, p. 711.

Aujourd'hui j'avais vingt et un an, personne n'avait pouvoir sur moi. Je me dépouillerais de tout d'un seul coup. Les propriétés, je les arracherais de moi, je les laisserais à maman.²¹³

L'homme pieux méprise le matériel. Il est prêt à renoncer. Cependant pendant la prière du soir, il confesse son attachement à son pays natal :

Mon Dieu, autant que je l'aie aimée, et je l'ai aimée à la folie, ce n'est pas ma mère que j'aime plus que Vous. Je ressens à son endroit une rancune qui est envenimée à jamais. Le vrai est que moi aussi, tout comme elle, je vous préfère Maltaverne, mais pour d'autres raisons que maman : ce ne sont pas les propriétés en tant que propriétés, ce n'est pas la possession au sens où elle l'entend ; je n'oserais l'avouer à personne qu'à Donzac. Je ne peux pas abandonner cette terre, ces arbres, ce ruisseau, ce ciel entre les cimes des pins, ces géants bien-aimés, cette odeur de résine et de marécage qui est pour moi (c'est fou) l'odeur même de mon désespoir.²¹⁴

Alain, provincial typique, attaché à la terre comme sa mère, pense devenir audacieux avec l'idée qu'il frayera la voie à sa propre vie. Issue de la famille autosuffisante²¹⁵, Alain, fils du bourgeois Gajac, va recommencer à vivre à Paris. Pour cela, il obtient l'encouragement des autres.

Alain à Maltaverne cherche la direction de sa vie après le drame de Jeannette Sérís. Il reçoit des conseils de son amante passée mais qui l'influence toujours :

Marie m'écrivit qu'il faudrait partir pour Paris dès que je m'en sentirais la force : « ... ce que ton Barrès dénonce comme un mal, le déracinement, est le seul remède, après le coup que tu as reçu, apporte

²¹³ *Ibid.*, p. 731.

²¹⁴ *Ibid.*, pp. 731-732.

²¹⁵ « Les familles provinciales, croissant et se multipliant, se suffisent à elles-mêmes. » dans *La Province*, p. 727.

la seule chance de guérison. Certes tout ce qui est arrivé, où que tu sois, tu l'auras toujours en toi, mais en toi qui as peut-être reçu le don que tu admires tant dans les autres, de le retrouver vivant, de l'exhumer. C'est ce que Simon Duberc pense de toi, avec une certitude rabâcheuse, mais à la longue saisissante : « Il sera grand un jour, vous verrez ! »

[...] Il ne t'aime pas autant que tu l'imagines, peut-être te détester-t-il à certains moments, mais il croit en toi. C'est la foi que les autres mettent en nous qui nous indique notre route. Simon et moi après Donzac nous t'indiquons la tienne, hors de quoi il n'est pas pour toi de vrai chemin.²¹⁶

Alain a perdu la boussole de sa vie. Ses amis qui le connaissent bien viennent pour le faire avancer dans une direction qu'il lui convient : le déracinement.

L'encouragement de ses amis permet à Alain de prendre conscience de sa propre vie. Or Alain se rend compte que désormais il sait prendre la responsabilité de son choix et de sa valeur :

Il fallait tenter cette dernière chance, me déraciner de cette terre où j'avais été atteint au cœur et faire cette expérience de la replantation, de ce qu'on appelle chez nous, le « repiquage », dans un terrain étranger, — avec cette idée qui ne me venait pas seulement de Donzac, de Simon, de Marie, peut-être aussi des hommes d'affaires dont j'étais issu : l'idée d'utiliser cet acquis horrible, de n'en rien laisser perdre. « Il faut que rien ne se perde » répétait-on aux enfants que nous étions, mais il s'agissait de morceaux de pain ou de bouts de chandelles. Maintenant, pour moi, ce qui ne devait pas se perdre, c'était ce que j'avais souffert et ce que j'avais fait souffrir, c'était cette petite fille immergée par son assassin dans le ruisseau qui ruissellerait

²¹⁶ *Un adolescent d'autrefois*, p. 802.

en moi sous ses aulnes jusqu'à mon heure dernière, c'était cette mère écrasante et elle-même écrasée. Sur ce capital-là, il me faudrait vivre.²¹⁷

La conscience des autres aides à renforcer la conscience de soi. Deux analyses rendent à Alain la confiance en son avenir. Il est prêt pour aller dans le monde.

Bien qu'étant issu d'une famille bourgeoise protestante, André Gide oppose l'esthétique à la morale²¹⁸. Mauriac regrette que Gide soit « né hors du bercaïl » (*Mes Grands hommes*, p.255).

Mauriac voit son confrère dans ses errances comme la victime d'une idée fixe d'une violente passion. « Tout ce qui était volontaire chez Gide était mauvais. »²¹⁹ La passion du voyageur esthète est la source de sa production littéraire. André Gide (voyageur esthète en Afrique du Nord), Prosper Mérimée (en Espagne et en Corse) et Stendhal (en Italie) sont des écrivains qui cherchent « des Lafcadio, des êtres se donnant à eux-mêmes leur loi »²²⁰, des égotistes effrénés.

Gérard Manley Hopkins est un prêtre jésuite. Dans *Mémoires intérieurs*, Mauriac évoque « le plus grand poète anglais contemporain est jésuite » :

Converti, et déjà engagé dans les ordres, son journal se ramène à une description de l'objet aussi scrupuleuse et attentive que chez certains de nos jeunes contemporains. Quelques dessins reproduits dans ces *Reliquiae* paraissent faits à la loupe - comme si entraîné, aspiré vers le haut, occupé de son peuple, déraciné de tout ce qui est britannique, il embrassait ce qui subsistait du réel d'un regard qui ne laissait rien

²¹⁷ *Un adolescent d'autrefois*, p. 194.

²¹⁸ La formule d'André Gide : « C'est avec les beaux sentiments que l'on fait de la mauvaise littérature. »

²¹⁹ *Les Paroles restent*, pp. 146-147.

²²⁰ *Mes Grands hommes*, p. 254.

échapper de végétal et de minéral - mais ce monde-là seulement.

L'autre, celui des hommes, le terrifie.²²¹

Mauriac voit le prêtre britannique déraciné comme l'homme qui est dans la nature et qui la chante.

²²¹ *Mémoires intérieurs*, pp. 144-145.

2. La terre et la compréhension d'autrui

2.1. Le regard sur soi et l'amour d'autrui

Mauriac, l'auteur de *La Province* décrit le lien étroit entre l'écrivain et la province qui lui permet d'accéder à « l'étude du cœur humain », puis à « la compréhension des autres ». L'approfondissement intérieur est un premier pas important pour ouvrir les yeux vers l'extérieur :

Il fallait que Jules Verne fût un provincial casanier pour nous entraîner autour du monde. Plus que les récits de voyages ou d'aventures, l'étude du cœur humain bénéficie d'une adolescence refoulée, d'une sensibilité contre laquelle une famille provinciale et catholique inventa mille barrages. Dans ce temps de désirs et de refus, nous fûmes dressés à la lutte contre nous-mêmes et, grâce à ce perpétuel examen de conscience, initiés à des ruses pour débusquer nos plus secrètes intentions, pour percer le mensonge de nos actes, les dépouiller de leur apparence honorable, mettre à jour leur signification vraie.

Et comment n'eussions-nous pas appliqué à la connaissance d'autrui cette méthode qui nous permettait de nous connaître nous-mêmes ? En ces jours où nous étions un enfant refusé et chaste, alors nous avons compris les femmes et les hommes. Nous pénétrons d'autant mieux un être que nous désespérons de l'atteindre.²²²

La conscience de soi chez Mauriac désormais lui permet de s'intéresser aux autres. Le moraliste ne veut pas rester dans son confort. Il reconnaît sa responsabilité en tant qu'écrivain :

²²² *La Province*, pp. 745-746.

Il n'est pas d'autre route, pour apprendre à aimer autrui, que la connaissance de soi-même, que ce regard sans illusion qui, à travers nous-mêmes, atteint toute l'humanité misérable.²²³

Le romancier fait allusion sa responsabilité dans son œuvre en se rappelant sa participation au Sillon. Adolescent François Mauriac participe un court moment au mouvement de Marc Sangnier, qui lui permet de réfléchir sur la justice sociale. L'individu lucide peut comprendre le système des collectivités. Celle-ci apparaît dans le dernier roman *Un adolescent d'autrefois*. Un soir d'août, pendant la promenade au jardin des Plantes, Alain rencontre Keller, « un sillonniste », connu à la Faculté à Bordeaux. Alain qui se trouve « gâté, gavé » (ce qui s'oppose à « faim et soif de justice ») semble se confesser auprès de cet apôtre :

— Oui, moi je suis humble, pour l'humilité je ne crains personne, je ne crois pas qu'aucun de mes gestes ait la moindre importance.

— Pourtant le moindre de ces gestes-là engage l'éternité. Tu ne le crois pas?

— Oui, je le crois... Mais ce geste-là pas plus qu'un autre. Le pire de moi, Keller, ce n'est pas les actes vois-tu, ce n'est pas même mes pensées. Le pire de moi, c'est d'être indifférent à cette passion qui te possède, toi, le chrétien, mais aussi tous les jeunes militants socialistes, anarchistes... Le pire de moi c'est d'être indifférent à la souffrance des autres, et résignés à mes privilèges...²²⁴

Alain ne veut pas rester un être humain misérable qui ignore les difficultés rencontrées par ceux qui n'ont pas été favorisés matériellement comme lui. Il essaie de rester éveillé pour

²²³ *Journal*, p. 49.

²²⁴ *Un adolescent d'autrefois*, p. 778.

prendre conscience des autres et ne pas montrer « le pire de soi » comme le fait Bernard Desqueyroux.

Après le « non-lieu », Thérèse est de retour à Saint-Clair où son mari l'attendait. Elle imaginait qu'il l'accueillerait les bras ouverts :

Durant tout ce voyage, elle s'était efforcée, à son insu, de recréer un Bernard capable de la comprendre, d'essayer de la comprendre ; — mais du premier coup d'œil, il lui apparaissait tel qu'il était réellement, celui qui ne s'est jamais mis, fût-ce une fois dans sa vie, à la place d'autrui ; qui ignore cet effort pour sortir de soi-même, pour voir ce que l'adversaire voit.²²⁵

En effet Bernard Desqueyroux vit dans sa bulle et ne sait pas se mettre à la place des autres.

Thérèse a compris qu'elle ne pourra pas trouver chez Bernard la « poitrine humaine » chaleur humaine dont elle a besoin. Désormais elle peut observer objectivement son mari comme les habitants de la région :

Elle remarque, sur le papier qui tremble, ses ongles mal tenus ; il n'a pas de manchettes, il est de ces campagnards ridicules hors de leur trou, et dont la vie n'importe à aucune cause, à aucune idée, à aucun être. C'est par habitude que l'on donne une importance infinie à l'existence d'un homme.²²⁶

Thérèse Desqueyroux reconnaît l'existence de plusieurs « soi » en elle-même. Elle essaie d'en expliquer à son mari au moment où ils se séparent à Paris :

« Mais maintenant, Bernard, je sens bien que la Thérèse qui, d'instinct, écrase sa cigarette parce qu'un rien suffit à mettre le feu aux brandes, — la Thérèse qui aimait compter ses pins elle-même,

²²⁵ *Thérèse Desqueyroux*, p. 76.

²²⁶ *Ibid.*, p. 77.

régler ses gemmes ; — la Thérèse qui était fière d'épouser un Desqueyroux, de tenir son rang au sein d'une bonne famille de la lande, contente enfin de se caser, comme on dit, cette Thérèse-là est aussi réelle que l'autre, aussi vivante ; non, non : il n'y avait aucune raison de la sacrifier à l'autre.

— Quelle autre ? »²²⁷

La réponse de Bernard prouve l'incommunicabilité de ce jeune couple. Cependant, reconnaissant « sa double nature », Thérèse est prête à l'assumer et lorsque Bernard pose enfin la question que Thérèse attendait depuis l'affaire de l'empoisonnement, elle pense à retourner à Argelouse dans une vie imposée par sa famille :

« Je ne le crois plus si je l'ai jamais cru. Pourquoi avez-vous fait cela ? Vous pouvez bien me le dire, maintenant. »

Elle regardait dans le vide : sur ce trottoir, au bord d'un fleuve de boue et de corps pressés, au moment de s'y jeter, de s'y débattre, ou de consentir à l'enlèvement, elle percevait une lueur, une aube : elle imaginait un retour au pays secret et triste, — toute une vie de méditation, de perfectionnement, dans le silence d'Argelouse : l'aventure intérieure, la recherche de Dieu...²²⁸

Une personne introvertie et solitaire pourrait revivre à la campagne. Elle s'y est déjà habituée, elle a l'air d'aller bien mener une vie presque religieuse parce qu'elle sait bien éteindre sa flamme intérieure contre les coutumes de son pays : « Si Bernard lui avait dit : « Je te pardonne ; viens... », elle se serait levée, l'aurait suivi. »²²⁹

²²⁷ *Ibid.*, p. 104.

²²⁸ *Ibid.*, pp. 101-102.

²²⁹ *Ibid.*, p. 105.

Thérèse sait que Bernard fidèle à « ses ornières » des coutumes de la famille est inconscient de soi et peut retrouver le calme et la paix dans son pays ce soir. Quand Bernard la laisse à Paris, elle pousse un soupir de délivrance :

Qu'importe d'aimer tel pays ou tel autre, les pins ou les érables l'Océan ou la plaine ? Rien ne l'intéressait que ce qui vit, que les êtres de sang et de chair. « Ce n'est pas la ville de pierres que je chéris, ni les conférences, ni les musées, c'est la forêt vivante qui s'y agite, et que creusent des passions plus forcenées qu'aucune tempêtes. Le gémissement des pins d'Argileuse, la nuit, n'était émouvant que parce qu'on l'eût dit humain. »²³⁰

Elle est sur le point de plonger dans le « fleuve humain » de Paris. Enfin elle arrive à ne pas redouter sa solitude.

Le romancier décrit pourquoi l'homme a besoin de connaître des autres dans *La Province*.

L'intériorité conduit Mauriac à comprendre les autres. La conscience des autres résulte de la solitude et de l'approfondissement de soi :

Un homme intelligent, curieux des choses de l'esprit et qui n'a jamais quitté sa campagne, s'enlise presque toujours dans une spécialité, se borne, se limite à un sujet local. Sans ressources extérieures, sans instrument de travail, il vit sur son propre fonds, s'épuise ; la somnolence universelle le gagne. Celui-là n'a pas besoin d'opium. Pour sa commodité, il arrête l'histoire du monde et des idées à une certaine époque et ne veut rien connaître au-delà.

Quel péril, pour un homme intelligent, que l'absence de témoins ! L'homme le plus attentif ne se voit bien que dans les yeux des autres. À la campagne, un homme cultivé sait qu'on le moque pour ce qu'il a

²³⁰ *Ibid.*, p. 106.

de supérieur ; mais rien ne l'avertit de ses vrais ridicules que nul ne lui dénoncer.²³¹

Thérèse Desqueyroux n'est pas un personnage qui cherche à être solitaire. Mais après son procès, elle doit rester seule dans la maison. Elle est devenue un membre exclu de sa famille :

Elle avait obéi à une profonde loi, à une loi inexorable ; elle n'avait pas détruit cette famille, c'était elle qui serait donc détruite ; ils avaient raison de la considérer comme un monstre, mais elle aussi les jugeait monstrueux. Sans que rien ne parût au-dehors, ils allaient, avec une lente méthode, l'anéantir. « Contre moi, désormais, cette puissante mécanique familiale sera montée, - faute de n'avoir su ni l'enrayer, ni sortir à temps des rouages. Inutile de chercher d'autres raisons que celle-ci : « parce que c'était eux, parce que c'était moi... » Me masquer, sauver la face, donner le change, cet effort que je pus accomplir moins de deux années, j'imagine que d'autres êtres (qui sont mes semblables) y persévèrent souvent jusqu'à la mort, sauvés par l'accoutumance peut-être, chloroformés par l'habitude, abrutis, endormis contre le sein de la famille maternelle et toute-puissante. Mais moi, mais moi, mais moi... »²³²

Thérèse comprend les autres et leur système grâce à la conscience de soi. Le regard sur soi est un sujet important chez les chrétiens. Mauriac reconnut le conflit de la nature et de la grâce dans son univers :

Oui, certainement. Ce conflit a dominé mon œuvre parce qu'il domine aussi la vie de tous les chrétiens. ...

Certes, il y a peu de garçons qui, tout le temps qu'ils mènent une vie passionnelle, restent chrétiens et gardent la foi, mais ceux-là se trouvent alors engagés dans un drame : ils ont dans toute leur vie, aux

²³¹ *La Province*, pp. 733-734.

²³² *Thérèse Desqueyroux*, pp. 82-83.

yeux de Dieu et non pas aux yeux des hommes, ce témoin qui ne les quitte pas, ce regard sur soi ; c'est un élément extrêmement dramatique dans la vie du chrétien coupable, qui s'exprime forcément dans ses personnages et dans ses poèmes.²³³

Le mépris de soi peut se surmonter grâce à la sainteté d'un être :

Il y a un secret que je connais grâce à ma familiarité avec les saints catholiques : ce qui leur est commun, si différents qu'ils soient les uns des autres, c'est un amour qui se ramène à l'anéantissement dans l'Être adoré. « Tu es celle qui n'est pas », dit le Christ à Catherine de Sienne. Cela peut faire horreur, mais enfin la sainteté d'un être est en raison directe de ce mépris de soi qui se traduit par l'indifférence, par l'inattention à soi – et c'est la chose du monde dont un écrivain est le moins capable, puisque durant toute sa vie il aura été cette araignée qui tire d'elle, et d'elle seule, indéfiniment sa toile.²³⁴

La solitude et le silence sont des éléments importants pour la conscience de la profondeur de soi. La solitude intérieure dans le pays muet permet de se connaître :

Notre solitude intérieure soudain prenait corps à nos yeux, dans cette plaine muette d'où pas une voix ne montait, et où dormaient les routes vides que sœur Anne elle-même n'aurait pu voir poudroyer.²³⁵

Le déracinement est un des moyens de rechercher la vie consciente. Après la rencontre avec Simon, Alain qui nourrissait le rêve d'être auteur décide de le réaliser en écrivant un livre. Il a déjà une idée pour son dernier chapitre ; surtout des phrases concrètes pour paraphraser Gustave Flaubert, avec le début du chapitre IV de *L'Éducation sentimentale* mais en mettant les verbes à la forme négative :

²³³ *Souvenirs retrouvés*, pp. 94-95.

²³⁴ *Bloc-notes IV*, p. 28.

²³⁵ *Journal I*, pp. 31-32.

« Il ne voyagea pas, il ne connut pas la mélancolie des paquebots, les froids réveils sous la tente, l'étourdissement des paysages et des ruines, l'amertume des sympathies interrompues. Il ne revint pas, parce qu'il n'était pas parti... »²³⁶

Thérèse est de retour après avoir obtenu le non-lieu de son procès accusé d'empoisonnement de son mari Bernard. Elle espérait convaincre son mari de cet incident de la tentative de meurtre. Finalement elle a compris l'impossibilité de la communication d'avec lui :

Il lui apparaissait tel qu'il était réellement, celui qui ne s'est jamais mis, fût-ce une fois dans sa vie, à la place d'autrui ; qui ignore cet effort pour sortir de soi-même, pour voir ce que l'adversaire voit.²³⁷

Bernard vit enfermé dans son milieu, l'esprit de son milieu et son moi. Il ne cherche ni à regarder ni à écouter les autres.

Dans *Un adolescent d'autrefois*, Alain pense à écrire une lettre destinée à Simon sur une question en théologie. Le Doyen s'intéresse plutôt à la relation entre Simon et les Duport, qui pourrait prendre en charge de l'éducation de Simon séminariste. Alain évoque des gens qui sont d'une grande maladresse pour se connaître :

C'est vrai, monsieur le curé, mais une amorce de conversation comme celle-ci, combien en avons-nous eues, vous et moi ? Entre maman et moi, je ne me souviens pas qu'il y ait jamais rien eu d'autre que des jugements passe-partout, très souvent en patois, car ils servent aussi pour les métayers, pour les domestiques. Peut-être est-on séparé par l'âge ou par la différence sociale au point qu'il n'existe pas de langage commun... Mais j'ai observé que les métayers ne parlent pas non plus entre eux : quand ils se rencontrent, ils se demandent : "*As déjuant ?*"

²³⁶ *Un adolescent d'autrefois*, p. 154.

²³⁷ *Thérèse Desqueyroux*, p. 76.

(As-tu déjeuné ?)» L'important et même l'unique intérêt de la vie tient dans la nourriture qu'ils ont ou non mâchée de leurs gencives sans dents, comme s'ils rumaient. Les êtres qui s'aiment, est-ce qu'ils se le disent ? soupirai-je.²³⁸

La connaissance des autres est aussi la tentation d'ébranler la conscience des autres. Dans *Un adolescent d'autrefois*, bien qu'il se connaît bien avec le but d'écrire des livres avec « la lumière » qui est en soi, le narrateur Alain Gajac se rend compte de son ignorance autour de lui : « Qu'est-ce que j'en sais ? Je ne sais rien de Simon ni de personne. Même maman et M. le Doyen me déconcertent souvent. »²³⁹

Alain Gajac, fils du propriétaire de pins pose trop de questions au curé qui le considère comme un « mauvais esprit ». Or Simon Duberc, futur séminariste et fils du régisseur chez les Gajac, admire Alain dix-sept ans, puisque ce dernier peut troubler le Doyen, « cet être borné ».

Dans *Thérèse Desqueyroux*, Thérèse fait une tentative d'empoisonnement sur son mari Bernard, qui est sûr de tout pour voir son bouleversement de conscience. La transformation en un autre homme a lieu dans un pays inconnu. Le couple Desqueyroux est assis à la terrasse du café de la Paix. Bernard regrette d'accompagner sa femme à Paris. Finalement Thérèse constate que son mari est perturbé à cet endroit loin de son terroir :

Au moment de se séparer d'elle, il ne pouvait se défendre d'une tristesse dont il n'eût jamais convenu : rien qui lui fût plus étranger qu'un sentiment de cette sorte, provoqué par autrui (mais surtout par

²³⁸ *Un adolescent d'autrefois*, p. 684.

²³⁹ *Ibid.*, p. 664.

Thérèse... cela était impossible à imaginer). Qu'il se sentait impatient d'échapper à ce trouble ! Il ne respirerait librement que dans le train de midi.²⁴⁰

L'environnement inconnu enfin permet à Bernard de poser la question que sa femme attendait avec impatience depuis que l'affaire a eu lieu. Elle est en face de l'« homme nouveau », « moins simple », « moins implacable »²⁴¹.

Dans *Un adolescent d'autrefois*, on a encore le personnage d'Alain qui montre la même revendication auprès de sa famille. François Durand écrit sur cet héros : « Il se réjouissait d'avoir ébranlé les certitudes de sa mère par ses révélations sur Marie ou sur Simon. »²⁴²

François Durand explique la connaissance d'Alain :

Alain a méconnu ses proches, mais il finit par les connaître : ils étaient donc connaissables, et l'idée d'une nature humaine subsiste, les hommes ne sont pas seulement une succession d'actes, ni le monde une série de phénomènes.²⁴³

Dans *Un adolescent d'autrefois*, Alain parle à Simon de la conscience des autres :

Il y a toujours quelqu'un, pour le bien et pour le mal, qui voit plus clair en nous que nous-même, qui nous déchiffre mieux. Moi, ce fut Donzac, puis Marie, ce fut vous aussi.²⁴⁴

La connaissance soi nous tourner vers l'intériorité d'autrui. Dans *La Vie et la Mort d'un poète*, François Mauriac cite les paroles de Jacques Rivière :

²⁴⁰ *Thérèse Desqueyroux*, p. 101.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 101.

²⁴² François Durand, « Préface » in *Un adolescent d'autrefois*, Paris, GF-Flammarion, 1982, p. 23.

²⁴³ *Ibid.*, p. 24.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 767.

Jacques Rivière disait récemment à un journaliste : « Il y a des chemins vers les autres êtres qu'ont suivis de tout temps les grands créateurs, mais ce sont des chemins intérieurs. Comment faire vivre des personnages si on ne les saisit pas d'abord dans la joie et dans la souffrance que l'on a reçues d'eux ? Et où sont-elles, cette joie et cette souffrance, si ce n'est en nous-mêmes ? »²⁴⁵

Mauriac est toujours conscient de l'harmonie entre le cœur et le corps de l'homme croyant.

Dans *Destins*, Pierre est l'observateur de l'ignorance chrétienne de sa mère dévote :

« Épargne-moi tes sermons. »

C'était sa mère qui parlait ainsi, sa pieuse mère. Ah! il comprenait enfin pourquoi leur foi commune n'avait créé entre eux aucun lien; il méprisait cette religion de vieille femme et qui n'intéressait pas le cœur.²⁴⁶

Dans *Destins*, Pierre analyse ses sentiments envers sa mère :

Avec sa mère, comme avec tous les êtres qu'il a chéris, Pierre fut toujours celui des deux qui aime plus qu'il n'est aimé et qui souffre. Ces cœurs éternellement trompés sont, ici-bas, du gibier pour Dieu.²⁴⁷

La nature aide l'examen de soi. Alain est déçu par sa mère :

Le vent s'était levé et les branches qu'il agitait me semblaient à travers les vitres me faire signe. Une immense plainte confuse se confondait avec ce cri muet au-dedans de moi, ce reproche à Dieu tendre et désespéré.²⁴⁸

²⁴⁵ *La Vie et la Mort d'un poète*, p.59.

²⁴⁶ *Destins*, p. 478.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 483.

²⁴⁸ *Un Adolescent d'autrefois*, p. 811.

C'est un autre qui s'éveille. C'est un homme nouveau :

Cette confession longuement préparée, dans la victoria, au long de la route du Nizan, puis dans le petit train de Saint-Clair, cette nuit de recherches, cette quête patiente, cet effort pour remonter à la source de son acte, - ce retour épuisant sur soi-même était peut-être au moment d'obtenir son prix. Elle avait, à son insu, troublé Bernard. Elle l'avait compliqué ; et voici qu'il l'interrogeait comme quelqu'un qui ne voit pas clair, qui hésite... Moins simple... donc, moins implacable. Thérèse jeta sur cet homme nouveau un regard complaisant, presque maternel.²⁴⁹

« Mais maintenant, Bernard, je sens bien que la Thérèse qui, d'instinct, écrase sa cigarette parce qu'un rien suffit à mettre le feu aux brandes, - la Thérèse qui aimait compter ses pins elle-même, régler ses gemmes ; - la Thérèse qui était fière d'épouser un Desqueyroux, de tenir son rang au sein d'une bonne famille de la lande, contente enfin de se caser, comme on dit, cette Thérèse-là est aussi réelle que l'autre, aussi vivante ; non, non : il n'y avait aucune raison de la sacrifier à l'autre.

- Quelle autre? »²⁵⁰

Jacques Petit dans la Pléiade annote cette scène et évoque la « double nature » de l'héroïne :

« elle se révolte, mais elle est au fond incapable de se libérer de son milieu ; elle en a les idées, les goûts et jusqu'aux préventions »²⁵¹ :

La Province nous enseigne à connaître les hommes. On ne connaît bien que ceux contre lesquels il faut se défendre. La Province nous oblige de vivre au plus épais d'une humanité dont les traits sont accusés ; elle nous fournit des *types*. [...]

²⁴⁹ *Thérèse Desqueyroux*, p. 101.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 104.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 991.

La Province nous montre dans les êtres des passions vives et des barrages.

La Province nous fournit des paysages. Tu crois avoir perdu ton temps, en ces campagnes ; mais bien des années après tu retrouves en toi une forêt vivante, son odeur, son murmure pendant la nuit.²⁵²

²⁵² *La Province*, pp. 737-738.

2.2. « Un état de l'âme » et les beautés de la nature

« Un paysage c'est un état de l'âme. »²⁵³ Un paysage peut refléter l'état d'âme de l'homme.

Et l'être humain peut reconnaître son état d'âme à travers celui des autres.

Dans son *Bloc-notes*, François Mauriac affirme le lien étroit entre la nature et la conscience intérieure de soi, qui permet d'imaginer son propre paysage. Ainsi, l'auteur a pu recréer l'image de son pays natal, image idyllique. Pourtant cet écrivain bordelais se rend compte que les Landes n'ont pas la réputation d'offrir un panorama exceptionnel. Cependant il précise que sa terre natale est le plus beau du monde seulement à ses yeux. Cette admiration lui fournit le décor de la plupart de ses romans. Ses descriptions sont le reflet de sa conscience intérieure.

La beauté de la nature est un thème déjà traité dans le roman *La Chair et le sang*. Claude Favereau et les jeunes maîtres Edward et May sont allés se baigner au bord de la Garonne. Au moment du repos après la sortie de l'eau, Edward s'aperçoit la générosité et la grandeur de la nature :

Les jeunes gens se couchent dans l'herbe qui les porte comme, tout à l'heure, l'eau. Edward s'étonne que « les beautés de la nature » servent à la fois d'argument à ceux qui veulent y trouver une intelligence créatrice et à ceux qui ne croient qu'à la matière, à des lois aveugles.²⁵⁴

²⁵³ Christian Bernadac, *La dernière promenade de François Mauriac à Malagar*, Toulouse, Pin-Balma : Sables, 2009, p. 56.

²⁵⁴ *La Chair et le sang*, p. 226.

Claude a choisi de vivre à la campagne en abandonnant son sacerdoce. Puisqu'il est plus convaincu la vie auprès de la nature que celle de religion. Claude devenu jeune paysan a conduit « ses jeunes maîtres », Edward et May à la Garonne. Ils s'amuse dans les bras de la nature. Après la baignade, Claude et Edward se repose dans la l'herbe en appréciant « les beautés de la nature » :

Claude, selon sa coutume, pose candidement une question directe :

« Et qu'y voyez-vous, monsieur ? »

Edward déclare éprouver, plutôt, le sentiment d'une absence. Le théologien que fut Claude, le garçon dès l'adolescence assoupli aux controverses, à ce mot « sentiment », s'emporte. Il ose risquer une allusion à l'hérésie de ses jeunes maîtres ; il se rappelle un cours très bien fait de M. Garros qui, né dans le Lot-et-Garonne où les huguenots pullulent, avait étudié sur le vif la religion prétendue réformée.

« À vous, monsieur, il ne vous est donné que de “ sentir ” une présence ou une absence : sevrés des sacrements — et du sacrement essentiel — par des discours et encore des discours qu'ils veulent brûlants, vos ministres essaient de créer en vous des états de sensibilité. »²⁵⁵

Un jeune séminariste a quitté le séminaire. Cependant il retrouve la discipline catholique en écoutant Edward le protestant. Le catholicisme insiste sur le « sacrement » dans la nature. Il dénonce l'hérésie ; la religion réformée et le païen. Le poète et le protestant s'intéressent aux « états de sensibilité ».

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 226.

Le caractère naturel peut toucher le cœur des autres. Dans *La Chair et le sang*, Claude Favreau est le fils du régisseur à Lur. Il gagne la faveur d'Edward et May, enfants du propriétaire du domaine. Ce n'est pas seulement parce qu'il est un « paysan cultivé ». Edward explique à sa sœur la raison :

Claude m'inspire plus de sympathie qu'aucun de ceux que tu m'accuses d'avoir dédaignés et qui ne surent pas garder le visage qu'ils m'avaient montré la première fois que je les vis. Tu sens trop comme moi (il sourit de cette expression qui revenait sans cesse entre eux) pour ne pas aimer infiniment cet esprit de finesse chez un garçon si fruste, étranger à ce que nous haïssons le plus au monde : la pose, l'affectation, tout l'artificiel qui m'exaspère en moi, chez les autres, en moi surtout, en nous. D'ailleurs, ne fus-tu pas, aussi séduite ? Tu as chanté pour lui, toi qui ne chantes pour personnes.²⁵⁶

« Un jeune paysan » connaît seulement « Lamartine ». L'ancien « petit curé » a « le goût pieux des âmes » que M. Garros avait aperçu au séminaire, et qu'aujourd'hui deux jeunes sentent à Lur.

Le bonheur peut se trouver dans le mystère de la nature. Mauriac, le romancier crée toujours son œuvre à partir de lieux qu'il connaît bien²⁵⁷. L'homme sensible en même temps le poète attaché à la terre devrait d'abord s'y immerger pour créer son Atys. Même si l'auteur a mis au monde des personnages souffrants, il est indispensable d'apercevoir le mystère de la terre. Car

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 223.

²⁵⁷ Voir *Le Romancier et ses personnages*, pp. 102-103.

il a besoin d'être à l'aise dans la nature où il se réfugie : « Le mystère ne s'accomplit qu'en un lieu familier où la terre nous connaît et où nous connaissons la terre. »²⁵⁸

Les perceptions de sens sont essence pour l'homme sensible qui cherche la joie dans son paradis donc dans la terre, et qui veut les exprimer en prose poétique.

Grâce aux poèmes et à la nature, Mauriac a su apercevoir la beauté du monde. Cependant, l'auteur conscient des limites²⁵⁹ de l'être humain ne cesse pas à trouver la beauté dans l'éternité. L'homme sensible et chrétien a pu tourner ses yeux et ses pensées vers l'intérieur après avoir essayé de chercher des traces vivantes à l'extérieur. Cette recherche plus haute fait regarder l'intérieur de soi. Ainsi il a trouvé équilibre pour la beauté éternelle.

Les poètes préférés de Mauriac l'ont initié à la découverte de la beauté de la terre et de son silence. *D'autres et moi*, textes recueillis et commentés par Keith Goesch en 1966, contient un article de François Mauriac intitulé « Poésie – Maurice de Guérin » qui souligne le rôle primordial de l'auteur du *Centaure* et de la *Bacchante* :

Maurice de Guérin a ouvert nos yeux à la beauté du monde – non à sa beauté extérieure, comme l'avaient fait les grands romantiques : il nous a initiés aux muettes passions de la terre ; il a donné à notre adolescence, faible et humiliée, la certitude enivrante d'être la conscience du monde végétal. C'était en nous que les arbres tourmentés par les vents d'ouest, que les collines où l'ombre des nuages filait, prenaient conscience d'eux-mêmes ; en nous et par nous que la nature connaissait Dieu, et non seulement l'adorait, mais s'unissait à lui dans l'Eucharistie ; ce que Guérin appelle

²⁵⁸ *Nouveau mémoires intérieurs*, p. 25.

²⁵⁹ « Les maisons, les avenues, les routes sont fugitives comme les années » in *Les Maisons fugitives*, p. 907.

magnifiquement : « Ce rendez-vous de Dieu et de toute la création dans l'humanité. »²⁶⁰

Cette citation est apparue d'abord à l'avant-propos du poème de Maurice de Guérin, *Le Cahier vert* en 1947. La découverte de la beauté dans la nature est due aux lectures des poètes français pendant la solitude de l'enfance et l'adolescence. De plus, la sensibilité d'un jeune Bordelais est devenue la faculté de percevoir la beauté du monde et du soi intérieur grâce à cette initiation poétique. Il devint attentif à tous les mouvements de la nature dans le silence qui aurait pu ennuyer et effrayer un enfant. Grâce à l'évolution de son sentiment poétique, il voit autrement le monde et il peut y découvrir le mystère secret de la création divine, qui apparaît dans l'œuvre de Mauriac. C'est la raison pour laquelle, nous devrions approfondir le thème poétique dans l'univers mauriacien. D'ailleurs, dans *Mémoires intérieures*, l'auteur explique le lien étroit entre le silence et le poète sensible à la nature :

Seulement il ne faut pas confondre les silences. En poésie, le silence n'est pas un état auquel le poète se trouve réduit : il est à la source. Toute grande œuvre naît du silence et y retourne.²⁶¹

Le poète Mauriac a compris que le silence n'est pas la fin de la création pour un auteur, mais lui, au contraire, offre une source inépuisable, un véritable trésor. Nous savons que beaucoup d'écrivains, comme Marcel Proust, Maurice de Guérin, etc., souvent composent dans le silence ou la solitude. Des personnages mauriaciens sensibles, même s'ils ne sont pas poètes, se réfugient dans un endroit isolé qui les aide à descendre à eux-mêmes et à découvrir ce

²⁶⁰ François Mauriac, *D'autres et moi*, préface de François Mauriac, textes recueillis et commentés par Keith Goesch, Grasset, 1966, p. 163.

²⁶¹ *Mémoires intérieures*, p. 446.

qu'ils ressentent. Toujours dans le même essai *Mémoires intérieurs*, l'écrivain n'oublie pas d'évoquer les premiers mots²⁶² d'*A la recherche du temps perdu* qui montrent Marcel Proust entrant dans le silence et « la rumination incessante du passé ». Lorsque nous lisons des biographies de François Mauriac, nous pouvons voir une photo prise en 1937 de Mauriac avec Francis Jammes. L'écrivain bordelais parle de l'influence de Jammes qui lui a fait découvrir le sens de la terre dans le silence : « Il m'a donné un certain sens de ce qu'est la terre, de ce que cela peut exprimer, de la leçon que nous pouvons en recevoir. »²⁶³

Grâce aux poètes de son enfance, Mauriac a pu savoir découvrir la qualité de la terre comme source de sa création. Dans l'entretien avec Jean Amrouche, Mauriac a parlé de sa famille littéraire, qui présente un caractère : la sensibilité héritée de l'enraciné. Celle-ci a l'attachement profond pour la famille. Il est sensible à toutes les affections dans ses maisons de provinces et il sent et reconnaît les amours de familles et des charmes des domaines transmis de génération en génération.²⁶⁴

L'enfant fragile et sensible qui n'aime pas la vie collective à l'école a pu se réfugier dans l'univers poétique des poètes, Jammes, Musset, Lamartine et Baudelaire. Sa mère à l'éducation sévère, lui interdit la lecture des livres qui sont à l'index. Mais la passion de l'enfant n'est pas découragée.

²⁶² « Longtemps je me suis couché de bonne heure... »

²⁶³ Claude Mauriac, *François Mauriac, Sa vie, son œuvre*, Paris, Editions Frédéric Birr, 1985.

²⁶⁴ *Souvenirs retrouvés*, p. 75.

La sensibilité de l'homme enraciné peut percevoir la richesse de la nature grâce à la synesthésie :

Mais il est d'autres visages vivants, ils ne sont pas divins et pourtant ils nous apportent beaucoup plus que ceux dont les traits sublimes, les méplats et les lignes chantent la gloire de Celui qui les a créés : une autre beauté qui resplendit sur des faces usées. Ô lumière intérieure !²⁶⁵

Thérèse est consciente de l'impossibilité de la compréhension de son mari et de sa famille.

Elle se sent abandonnée dans l'ombre de l'« indifférence » de l'être humain. Désormais elle sait qu'elle peut s'entendre mieux avec la nature :

La forêt ne me fait pas peur, ni les ténèbres. Elles me connaissent ; nous nous connaissons. J'ai été créée à l'image de ce pays garde et où rien n'est vivant, hors les oiseaux qui passent, les sangliers nomades.²⁶⁶

La forêt est le seul complice et asile pour un être humain exclu du monde humain. Or la nature est toujours un seul univers qui peut désarmer l'homme qui a tendance à se méfier des autres et qui vit par habitude en s'effaçant. Bernard Desqueyroux veut désormais préserver l'honneur de la famille malgré ce que Thérèse lui a fait. Elle doit rester dans sa chambre. Cependant il lui permet de courir dans les bois. Les pins sont des gardiens de l'homme qui est enraciné et qui souffre. Bernard condamne Thérèse à rester chez elle à Argelouse. L'image de la nature est modelée par la conscience de soi. Thérèse peut désormais avoir le « détachement total » de l'homme et du monde. L'héroïne reflète la note de l'auteur dans *Bloc-notes* du

²⁶⁵ *Les Maisons fugitives*, pp. 907-908.

²⁶⁶ *Thérèse Desqueyroux*, p. 77.

mardi 17 septembre 1968 à Malagar : « La nature, ce sont les yeux humains qui l'ont créée, et c'est notre cœur qui l'a aimée ou haïe, mais enfin qui l'a traitée comme si elle était vivante, c'est lui qui l'a rendue vivante. »

La sensibilité des poètes permet d'apercevoir la beauté du monde visible et invisible et c'est cette découverte qui constitue la richesse de la vie de l'homme :

Tous les grands écrivains et penseurs du romantisme (en France comme partout ailleurs en Europe) ont fait dépendre le déroulement de leur pensée de l'acte initial par lequel l'être se découvre à lui-même introspectivement.²⁶⁷

Dans *Journal I*, Mauriac fait un plaidoyer pour des poètes dans l'article « L'orgueil des poètes » qui commence par « L'orgueil des poètes n'est qu'une défense : le doute ronge les plus grands. ». Lui-même poète exprime son idée plus généreuse à la lumière intérieure de l'homme :

Si parfois la douleur les [les poètes] égare, acceptons leur reproche, nous rappelant les droits qu'ils ont sur nous. Car la plupart des hommes sont des sourds, des aveugles-nés ; un poète survient, recueille un peu de boue pure au fond de la source, nous touche les paupières, les oreilles, et nous voyons tout à coup, et nous entendons. Ainsi Francis Jammes, jadis, m'a ouvert les yeux sur la beauté du monde.²⁶⁸

Dans *Le Nœud de vipères*, comme dans *Le Lys dans la vallée*, roman de Balzac, des personnages se promènent :

²⁶⁷ Georges Poulet, *Entre moi et moi, Essais critiques sur la conscience de soi*, Paris, Librairie José Corti, 1977, p. 9.

²⁶⁸ *Journal I*, p. 196.

C'est assez dire que j'étais devenu un autre. [...]

Oui, j'étais un autre homme, [...] sur la route de la vallée du Lys, [...]

J'eus soudain la sensation aiguë, la certitude presque physique qu'il existait un autre monde, une réalité dont nous ne connaissons que l'ombre.²⁶⁹

Fervent lecteur de Pascal, adolescent, Mauriac posa *Pensées* publié à l'édition de Léon Brunschvicg au chevet de son lit. Ce livre touche l'enfant solitaire. Puis le jeune homme toujours adepte de ce philosophe, fait pénétrer « la joie éveillée » dans son univers romanesque en méditant la pensée de Pascal : « J'ai découvert que tout le malheur des hommes vint d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre... »²⁷⁰. Comprenant cette relation étroite entre la solitude et le bonheur, l'écrivain décide de se consacrer à la quête de la beauté et à son partage :

« L'on s'en va de la comédie, le cœur si rempli de toutes les beautés et de toutes les douceurs de l'amour, écrit Pascal, et l'âme et l'esprit si persuadés de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices que l'on a vus si bien dépeints dans la comédie. » Il est horrible d'éprouver le sentiment que nous peint Pascal et de n'avoir pas d'ami à ses côtés pour partager avec lui la joie éveillée.²⁷¹

La sensibilité des poètes permet d'apercevoir la beauté du monde visible et invisible. C'est une richesse de la vie de l'homme de découvrir ce monde.

²⁶⁹ *Le Nœud de vipères*, p. 513.

²⁷⁰ Jean Touzot, *Mauriac avant Mauriac, 1913-1922*, Paris, Flammarion, 1977, p. 19.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 20.

2.3. « Les doux, possesseurs de la terre » et la prose poétique

Dominique en pleine force renonce à la passion, à la gloire, retourne dans son Aunis, y fonde un foyer et, possédé d'une obscure sagesse, fait valoir ses terres. Héros incompréhensible, comment le souvenir ne l'étouffe-t-il pas? [...]

Beaucoup de « Dominique » sont sauvés par l'amour de leur petit pays. L'amour revêt d'un charme unique un visage qui aux autres semble ordinaire. Par un Maurice de Guérin, la campagne natale est presque charnellement aimée. Ce prédestiné fut constamment ébloui par la beauté du monde. À Paris il était séparé de la nature comme il l'eût été d'une maîtresse et, dans une cour sombre, il étreignait un tronc de lilas.²⁷²

Dominique d'Eugène Fromentin (1820-1876) a trouvé son remède au mal d'amour auprès de la nature. Mauriac compare l'amour de Maurice de Guérin envers la nature à l'amour qui unit un jeune couple. Le romancier, en exergue de son roman *Le Mystère Frontenac* (1933), cite un fragment du poème *Glaucus*²⁷³ de Maurice de Guérin. Cet hommage et son admiration pour le poète aident à comprendre l'intimité de la relation entre la nature et l'homme. L'essai *La Province* nous fait connaître également la souffrance à Paris du poète né au château de Cayla. À l'occasion de leur présence lors de la cérémonie d'hommage à Maurice de Guérin à

²⁷² *La Province*, p. 739.

²⁷³ Comme un fruit suspendu dans l'ombre du feuillage,
Mon destin s'est formé dans l'épaisseur des bois.
J'ai grandi, recouvert d'une chaleur sauvage,
Et le vent qui rompait le tissu de l'ombrage
Me découvrit le ciel pour la première fois.
Les faveurs de nos dieux m'ont touché dès l'enfance ;
Mes plus jeunes regards ont aimé les forêts,
Et mes plus jeunes pas ont suivi le silence
Qui m'entraînait bien loin dans l'ombre et les secrets.
Maurice de Guérin

Cayla en 1937, Mauriac ainsi qu'Eugénie de Guérin évoquent les rapports entre le paysage et la bien-aimée :

Les paysages du Cayla gardent Maurice vivant : « Vous savez, mon ami, avait-il écrit un jour, le charme des pas qu'on mène sur des traces bien-aimées... » Les traces bien-aimées de Maurice, elles sont partout ici : il y a tel point de l'horizon qu'Eugénie préfère parce qu'elle se souvient que le regard de Maurice s'y est attardé.²⁷⁴

L'auteur a souvent décrit la souffrance à Paris de jeunes personnages. D'ailleurs, on observe dans cet essai de Mauriac, à quel degré le jeune poète, né à Andillac au château du Cayla, dans le Tarn, a souffert à Paris.

Dans le *Figaro littéraire*, n°1136 en 1968, Mauriac évoque l'exposition de ses manuscrits à la bibliothèque littéraire Jacques-Doucet : « C'est ce romancier, c'est ce poète (je ne les sépare pas) que j'ai été au départ. »²⁷⁵

Lorsqu'on lit des romans mauriaciens, on peut y facilement trouver des contemplations sentimentales et phrases lyriques. On sait que Mauriac a commencé sa carrière comme poète avec *Les Mains jointes*. L'homme sensible est devenu romancier, mais il ne cesse de décrire avec le style poétique dans sa création romanesque. Il le confirme dans des entretiens avec Jean Amrouche :

Je crois que je compose mes romans un peu comme des poèmes, et que ce besoin que j'ai de m'isoler, de me concentrer, de les écrire

²⁷⁴ *Mes Grands hommes*, p. 224.

²⁷⁵ *Bloc-notes*, Tome V, 1968-1970, p. 15.

d'une coulée en quelque sorte, vient de ce que c'est le poète chez moi
qui compose et qui crée.²⁷⁶

Le mélange de style poétique et prose donne du relief à la beauté de la nature et à l'harmonie entre la nature et l'homme. La poésie dans les romans de Mauriac fait de lui le chantre de la terre et révèle la nostalgie de la nature perdue : « Le temps de grâce pour la poésie, c'est l'adolescence. »²⁷⁷

Mauriac a commencé sa carrière comme poète avec *Les Mains jointes* en 1910. L'homme sensible est devenu un romancier réputé, mais dans sa création romanesque, il continue à s'exprimer dans un style poétique. Il le confirme dans des entretiens avec Jean Amrouche :

Je crois que je compose mes romans un peu comme des poèmes, et que ce besoin que j'ai de m'isoler, de me concentrer, de les écrire d'une coulée en quelque sorte, vient de ce que c'est le poète chez moi qui compose et qui crée.²⁷⁸

Sa prose poétique donne du relief à la beauté de la nature et à l'harmonie entre la nature et l'homme. Depuis l'enfance, François Mauriac passe son temps libre au sein de sa famille et de la nature. Les observations de l'homme sensible nourrissent donc sa création littéraire :

Ce n'est pas par la poésie que je suis allé à la nature. J'ai eu une enfance, avec l'époque des grandes vacances, tellement liée à la terre et tellement pénétrée par toutes les joies, toutes les impressions des saisons, que ce qui est premier chez moi, c'est la nature. Comme je lisais des livres en même temps, il y a eu peut-être copénétration,

²⁷⁶ François Mauriac, *Souvenirs Retrouvés*, entretiens avec Jean Amrouche, Poitiers/Ligugé, Fayard INA, 1981, p. 137.

²⁷⁷ François Mauriac, *D'un bloc-notes à l'autre*, Edition établie par Jean-Touzot, Paris, Bartillat, 2004, p. 407.

²⁷⁸ François Mauriac, *Souvenirs Retrouvés*, entretiens avec Jean Amrouche, Paris, Fayard INA, 1981, p. 137.

mais, étant donné que les poèmes n’agissaient pas encore sur moi, je crois que c’est la nature qui m’a atteint d’abord.²⁷⁹

Mauriac fait allusion au fait de se connaître soi-même grâce à la conscience de la terre.

Mauriac se souvient des paroles du Christ : « Bienheureux les doux : ils posséderont le royaume de Dieu ». La possession de la terre est la richesse des poètes. Ceux-ci sont les doux qui possèdent la terre.

Dans *Le Baiser au lépreux*, le curé ménage une rencontre entre Jean Péloueyre et Noémi d’Artiailh pour leur mariage. Le portrait de ce prêtre est le suivant :

En dépit de sa ronde petitesse, rien en lui n’est jovial. Malgré la corpulence, l’austérité intérieure transparait. Peu compris des métairies, il est aimé du bourg où, sous sa direction, plusieurs âmes avancent haut et loin dans la vie spirituelle. Comme il arrive, ce doux possède la terre. Il n’est que suavité, que componction, mais son vouloir flexible jamais ne rompt.²⁸⁰

Mauriac, grand admirateur de Jammes et de Vigny, garde toute sa vie la richesse qu’il a obtenue pendant son adolescence.

Il a décrit dans son essai *Commencements d’une vie* l’accompagnement permanent de la nature de son pays et sa respiration quel que soit l’endroit où il se déplace :

Où que j’aie désormais, au-delà des océans et des déserts, mon ciel aura toujours le goût de la bruyère chaude, en août, quand l’appel du tocsin et l’odeur de la résine brûlée interrompaient mes devoirs de vacances.²⁸¹

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 48.

²⁸⁰ *Bloc-Notes*, p. 460.

²⁸¹ *Commencements d’une vie*, p. 69.

Nous pouvons trouver une conclusion dans le livre de Joseph Majault au sujet de la poésie en prose chez Mauriac. D'après l'auteur, celui-ci attaché à la terre de son pays natal a pu élargir son goût pour sa terre en généralisant dans sa création littéraire :

Si l'influence du climat agit sur les êtres, ceux-ci, en retour, réclament pour vivre l'été brûlant des Landes, les ciels orageux, la plainte des pins secoués par la tempête, la brutalité des grêles. Le romancier s'est plié à la contrainte de la terre qu'il habite, la terre se soumettra à ses exigences.²⁸²

On arrive à conclure avec les expressions de Marie-Françoise Canérot à propos du poète Mauriac dans ses romans :

De l'Amour de Dieu pour l'homme, le romancier retient les signes où apparaît la splendeur première de la créature divine : il devient alors poète pour ressusciter la beauté de l'être et du monde au premier matin de la Création.²⁸³

²⁸² Joseph Majault, *Mauriac et l'art du roman*, Paris, Robert Laffont, 1946, p. 114.

²⁸³ Marie-Françoise Canérot, *Le sens du tragique dans l'œuvre romanesque de François Mauriac*, sous la direction de Monsieur Jacques Robichez, Université de Paris 4, 1985, p. 20.

3. La terre et la conscience du monde

3.1. Les correspondances entre l'homme et la nature

L'image de la nature est modelée par la prise de conscience de soi Mauriac, admirateur de grands esprits de l'écrivain insiste sur la communication entre la nature et l'humain :

Oui, il existe de grands noms : Voltaire, France, entre beaucoup d'autres. Mais justement ! Ils valent surtout par la vivacité de l'esprit, et par une espèce d'érudition brillante. Leur œuvre, ne s'alimente pas à cette profonde nappe souterraine française d'où jaillissent inépuisablement tant de sources. Un artiste sans communication avec la Province est aussi sans communication avec l'humain.²⁸⁴

Pour Mauriac, la sensibilité est une qualité indispensable aux gens qui ont la vocation d'écrire.²⁸⁵ Car un écrivain a le devoir d'être témoin de son temps, reconnaissant à l'égard de ses lecteurs. Ainsi nous comprenons une des raisons de la présence des éléments poétiques dans l'univers romanesque mauriacien. Des cinq sens, nous pouvons d'abord remarquer la primauté donnée à l'odorat. L'auteur a expliqué l'origine de ses sensations olfactives dans son enfance bordelaise :

Il en reste moins que des brouillards d'octobre, les tristes matins de la rentrée, car de ces brouillards nous nous rappelons au moins l'odeur, alors que je ne sais plus ce qui me réveillait en sursaut la nuit,

²⁸⁴ *La Province*, p. 744.

²⁸⁵ « Un écrivain serait bien ingrat s'il demeurait insensible à ce qui lui est témoigné, de confiance, de ferveur. » in *Nouveaux Mémoires intérieurs*, p. 32.

m'arrachait un cri, et une main se posait sur mon front : « De quoi as-tu peur ? Je suis là. Dors. »²⁸⁶

Dans son souvenir, l'enfant fragile attaché à la famille s'attristait de devoir reprendre le chemin de l'école. Pourtant il avait pu être rassuré par l'odeur de l'aube et les voix protectrices. L'impression qui le marquait pendant son enfance était déjà composée de deux sensations. En conséquence, le jeune poète, puis le romancier ont instinctivement gravé leurs sentiments dans leur création romanesque.

Pour Mauriac, l'odeur crée une confusion entre souvenir et songe. Il a dit qu'il n'a pas décrit toute la délectation éprouvée dans son enfance, mais il y fait allusion dans ses romans ; en particulier dans *Le Sagouin*. Les cuisines sont le siège des odeurs qui ont empli de bonheur de l'enfant François Mauriac : « Les cuisines de ces maisons de province étaient des paradis odorants, pleins de secrets délectables. Je nomme cette piste entre cent autres. »²⁸⁷

Mauriac reconnaît qu'avec le temps les atmosphères et les décors ont changé. Il ne voit plus les mêmes rues, ni les mêmes paysages. Cependant les odeurs réveillent les impressions de bonheur goûtées par le jeune provincial. Après avoir pu savoir retrouver son bonheur à travers la sensation olfactive, l'écrivain approfondit la perception des autres sensations parmi cinq sens et les développe. On peut découvrir leurs traces dans son œuvre. Car l'enrichissement de toutes sensations est devenu une porte cachée vers sa délectation passée et son bonheur.

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 31.

²⁸⁷ *Nouveaux mémoires intérieurs*, pp. 33-34.

Dans *La Chair et le sang*, Claude Favereau est l'homme sensible qui peut apercevoir le mouvement de la nature. Il a pris conscience de sa sensibilité à travers ses lectures durant son adolescence. L'attrance de la terre est réalisée par l'odeur de la terre :

« Ah ! le premier volume des *Mémoires d'outre-tombe* qui le rendait conscient de son adolescence ; il se sentait avoir seize ans. La même sylphide qui enchantait François-René de Chateaubriand troublait le cœur de l'enfant campagnard, défendu contre la canicule, dans cette bibliothèque déserte et froide. »²⁸⁸

L'homme a pu imaginer la femme idéale dans la nature. « Dans chaque colonne végétale qui vibrait sur la lande au vent de l'Océan, c'est l'âme d'Atys que le jeune poète entendait chanter. »²⁸⁹

La sensibilité de l'homme qu'on trouve facilement dans des romans de Mauriac est apparue dans son journal intime, *Commencements d'une vie* (1932) :

Un enfant qui n'a pas encore vu la mer en approche et l'entend gronder bien avant de la voir, et il cherche sur ses lèvres le goût du sel ; déjà, sur le sable brûlant, plus rien ne pousse.²⁹⁰

On note bien la présence de la synesthésie dans cette phrase. L'imagination du garçon est assez concrète et précise pour qu'on puisse déjà sentir l'atmosphère marine et deviner le paysage des côtes landaises. Dans cette citation, Mauriac a évoqué presque toutes les sensations : la vue, l'ouïe, le toucher et le goût.

²⁸⁸ *La Chair et le sang*, p. 206.

²⁸⁹ André Rousseaux, *Littérature du vingtième siècle*, Paris, Albin Michel, 1962, p. 206.

²⁹⁰ *Commencements d'une vie*, Paris, 1932, p. 65.

Dans *Le Sagouin*, nous pouvons remarquer une synesthésie parmi les descriptions du paysage. Galéas et son fils Guillaume se réfugient au cimetière après avoir été humiliés et puis écrasés par Paule, qui maudit leur apparence presque identique. Deux hommes faibles et blessés se réfugient dans le cimetière que le père entretient quotidiennement. Au milieu du silence, Guillaume essaie de se rappeler ce qui s'est passé après l'arrivée de la lettre de l'instituteur qui refuse de s'occuper de lui après l'école :

Le brouillard était sonore : un cahot de charrette, un chant de coq, un moteur monotone se détachaient de l'accompagnement ininterrompu du moulin sur le Ciron, de l'écluse où les garçons se baignent nus, l'été. Un rouge-gorge chantait tout près de Guillaume. Les oiseaux de passage qu'il aimait étaient passés.²⁹¹

Le paysage décrit par le narrateur est celui qui a été vu par l'enfant sensible, même s'il est appelé à la maison « petit arriéré », « petit dégénéré »²⁹² par sa propre mère qui ne connaît pas son enfant. Surtout, la synesthésie de la citation révèle la sensibilité de l'enfant malheureux qui n'est pas du tout reconnu par sa famille. Et pourtant, grâce à elle, le lecteur comprend que le garçon solitaire est très conscient du mouvement et du changement liés à tous les objets et de la nature autour de lui. On peut dire qu'il est lent à apprendre la connaissance du monde en dans son éducation, mais qu'il n'est pas du tout en retard quand il s'agit d'ouvrir les yeux attentifs pour regarder et observer son propre intérieur et le monde extérieur, comme un des atouts de l'homme sensible ou du poète.

²⁹¹ *Le Sagouin*, p. 126.

²⁹² *Ibid.*, p. 123.

L'univers mauriacien est caractérisé par les mêmes décors et les mêmes sujets. Nous pouvons noter des événements romanesques récurrents : le même endroit, le même paysage, le même regard, le même sentiment entre des générations. À cet égard, *Le Mystère Frontenac* illustre bien le retour des mêmes sentiments chez les Frontenac de deux générations. Le roman donne aussi un exemple remarquable à propos de la nuit et de l'apparition de la lune. Les frères Frontenac, Michel et Xavier Frontenac se sont promenés ensemble à une heure précise. Trente ans après, voici les enfants de Michel, Jean-Louis et Yves qui marchent sur la même voie que leur père et leur oncle avaient empruntée :

Yves voit « la lune » comme il y a trente ans.

-Tiens, dit Yves, la lune... »

Ils ne savaient pas qu'un soir de mars, en 67 ou 68, Michel et Xavier Frontenac suivaient cette même allée. Xavier avait dit aussi : « la lune... » et Michel avait cité le vers : *Elle monte, elle jette un long rayon dormant...* La Hure coulait alors dans le même silence. Après plus de trente années, c'était une autre eau mais le même ruissellement ; et sous ces pins, un autre amour, le même amour.²⁹³

Le romancier termine son paragraphe en donnant au lecteur la clé qui explique l'importance de la lune. C'est l'amour. Donc cette explication donnée par le narrateur omniscient dévoile adroitement la manière d'interpréter la répétition des éléments romanesques dans son œuvre. François Mauriac à l'âge de quinze ans est initié à l'univers d'Alfred de Vigny grâce à son frère aîné, Raymond (1880-1960). Ce dernier, futur avoué au tribunal à Bordeaux, a publié

²⁹³ *Le Mystère Frontenac*, p. 41.

deux romans sous le pseudonyme de Raymond Ousilane : *L'Individu* (prix du Premier Roman) et *L'Amour de l'Amour* :

Ce frère me fit donc aimer Vigny – un Vigny avec lequel je me trouvais être de plain-pied : celui de « La maison du berger ». [...] Cette confrontation de la nature et de l'homme, ou plutôt cet affrontement qui est tout le sujet du poème, c'est trop peu dire qu'à dix-huit ans je le prenais au sérieux. Ces adolescences provinciales dans une campagne perdue (celle des Guérin, celle des Brontë) sont en si étroite communication avec la terre vivante qu'elles en viennent à s'y confondre et quelquefois à s'y perdre. « La maison du berger » orchestrait pour moi, bien plus que les poèmes de Lamartine ou d'Hugo, cette passion, cette haine de la nature adorée : « Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi... »²⁹⁴

L'enfance heureuse de Mauriac est dévoilée dans les souvenirs enthousiastes de ses grandes vacances vécues dans la nature. Le garçon qui observe bien des choses a pu avoir la sensation du bonheur dans le « paradis inconnu ». Le romancier a écrit dans *Mémoires intérieurs* à quel point il a été amoureux de la terre sur laquelle il a passé les périodes chaudes de l'année :

Plus l'été inclinait vers sa fin et plus se pénétrait de tristesse l'amour que j'avais voué au parc et à la lande qui le pressait de ses pins sans nombre. J'aimais plus ardemment cette terre aride et triste à mesure qu'elle commençait à prendre l'aspect qu'elle aurait, ce matin d'octobre où nous devrions nous séparer, elle et moi. C'était à mes yeux l'instant d'une beauté déchirante : premières palombes, grelots de troupeau dans la brume, vent d'ouest qui sentait la mer. Rien de tout cela n'était là encore, mais je cherchais d'avance, comme sur un visage aimé, la trace d'une première meurtrissure.²⁹⁵

²⁹⁴ *Bloc-notes, Tome III, 1961-1964*, p. 493.

²⁹⁵ *Mémoires Intérieurs*, p. 15.

La personnification de la terre donne plus d'intensité au sentiment du narrateur. À la rentrée, le jeune homme ressent avec douleur la séparation forcée comme avec une amante. Il goûte l'atmosphère paisible de la campagne. Or Mauriac heureux au milieu de la nature admire sa beauté, « beauté déchirante ». Mais cette expression inattendue concernant le paysage nous faisait penser à l'image de Jésus. L'écrivain trouve l'amour dans la terre et il est capable de lui associer l'image d'un fils sacré de manière universelle par-delà les religions : « La vie religieuse est d'abord un état de sensibilité. »²⁹⁶

Mauriac montre des paysages hostiles, complices et bienveillants. Dans *Destins*, la terre domine l'homme comme le père Gornac, qui a vécu selon le rythme de la nature. L'homme simple est heureux de la bonne récolte. Le sort de l'homme dépend de l'ordre de la terre. Même si elle exige de l'homme des efforts, l'être humain est fidèle à son seigneur qui lui garantit sa récompense :

Aujourd'hui, à quatre-vingts ans sonnés, tout près d'aller dormir dans cette terre qu'il a tant chérie, le père Gornac rêve de ces beaux jours où les récoltes étaient belles, où les bras ne manquaient pas pour soigner la vigne.²⁹⁷

Les autres auteurs romantiques chantaient la nuit. Mauriac est sensible au lyrisme et à la sensibilité nocturne des poètes comme Musset ou Lamartine :

S'il m'arrive encore de rompre des lances pour Musset, ce n'est pas seulement pour son théâtre, qui a le tort de ne nous laisser jamais oublier Shakespeare, et dont je ne suis pas fou (n'empêche que ma prime jeunesse se gargarisait, à la lettre, avec le « Respire, cœur navré

²⁹⁶ *Mémoires Intérieurs*, p. 17.

²⁹⁷ *Destins*, p. 113.

de joie ! » de *Lorenzaccio*), mais le Musset des Nuits me désarme encore, et aussi celui de la *Lettre à Lamartine*, d'*Une soirée perdue*, des *Stances à la Malibran*, et même du début de *L'Espoir en Dieu*. Je l'aime à mes heures jusque dans les verrues de *Namouna* et dans les furoncles de *Rolla*.²⁹⁸

Mauriac est sensible au lyrisme des auteurs romantiques. Dans *Nouveaux mémoires intérieurs*, il se rappelle une scène nocturne de son enfance qui l'a marqué encore par sa dimension poétique :

Le chemin de fer s'était incorporé à la poésie qui baignait notre vie d'alors. Il traversait la campagne sans en troubler le mystère, et même il l'enrichissait. Il n'abîmait pas les villes. Le sifflet d'une locomotive, la nuit, quand je ne dormais pas, se confondait avec la sirène d'un bateau dans le brouillard du port et me donnait le sentiment des grands espaces, des races inconnues, de ce mystère du monde que l'aviation a détruit.²⁹⁹

L'enfant sensible qui aime sa ville natale a déjà compris ce qu'est la poésie ; il sait voir le paysage avec le regard optimiste d'un futur poète et observer et rendre le panorama comme un peintre sans être dérangé par les ravages du progrès industriel. L'enfant insomniaque qui n'a pas peur de se réveiller a pu voyager toute la nuit en apercevant le mystère comme s'il était dans un parc de rêve. Au fur et à mesure des changements de saison, le garçon impressionnable, qui regrette l'approche de la rentrée, perçoit les odeurs et les parfums différents de la nature :

²⁹⁸ *Mémoires Intérieurs*, 1959, 2006, p. 56.

²⁹⁹ *Ibid.*, p. 17.

Mais la mi-septembre est à peine passée. Une puissance aveugle a donc décidé d'amputer les vacances de ces premiers jours de l'automne qui auront été aussi mes premiers inspirateurs. Cette blessure de l'été en ouvrait une au-dedans de moi qui ne devait plus jamais se refermer. L'idée de la fin inéluctable, la forêt gémissante me la chuchotait à l'oreille.³⁰⁰

Mauriac s'identifie avec la « terre aimée » où il a passé ses vacances. Il semble que la tristesse d'un écolier nostalgique se soit reflétée sur la forêt. Il s'est attaché encore plus à sa bien-aimée jusqu'à être capable de discerner les moindres mouvements et bruits de sa sylphide.

Il assume son destin de futur poète dans le même essai :

C'est en automne que les poètes naissent, - du moins qu'ils naissent de mon temps : ce ne doit plus être vrai pour les automates du langage qui sont venus depuis. Mais nous, nous sommes nés à la poésie en automne, comme Jammes, comme ce Jules Laforgue qui aurait eu cent ans cette année.³⁰¹

Le poète né dans la nature a la mission d'ouvrir les yeux sur « l'écoulement éternel de tout »³⁰² et de trouver les traces du temps en se raccrochant à tous les objets existants dans la nature. Il doit découvrir le mystère du monde grâce à sa sensibilité. Mauriac désigne, Jammes, l'auteur de « Quand vient l'automne », et Laforgue, le poète de la complainte de l'automne comme poètes nés dans la tristesse de la mort de la nature. Le poète né en automne est le premier qui aperçoit au crépuscule l'odeur de l'arrivée de l'automne : « Ce qui nous retenait dehors plus que tous les mondes inhabités de l'espace c'était l'odeur de l'automne qui

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 18.

³⁰¹ *Ibid.*, p. 19.

³⁰² *Ibid.*, p. 21.

naissait. »³⁰³ La sensibilité du poète arrive à son apogée quand il est réveillé la nuit. Mauriac explique sa perception du paysage nocturne et du sommeil, différente de celle de Proust qui, lui, travailla et créa pendant la nuit une des œuvres les plus importantes de la littérature française :

À peine émergé de la nuit, il ignorait où il se trouvait et qui il était : le sommeil avait fait de lui un être sans mémoire tout entier ramené à la sensation brute d'exister. Pour moi, au contraire, c'est être rassuré, c'est rentrer dans un monde ami et dont je me crois le maître, c'est échapper à des mirages qui me possédaient et contre lesquels je me sentais sans pouvoir.³⁰⁴

L'homme sensible Mauriac a pu ouvrir ses cinq sens à la nature pour tout apercevoir. Nous pouvons évidemment trouver ses plaisirs dans toute son œuvre. Sa sensibilité est un moyen de révéler l'image qu'on ne voit pas toujours dans la nature :

La tête dans les étoiles de sa vie intérieure, où se mêlaient éclairs de lumières et astres noirs, il puisait toutefois sa force dans la terre, chair palpitante de vie à laquelle il se sentait indéfectiblement attaché. Dans les Landes girondines, à Saint-Symphorien, Malagar, Bordeaux, au fond de sa province et au cœur de Paris, ses cinq sens exploraient chaque atome de vie sensible pour y déceler le destin des hommes et la présence de Dieu.³⁰⁵

Ayant passé de grandes vacances dans ce paradis perdu, Mauriac a gardé seulement de beaux souvenirs en été. Durant les promenades diurnes et nocturnes, le garçon sensible a pu déchiffrer le mystère de la nature. L'adolescent qui a l'idée de révolte contre son milieu a pu

³⁰³ *Ibid.*, p. 23.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 28.

³⁰⁵ Bernard Cattaneo, *François Mauriac, Aux sources de l'Amour*, Helette, Editions Jean Curutchet, 1998, p. 15.

confier son secret à la nature de ses vacances. L'adulte et le grand écrivain installé à Paris, quand il arrive à Saint-Symphorien et quand il part pour la capitale, n'oublie pas de faire un geste sacré près d'un gros chêne qui est le gardien permanent de son monde natal.

Joseph Majault se penche sur le sujet de la poétique en prose chez Mauriac. D'après l'auteur, celui-ci attaché à la terre de son pays natal, a pu élargir son goût pour sa terre en généralisant dans sa création littéraire :

Si l'influence du climat agit sur les êtres, ceux-ci, en retour, réclament pour vivre l'été brûlant des Landes, les ciels orageux, la plainte des pins secoués par la tempête, la brutalité des grêles. Le romancier s'est plié à la contrainte de la terre qu'il habite, la terre se soumettra à ses exigences.³⁰⁶

On arrive à conclure avec les expressions de Marie-Françoise Canérot à propos du poète Mauriac dans ses romans :

De l'Amour de Dieu pour l'homme, le romancier retient les signes où apparaît la splendeur première de la créature divine : il devient alors poète pour ressusciter la beauté de l'être et du monde au premier matin de la Création.³⁰⁷

Est-il vraiment nécessaire d'être poète pour prendre la conscience de la beauté du monde divin ? Il suffirait d'être un homme sensible comme Mauriac. En réalité, ce qu'il a perçu et ce qu'il a transmis dans sa création pourraient bien révéler le mystère de la nature. Surtout un poète a plus de facilité de partager ses sentiments par écrit. C'est la raison pour laquelle on

³⁰⁶ Joseph Majault, *Mauriac et l'art du roman*, Paris, Robert Laffont, 1946, p. 114.

³⁰⁷ Marie-Françoise Canérot, *Le sens du tragique dans l'œuvre romanesque de François Mauriac*, sous la direction de Monsieur Jacques Robichez, Université de Paris 4, 1985, p. 20.

s'intéresse à sa sensibilité. Thérèse est liée à la nature. Sortie du tribunal, cette fois-ci elle est condamnée à « Argelouse... jusqu'à la mort... » par la famille :

Thérèse demeurait debout devant la fenêtre ; elle voyait un peu de gravier blanc, sentait les chrysanthèmes qu'un grillage défend contre les troupeaux. Au-delà, une masse noire de chênes cachait les pins ; mais leur odeur résineuse emplissait la nuit ; pareils à l'armée ennemie, invisible, mais toute proche, Thérèse savait qu'ils cernaient la maison. Ces gardiens, dont elle écoute la plainte sourde, la verraient languir au long des hivers, haleter durant les jours torrides ; ils seraient les témoins de cet étouffement lent.³⁰⁸

³⁰⁸ *Thérèse Desqueyroux*, p. 80.

3.2. La connaissance du monde à travers la poésie et l'histoire

L'observation du monde nous sert à contrôler nos découvertes. Elle nous rassure seulement et nous prouve que nous ne nous étions pas trompés.

L'unique nécessaire n'est donc pas de vivre à Paris, mais d'avoir longtemps vécu, lutté, souffert, au plus secret d'une Province, pour mériter cette louange qu'un critique naïf adressait naguère à un écrivain (croyant l'en accabler) : « Que cet écrivain est donc compliqué ! Il voit de grands arcanes dans les aventures les plus communes. »

Ce qui distingue un romancier, un dramaturge, du reste des hommes, c'est justement le don de voir de grands arcanes dans les aventures les plus communes. Toutes les aventures sont communes, mais non leurs secrets ressorts.³⁰⁹

Le secret est derrière la réalité, la vérité. L'expérience et la connaissance du monde peut permettre d'apercevoir la vérité. « Se connaître, c'est connaître l'univers. »³¹⁰ L'installation dans une ville où Jean ne connaît personne lui rend un dépaysement total. Cette condition solitaire lui permet de faire des expériences avec des gens inconnus et permet d'être un esprit concentré, qui arrive enfin à regarder lucidement le conflit de chair :

Il ne souffrait plus ; tout était pur en lui. Il se délectait de sa misère sans souillure. Noémie et Jean s'aimeraient dans un jour d'été sans déclin. D'avance il goûta l'accord de leur chair glorifiée. Ô lumière où s'appellent leurs corps immortels, leurs corps incorruptibles ! Jean Péloueyre dit à haute voix : « Il n'est pas de Maîtres ; nous naissons tous esclaves et nous devenons vos affranchis, Seigneur. »³¹¹

³⁰⁹ *La Province*, pp. 746-747.

³¹⁰ *Ibid.*, p. 10.

³¹¹ *Le Baiser au lépreux*, pp. 477-478.

Le moi le plus conscient de lui-même sera souvent celui qui réussira à étendre infiniment sa conscience de soi au dehors. Retrouver ainsi son moi, non pas dans la solitude cartésienne d'un Cogito, mais dans un univers avec lequel notre moi, parfois immensément élargi, tend à se confondre, est un des moyens les plus souvent pratiqués par l'esprit pour revaloriser sa conscience, et lui donner par sa diffusion l'intensité souhaitable.

S'étendant démesurément, le moi conscient sort de ses limites et devient un moi cosmique. Il se sent vivre dans l'univers entier.³¹²

L'homme de lettres se rappelle dans *Nouveaux mémoires intérieurs* sa sensibilité au bruit.

Quand il rentre à Paris, il rêve du changement du bruit campagnard en murmure. Même s'il a dit qu'il n'aimait pas les rêves des autres, grâce à sa confession écrite, ses expériences mystérieuses vécues entre le réel et son imagination aident à comprendre la présence importante des figures de style surtout liées à la synesthésie dans son univers romanesque :

Les oreilles qui bourdonnent, [...], ce bourdonnement qui devient le murmure des prairies d'autrefois, c'est un rêve mais que je prémédite, une rêverie plutôt et qui pourrait faire croire que je ne connais pas les vrais songes fils de la nuit et que je ne sais rêver qu'éveillé.³¹³

Sa rêverie lui permet de vivre dans une atmosphère rurale tout en continuant d'alterner ses séjours bordeaux et parisiens.

Réaliste, François Mauriac connaît les limites de l'homme impuissant et charnel dans le monde humain et matériel. Pascal distingue trois ordres de choses : l'ordre des corps, celui des esprits et celui de la charité. Mauriac, fervent pascalien a bien compris que Pascal décrit

³¹² Georges Poulet, *Entre moi et moi*, Essais critiques sur la conscience de soi, Paris, Librairie José Corti, 1977, p. 27.

³¹³ *Nouveaux mémoires intérieurs*, p. 27.

l'homme comme perdu entre un infiniment petit et un infiniment grand dans *Les Pensées* (1669). Nous avons donc l'explication de l'atmosphère sombre de l'œuvre mauriacienne. De plus, c'est la raison pour laquelle nous pouvons découvrir souvent le thème du suicide et de la mort à l'affût dans son univers romanesque. Cependant Mauriac n'a pas fini sa carrière de romancier en se penchant seulement sur le désespoir de l'homme. Il est devenu plus réaliste et plus observateur en s'intéressant à son entourage et en s'attachant surtout à l'existence de soi. Car il voulait vivre. Pour cela, il a besoin de quelque chose de concret, de matériel, au fond, de charnel : c'était la terre. Tous les éléments concernant la terre sont la nature, la province et les mouvements sociaux, etc. À chaque roman, nous pouvons découvrir des personnages sensibles. Ils représentent des hommes intéressés par l'idée d'une nature humaine et ils existent partout dans les romans de Mauriac.

La sensibilité du poète arrive à son apogée quand il est réveillé la nuit. Mauriac explique sa perception du paysage nocturne et du sommeil, différente de celle de Proust qui, lui, travailla et créa pendant la nuit une des œuvres les plus importantes de la littérature française :

À peine émergé de la nuit, il ignorait où il se trouvait et qui il était : le sommeil avait fait de lui un être sans mémoire tout entier ramené à la sensation brute d'exister. Pour moi, au contraire, c'est être rassuré, c'est rentrer dans un monde ami et dont je me crois le maître, c'est échapper à des mirages qui me possédaient et contre lesquels je me sentais sans pouvoir.³¹⁴

³¹⁴ *Nouveaux mémoires intérieurs*, p. 28.

L'auteur d'*À la recherche du temps perdu* passa des nuits blanches en effaçant sa propre personnalité, tandis que l'auteur de *Thérèse Desqueyroux* put se réfugier dans les bras de Morphée en échappant « à des situations ennuyeuses ou saugrenues »³¹⁵. L'expérience très intime et amicale avec la nuit offrit à Mauriac, promeneur noctambule et rêveur à la campagne et en ville, la source de l'univers poétique dans un état complètement libre et transcendantal :

La nuit [...] chantait la gloire non d'un Dieu inaccessible mais d'un Dieu reçu et possédé. Le silence nocturne se confondait avec ce Dieu qui se taisait en nous et seuls une strophe ou un chant pouvaient le rompre sans blasphème.³¹⁶

La personnification de la nature est fréquente dans l'œuvre de Mauriac : « S'adresse à la nuit comme à une personne, comme à un être dont il sentait contre lui la peau fraîche et chaude, et l'haleine. »³¹⁷

Selon Mauriac, c'est la nature qui s'approche du moi, ce n'est pas le moi qui s'approche de la nature. Donc la nature conduit le moi pour remonter à son passé pour apprendre l'importance de son origine, terre. Ici on rajoute l'influence de Jammes à celle de Barrès : la sensibilité de Mauriac est renforcée par les poèmes de Jammes.

Mauriac reconnaît le talent remarquable de Proust qui décrit la conscience subtile de l'être humain dans le roman :

³¹⁵ *Thérèse Desqueyroux*, p. 28.

³¹⁶ *Mémoires intérieurement*, p. 43. *Le mystère Frontenac*, Pléiade II, pp. 590-591.

³¹⁷ *Le mystère Frontenac*, p. 591.

Découvrir les arcanes inaccessibles de nos actes, appliquer la plus aigüe, la plus lucide intelligence à l'observation de nos états de sensibilité et de conscience, nul n'y réussit pourtant comme Marcel Proust, Parisien de Paris s'il en fut, et qui croyait que les arbres, un simple bouquet dans sa chambre menaçaient sa vie. Mais le rôle que la Province joua dans d'autres destins — dans celui de Proust, ce fut la maladie qui l'assuma. La maladie l'isola comme l'eût fait un temps de vie cachée en Province. L'usage délicieux et criminel du monde, dont parle Pascal, enfante moins de grandes œuvres que la privation amère du monde dans une chambre de malade, ou dans une maison morte de la campagne française.³¹⁸

Cependant Mauriac voit plutôt le destin restreint d'un individu Proust privé de voir le monde, malgré le grand roman de cet auteur parisien.

³¹⁸ *La Province*, p. 747.

III. LA « REPLANTATION » OU LA RÉINSERTION DANS LA TERRE

1. Mauriac, chef d'orchestre des contradictions

1.1. La dualité et la complémentarité

François Mauriac reconnaît qu'il a grandi dans un milieu singulier dont les idées étaient à aux antipodes de celles d'aujourd'hui. Les éducateurs de son enfance, l'époque d'avant Freud, ont insisté sur « la pureté ». Ils n'auraient pu user des mots et des notions de « refoulement » ou de « complexes », puisqu'ils n'avaient pas lu Freud. Cependant Mauriac revoit à quel point les oppressions de sa jeunesse furent malgré tout fécondes pour la vie :

Les refoulements et les complexes chez certains, cela peut donner le pire. Cela peut donner au mieux ce qui s'appelle un romancier catholique, et alimenter une fructueuse carrière d'écrivain.³¹⁹

Il développe « le contraste entre ses origines, conservatrices et dévotes par sa mère, progressistes et antireligieuses par son père » dans *Maisons fugitives*³²⁰. Dans les romans, on trouve un décor contradictoire :

Nous avons chacun un domaine à administrer. Il faut d'abord le reconnaître et ensuite l'exploiter. Évidemment il a ses limites. Pour ma part j'ai un petit champ dont je ne sors pas. Mais à aucun moment je n'ai le sentiment d'être enfermé dans une impasse.³²¹

³¹⁹ *Ce que je crois*, p. 586.

³²⁰ *Les Maisons fugitives*, t. II, p. 894-895.

³²¹ François Mauriac, *Les paroles restent*, Interviews recueillies et présentées par Keith Goesch, Paris, Grasset, 1985, p. 36.

Mauriac montre que la dualité du climat bordelais avec son alternance de pluie et de soleil qui n'est pas appréciée de la même manière chez les Favreau dans *La Chair et le sang*. Le père, paysan Dominique Favreau se plaint du travail que lui donne ce climat dans cette région viticole :

Le lendemain le soleil ne se leva pas. Favereau, en face de son vin blanc, émit les phrases consacrées pour le temps de pluie :

« La vigne aime la chaleur ; c'est la maladie qui tombe, plus qu'on sulfate, plus que l'eau en enlève. »³²²

Le fils Claude garçon instruit et sensible apprécie en esthète les aspects contrastés du décor :

La lune s'est levée si tard que sa lueur se mêle d'aube, résiste au soleil levant ; les cimes balancées apparaissent dans cet irréel mélange de lune et d'aurore qui fait rêver aux premiers âges du monde.³²³

François Mauriac, né dans la bourgeoisie, pense que son aisance financière est un peu injuste par rapport à la réalité qu'il a vue. Cette idée est certainement venue de sa participation temporaire au mouvement fondé par Marc Sangnier, *Le Sillon*. D'ailleurs à partir de son adolescence, il commence à se poser des questions à propos de la religion, qui était imposée à sa naissance par les femmes de la famille. Il regrette de ne pas avoir bien connu son père, agnostique. Mais François Mauriac ne refuse pas sa foi, ni la situation bourgeoise de sa famille. Il accepte ses origines. Il en est reconnaissant et en profite bien tout en comprenant qu'il est un privilégié. Seulement il approfondit ses réflexions à propos de divers choix dans

³²² *La Chair et le sang*, p. 215.

³²³ *Ibid.*, p. 209.

sa vie. Il nous semble que ses conflits personnels peuvent être reflétés par les personnages dans les romans de Mauriac.

Mauriac est un grand lecteur de Balzac dont il a subi l'influence en créant le retour de certains personnages et la récurrence du paysage landais dans les romans. Et pourtant François Mauriac a eu la manie selon son fils Jean « tout au long de sa vie, de créer de nouveaux décors, partout où il habitait »³²⁴. Il a changé les tableaux de place entre Malagar, Paris et Vémars. Il a transformé l'entrée de Malagar, mais il a conservé son salon comme il l'a décrit dans *Le Nœud de vipères*. Il a acheté de la bibeloterie au marchand ambulant et a fait les antiquaires du voisinage. Son goût du changement du décor se partage entre deux inclinations antinomiques : pour le nouveau et l'ancien. Il poursuit la création « de nouveaux décors », et pour cela, il recycle des objets qui ont leur histoire. Cette tendance s'adapte également au paysage. Mauriac réagit contre la sécheresse des étés dans les Landes. Il améliore les conditions de vie dans la propriété écrasée de chaleur des étés et aménage la maison et le jardin, souhaitant y établir « comme un paysage italien »³²⁵ dans une terre de landes et de vignes de ce pays de la soif. Son fils Jean témoigne aussi de la passion de son père pour les arbres : « Les plantations furent la « grande idée du règne ». »³²⁶

Mais François Mauriac a essuyé plusieurs échecs. Certains bois ne se réussissent pas à s'acclimater comme les tilleuls, les peupliers, les érables, les ormes et les cyprès. Son

³²⁴ Jean Mauriac, *François Mauriac à Malagar*, Paris, Fayard, 2008, p. 89.

³²⁵ *Ibid.*, p. 95.

³²⁶ *Ibid.*, p. 94.

ambition de reconstituer le paysage de Malagar a enfin pu être réalisé grâce aux pins plus résistants.

Pour recréer Saint-Symphorien, François Mauriac avait fait planter un petit bois de pins maritimes, au fond de la propriété, le long de la route de Verdélais. Beaucoup ne purent s'enraciner dans un terrain qui n'était pas le leur, mais d'autres ont tenu le coup et sont aujourd'hui de vieux adultes.³²⁷

Ainsi, le romancier a fini par retrouver la propriété familiale qui a régné sur son enfance et qui l'a marqué à jamais. Il a fait revivre ses souvenirs en sentant l'odeur de la résine, en voyant les bruyères et en foulant un tapis épais d'aiguilles. Ses enfants ont pu bien profiter du « parc » dont Jean Mauriac apprécie encore aujourd'hui la beauté. Il rend hommage à la Région qui a pris le relais de l'entretien de la propriété depuis la donation de Malagar au Conseil régional d'Aquitaine en 1986.

Le succès des plantations de pins maritimes prouve la possibilité de l'enracinement dans n'importe quel endroit auquel on s'attache. Comme Mauriac, celui qui a des souvenirs précieux, pourrait s'enraciner n'importe où, à partir du moment où il s'y plairait. Bien que François Mauriac soit attaché à Malagar comme à « un havre de paix »³²⁸, il a montré une attitude détachée concernant l'endroit de son repos éternel, ainsi qu'en témoigne Jean Mauriac, le benjamin des quatre enfants du romancier :

« Le cimetière, me disait-il toujours, est le seul endroit du monde où je ne trouve pas mes morts. » Comme il avait raison... Pour lui, la

³²⁷ *Ibid.*, p. 96.

³²⁸ Jean Mauriac, *François Mauriac à Malagar*, Paris, Fayard, 2008, p. 13.

dépouille – ces « restes », ces « tas d'ossements » - ne représentait rien, n'était plus rien. Que son corps soit dans la tombe familiale de Vémars, où nous allons tous nous retrouver à l'exception de Claude, à Langon, ou à Bordeaux, lui était égal. Il m'avait dit un jour « vous me mettez là où je mourrai... »³²⁹

Jean nous révèle le souhait de son père. Mauriac favorable à l'enracinement n'hésite pourtant pas à évoquer les défauts des provinciaux qui s'enferment dans leur domaine et finissent par avoir des œillères :

Un homme intelligent, curieux des choses de l'esprit et qui n'a jamais quitté sa campagne, s'enlise presque toujours dans une spécialité, se borne, se limite à un sujet local. Sans ressources extérieures, sans instrument de travail, il vit sur son propre fonds, s'épuise ; la somnolence universelle le gagne. Celui-là n'a pas besoin d'opium. Pour sa commodité, il arrête l'histoire du monde et des idées à une certaine époque et ne veut rien connaître au-delà.³³⁰

Dans *Thérèse Desqueyroux*, c'est Bernard Desqueyroux, le mari de Thérèse qui incarne le mieux ce type de provincial. Il a fait ses études à Paris. Cependant il vit dans une sorte de léthargie spirituelle selon sa femme, Thérèse, sans doute porte-parole de Mauriac. Elle veut se battre contre « la somnolence universelle ». Elle croit trouver une ouverture chez le très gidien Jean Azévédou qui incarne une espèce d'inquiétude de recherche perpétuelle. Un entourage alors l'accuse de chercher à se distinguer quand elle essaie de réagir contre le conformisme ambiant.

³²⁹ *Ibid.*, p. 22.

³³⁰ *La Province*, p. 42.

Nous rencontrons encore un personnage qui vit dans sa bulle dans *Un adolescent d'autrefois*. C'est « le vieux de Lassus », âgé de plus de quatre-vingts ans, apparenté aux gros propriétaires du coin et lui-même possesseur d'un patrimoine enviable. Il n'a pas quitté Lassus depuis des années. Il ne reçoit quasi personne, excepté le docteur. Il se méfie de ses proches qui veulent l'aborder. Il ignore les changements du monde et ses voisins. Il vit dans le passé en parlant de son ancienne histoire. Aux yeux d'Alain qui lui rend visite de temps en temps, il fait déjà « partie des choses plutôt que des êtres » comme Casimir, son fils né de sa liaison avec Seconde. Alain ne veut pas vivre comme lui. Mais pour s'en sortir, il faut du courage.

Dans le *Figaro littéraire*, n° 1223 en 1969, Mauriac exprime sa pensée sur André Gide, écrivain énigmatique et différent de lui :

Je pourrais constater pour finir que de tous les grands aînés que j'ai connus Gide demeure avec Marcel Proust celui qui me manque le plus, qui m'aidait le mieux à me juger moi-même. Il était l'opposant toujours là, dont j'avais besoin...³³¹

Dans *Le Sagouin*, quand les Galéas reçoivent la lettre de l'instituteur Robert Bordas, qui refuse de donner des cours particuliers à leur fils Guillaume, ils sont atterrés. Belle-mère et belle-fille se renvoient les échecs scolaires de l'enfant. Et Paule qui s'est toujours sentie étrangère dans cette noble famille jette finalement l'injure suprême à l'égard de ses fils « un petit arriéré, pour un petit dégénéré », insulte qui retombe aussi sur le père.

³³¹ *Bloc-notes*, tome V, 1968-1970, p. 255.

La mère a honte de son fils qu'il lui est impossible d'aimer à cause de son physique, son bec de lièvre et aussi de ce qu'elle croit être sa débilité mentale. Nous sommes au cœur du drame ; la mère connaît mal son fils qui ne manque pas d'intuition et peut être plus mûr que les enfants de son âge. Il sait sélectionner ce qu'il veut entendre et comprendre. Il est seulement un garçon enfermé dans son propre univers et qui ne sait ou ne veut pas communiquer avec le monde extérieur. Réfugié dans un coin de la chambre, il regarde attentivement la scène qui lui donne matière à réflexion ainsi qu'à Mauriac aussi :

Il ne voulait pas comprendre ce que signifiaient les injures qu'échangeaient sa mère et Mamie à propos de cette lettre. Mais il savait déjà qu'il n'entrerait plus jamais dans la chambre de Jean-Pierre.³³²

Déçu lui-même de ne pouvoir connaître le fils de l'instituteur, le garçon taciturne se renferme encore dans sa coquille. Sa compréhension de la situation et sa tristesse sont telles que, pour se protéger, il s'isole et n'écoute plus les paroles échangées entre les deux femmes haineuses. Paule continue à dénoncer avec mépris la laideur congénitale de ses deux hommes, son mari et son fils. Ceux-ci sortent et se dirigent vers le cimetière où le père généralement passe le plus clair de son temps. L'enfant blessé et désespéré par sa situation, commence à se rappeler les scènes passées. Sa sensibilité a même senti le coup porté à son père. Cependant il n'arrive pas à se rappeler les mots prononcés par sa mère :

Et qu'était-il encore ? qu'avait dit sa mère tout à l'heure : ce mot qui avait été comme une pierre que papa eût reçue dans la poitrine ? Il

³³² *Le Sagouin*, p. 367.

chercha et ne trouva que « régénéré ». C'était un mot qui ressemblait à « régénéré ».³³³

Nous pouvons deviner que l'enfant ne retrouvera jamais ce mot. En revanche, il pense, à sa manière, à un terme dont il ne sait probablement pas le sens. Malgré son désespoir il fait confiance à la vie qui continue et se renouvelle. C'est une notion essentielle dans l'œuvre de Mauriac : l'union des contraires. Le personnage est contradictoire, mais « nos héroïnes vraiment vivantes, nous ne les avons jamais possédées. Lucidité de la passion sans espoir ! »³³⁴ Le sujet de l'enracinement et du déracinement nous conduit à la conclusion suivante : c'est enfin pour ne pas mourir, c'est pour survivre, pour mieux vivre. Le corps et l'esprit vont faire tous leurs efforts pour mieux vivre n'importe où l'homme demeure. Comment l'homme satisfait-il ses contradictions conscientes à travers son amour de la terre ? Grand admirateur de Proust, Mauriac le cite de nouveau concernant les lieux : « Les lieux que nous avons connus n'appartiennent pas qu'au monde de l'espace »³³⁵. Et Jean de Fabrègues rajoute son interprétation : « et ils lient *l'image* et *l'instant* ».

³³³ *Ibid.*, p. 370.

³³⁴ *La Province*, p. 746.

³³⁵ *Les Maisons fugitives*, p. 887.

1.2. La terre et la religion

Mauriac s'offre un double refuge en associant le paganisme et le christianisme. Il reconnaît les tendances païennes qui demeurent dans la tradition chrétienne et pense que cette dualité est profitable à l'homme. Le pain et le vin sont les fruits de la nature. L'homme vient de la terre et s'en nourrit. Elle produit tous les aliments matériels et spirituels dont les hommes ont besoin.

Dans ses romans, Mauriac mêle le culte païen et le culte chrétien. Ainsi, dans le dernier roman, *Un adolescent d'autrefois*, qu'il a écrit à 85 ans, il dévoile les sources de sa foi par la bouche d'Alain, son double. Le héros Alain dit à propos de ses compatriotes : « J'exècre la religion qu'ils pratiquent. N'empêche que je ne peux pas me passer de Dieu. C'est cela qui me rend en profondeur différent de tous les autres »³³⁶. Or, il en va de même pour Mauriac. Lui, qui s'est attaché naturellement à la nature de son pays natal, est chrétien. Il ne peut abandonner les deux axes de sa foi : païen et chrétien. Alain est « l'inventeur d'une liturgie »³³⁷. Il se souvient d'une anecdote vécue à sept ou huit ans, lors de la mort de la vieille ânesse Grisette. Alain et son frère aîné Laurent ont déposé Grisette à Silhet, la métairie abandonnée et ont organisé une cérémonie d'enterrement. Pour Laurent ce n'est qu'un jeu, mais pour Alain, c'est une affaire sérieuse. Ils ont chanté devant la porte en souhaitant « la bonne fête » à Grisette qui est retournée à la terre. En racontant cette histoire de Grisette qui

³³⁶ *Un adolescent d'autrefois*, p. 662.

³³⁷ *Ibid.*, p. 673.

fait rire le curé, Alain se déclare coupable de sacrilège. « Je commettais réellement l'abomination dont les païens chargeaient les premiers chrétiens et qui était l'adoration d'une tête d'âne. »³³⁸ Mauriac évoque l'influence du paganisme sur le christianisme, dont la naissance est tardive. « Adoration qui n'avait jamais empiété sur l'autre amour, sur l'autre adoration que je vouais au Dieu chrétien, confondu avec le pain et avec le vin qui sont nés de la terre, du soleil et des pluies. Ce n'était pas trop de ce double refuge. Je n'aurais jamais trop de refuges contre les hommes. »³³⁹

À dix-sept ans, Alain « exécère la religion » car son entourage qui n'a « aucun sens de la justice » est pratiquant. Le sermon du prêtre ne correspond pas à la réalité de ce pays et de la vie. Les fidèles marmonnent du latin sans savoir ce qu'ils disent. Certains suivent aveuglément leur « guide patenté » comme le veut la coutume. D'autres fréquentent de moins en moins les églises. La religion favorise la promotion sociale. Simon Duberc, fils du régisseur chez Alain, a porté la soutane à quinze ans. Les gens dans le bourg le trouvent « affublé », continuent à le tutoyer mais les étrangers l'appellent l'abbé. Sa mère se réjouit de sa vocation sacerdotale : « cette soutane était l'accomplissement du rêve de toute sa vie ».³⁴⁰

Alain confesse au Doyen qu'il a adoré la terre et les arbres et qu'il est idolâtre, car il rend « un culte secret » au « gros chêne dans le parc ». Ce n'est pas une révélation pour lui. « Pour moi, il est Dieu, oui, depuis l'âge de raison, je n'ai jamais cessé de le traiter comme tel, de

³³⁸ *Ibid.*, p. 674.

³³⁹ *Ibid.*, p. 675.

³⁴⁰ *Ibid.*, p. 669.

l'adorer. »³⁴¹ À travers la confession d'Alain, Mauriac montre que son amour et l'admiration de la nature sont proches du paganisme des Anciens :

– Tous les poètes, même chrétiens, adorent la nature, c'est permis.

– Ce que je pratique n'a rien à voir avec les effusions de Lamartine ou de Hugo. Bien sûr, tous les arbres pour moi sont vivants et divins, surtout les pins du parc. Je les préfère aux hommes, ajoutai-je, en proie à une exaltation à la fois dirigée et sincère à laquelle je m'abandonnais avec délices.

Oui, les hommes me faisaient peur déjà, même les futurs hommes à qui j'ai eu affaire au collège. Nos maîtres religieux, mêmes les pires, ne me faisaient pas vraiment peur parce qu'ils sont tenus en laisse par la dévotion, par la règle. Mais mes camarades ! Ils étaient déjà capables de tout ! Je me souviens d'avoir passé toute une récréation enfermée dans les cabinets tant j'avais peur de la « balle-au-chasseur » lancée contre moi à bout portant.³⁴²

Alain a toujours éprouvé un amour vif pour la nature, comme Mauriac qui appréciait Maurice de Guérin et sa sœur Eugénie, fervents admirateurs de la nature. De plus, l'auteur aussi a connu la peur de ses camarades. Il le dit dans *Commencements d'une vie* : « La promiscuité du collège, à dix ans, me faisait souffrir au point que je me souviens d'être resté enfermé une heure dans les effroyables latrines, pour cela seulement que j'y étais seul. »

Le romancier dénonce l'esprit vénal qui règne chez certains croyants qui s'attachent trop à l'argent dans le roman. Depuis quelques années, Alain a compris l'hypocrisie des fidèles —

³⁴¹ *Ibid.*, p. 672.

³⁴² *Ibid.*, p. 673.

sa mère et le curé — surtout à propos de l'argent que Simon a gagné pendant les grandes vacances en faisant la lecture chez Mme Duport qui a perdu sa fille Thérèse :

En octobre, quand nous rentrions tous à Bordeaux, Simon rapportait au séminaire l'argent de poche qu'il avait gagné. Ni M. le Doyen ni maman n'eussent imaginé qu'il dût jamais y renoncer. Que l'argent fût à ce degré chez ces chrétiens, ce qui ne se conteste pas, ce qui ne se sacrifie pas, en dehors d'une vocation très spéciale, de franciscain ou de trappiste, je m'en étonnais déjà dans mon enfance. J'ai commencé dès ma douzième année à me faire une certaine idée que Donzac, l'année dernière et cette année, m'a rendue claire, c'est qu'à leur insu, les chrétiens qui nous ont élevés prennent en tout le contrepied de l'Évangile, et que de chaque béatitude du Sermon sur la Montagne, ils ont fait une malédiction : qu'ils ne sont pas doux, qu'ils ne sont pas seulement injustes mais qu'ils exècrent la justice.³⁴³

Simon a été déraciné malgré lui en entrant au séminaire. Ayant compris qu'il préférerait la terre à la religion, il rentre à Maltaverne pour s'y enraciner. Il montre à Alain qu'il est aussi un paysan capable de distinguer par sa seule intuition les frontières des propriétés :

« Pour moi je vous jure, monsieur Alain, que si jamais vous vous trouviez sans régisseur, sans personne, eh bien, vous savez je connais les limites aussi bien que mon père. Faites-moi signe, j'accourrai. Oh ! ne croyez surtout pas que je quitterais tout pour vous. Non, mais je renoncerais à l'enfer qu'est ma vie à Talence pour retrouver Maltaverne... »

- Et Maltaverne, c'est moi.³⁴⁴

Simon s'identifie à son pays d'origine, ce qui est la raison de son retour.

³⁴³ *Un adolescent d'autrefois*, p. 668.

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 743.

En outre, dans *Mes grands hommes*, Mauriac s'interroge sur l'importance et la signification de l'art chez Gustave Flaubert :

Comment l'art, fin suprême de toute sa vie, eût-il pu lui devenir un moyen? Irréparable, sur le plan surnaturel (à moins d'un miracle) me semble justement cette usurpation, ce remplacement de Dieu par une idole. Dieu peut toujours venir combler sa place demeurée vide en nous ; mais que fera-t-Il si elle est déjà occupée tout entière, si elle est délibérément et jalousement réservée à Mammon, ou à Vénus, ou à Apollon et aux Muses ?³⁴⁵

Mauriac dénonce ainsi toutes les formes d'idolâtrie, parmi laquelle figure celle de l'argent, sans être la seule.

Dans *Le Nœud de Vipères*, Louis est un personnage attaché à l'argent. Aussi dans la lettre destinée à sa femme Isa évoque-t-il le sort misérable des vieux paysans spoliés par leurs enfants et il décide d'être « le maître de la fortune », parce qu'il a peur d'être abandonné par sa famille :

Alors que moi, j'aime l'argent, je l'avoue, il me rassure. Tant que je demeurerai le maître de la fortune, vous ne pouvez rien contre moi. « Il en faut si peu à notre âge », me répètes-tu. Quelle erreur ! Un vieillard n'existe que par ce qu'il possède. Dès qu'il n'a plus rien, on le jette au rebut. Nous n'avons pas le choix entre la maison de retraite, l'asile, et la fortune. Les histoires de paysans qui laissent mourir leurs vieux de faim après qu'ils les ont dépouillés, que de fois en ai-je surpris l'équivalent, avec un peu plus de formes et de manières, dans les familles bourgeoises ! Eh bien ! oui, j'ai peur de m'appauvrir. Il

³⁴⁵ *Mes grands hommes*, p. 235.

me semble que je n'accumulerai jamais assez d'or. Il vous attire, mais il me protège.³⁴⁶

L'argent est dans ce contexte un moyen de défense contre la pauvreté et la faim, mais aussi l'abandon et sa conséquence, la solitude.

Dans *Dieu et Mammon, IV*, François Mauriac commente la lettre d'André Gide³⁴⁷ en remarquant que s'il a trop tendance à faire place à Mammon, il n'en reste pas moins toujours proche du Christ, qu'il nomme ici l'Abandonné :

Que nous voilà loin de « ce compromis rassurant qui permet d'aimer Dieu sans perdre de vue Mammon! » Si je n'accepte pas ce reproche que Gide m'adresse, ce n'est point pour me juger innocent. Sans doute suis-je plus coupable qu'un garçon simplement tiraillé, qui veut écrire ses livres sans rater le ciel et atteindre le ciel sans rater ses livres. C'est peu de dire que je ne perds pas de vue Mammon : tout le monde peut me voir au premier rang de la foule qui l'assiège. Mais si on ne saurait servir deux maîtres, il n'empêche que délaisser l'un des deux pour l'autre, ce n'est pas perdre la connaissance du pouvoir que l'Abandonné garde sur nous, ni perdre le sentiment de sa présence. Et même cette connaissance et ce sentiment abolis, il reste que de ce Maître trahi nous avons revêtu l'indéchirable livrée, que nous appartenons de gré ou de force à sa Maison, que nous portons partout ses armes mystérieuses.³⁴⁸

³⁴⁶ *Le Nœud de vipères*, p. 407.

³⁴⁷ André Gide écrit à François Mauriac dans une lettre du 7 mai 1928 : « J'écrivis un jour, à la grande indignation de certains : "C'est avec les beaux sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature." La vôtre est excellente, cher Mauriac. Si j'étais plus chrétien sans doute pourrais-je moins vous y suivre. » in *Dieu et Mammon, notes*, p. 833.

³⁴⁸ *Dieu et Mammon, IV*, p. 800.

Dans *La Chair et le sang*, Claude Favereau renonce à la vocation sacerdotale après avoir pris conscience du fait que sa place est au sein du pays natal. Depuis son retour à la maison familiale à Lur, il va souvent à l'église et voue un culte à la Vierge, sa protectrice :

Il salue, au centre des lampes perpétuelles, la Vierge dans sa robe de tous les jours, car elle a une garde-robe nombreuse et change d'atours, les dimanches et jours fériés. Claude se recueille aux pieds de celle dont chaque ange, à l'aube et au crépuscule, fait fleurir le nom sur les lèvres. Ah ! plus que jamais qu'elle le garde, aujourd'hui qu'il n'aura d'autre compagne que la terre chaude et douce et complice de la chair des hommes et de qui l'odeur, aux soirs orageux, est celle même du désir... Que la Vierge le défende contre nos frères païens, les arbres, contre la superbe des chênes et contre les tilleuls qui sentent l'ardeur et l'amour ; qu'elle lui apparaisse plus consolatrice que les aveugles et sourdes constellations, avec leurs noms de mauvais dieux !³⁴⁹

On retrouve ici l'amour du personnage pour la terre, la nature et les arbres, mais également pour les saints de la tradition chrétienne.

Dans *Un adolescent d'autrefois*, Alain a envisagé d'entrer au séminaire juste après sa première communion. Sa mère, en revanche, trouva qu'il n'avait pas la vocation pour le faire. À vingt-et-un ans, toujours pieux, il ne peut se priver de « vie sacramentelle ». Un jour il reste seul à Bordeaux, il se sent triste et abandonné dans « cette maison morte » à cause de l'absence de sa mère qui est allée à Maltaverne pour négocier l'achat de la Tolose, « la plus belle terre de l'arrondissement ». Il fait son examen de conscience et confesse son besoin de foi pendant la prière du soir dans sa chambre :

³⁴⁹ *La Chair et le sang*, p. 208.

Comme chaque fois que je suis malheureux à mourir — je dis à mourir à la lettre (parce que Donzac le sait, qu'on s'est beaucoup tué dans notre famille) — je me mis à genoux contre mon lit et j'ai encore pleuré, mais cette fois le front sur une épaule invisible. Toute ma religion ne tenait qu'à ce geste d'enfant malheureux qui pour tant d'autres serait à la fois une absurdité et une lâcheté : comme si le cerf aux abois était lâche d'entrer dans l'étang pour y échapper aux chiens ! Et moi je savais qu'il allait se faire un grand calme, et que, vivrais-je un siècle, et même si tous les philosophes et tous les savants reniaient le Christ, et même s'il ne restait plus personne avec lui, moi j'y serais encore ; non pour servir les autres, comme les vrais chrétiens, non parce que j'aime les autres comme moi-même, — mais seulement parce que j'ai besoin de cette bouée pour flotter, pour me maintenir à la surface de ce monde atroce, — pour ne pas couler.³⁵⁰

Alain montre ce qu'est pour lui la religion et souligne qu'elle lui est aussi indispensable que l'oxygène ou la nourriture. Ensuite il pense à son domaine où il a déjà fait l'expérience de sa sérénité retrouvée grâce à la religion :

Mon Dieu, autant que je l'aie aimée, et je l'ai aimée à la folie, ce n'est pas ma mère que j'aime plus que Vous. Je ressens à son endroit une rancune qui est envenimée à jamais. Le vrai est que moi aussi, tout comme elle, je vous préfère Maltaverne, mais pour d'autres raisons que maman : ce ne sont pas les propriétés en tant que propriétés, ce n'est pas la possession au sens où elle l'entend ; je n'oserais l'avouer à personne qu'à Donzac. Je ne peux pas abandonner cette terre, ces arbres, ce ruisseau, ce ciel entre les cimes des pins, ces géants bien-aimés, cette odeur de résine et de marécage qui est pour moi (c'est fou) l'odeur même de mon désespoir.³⁵¹

³⁵⁰ *Un adolescent d'autrefois*, pp. 730-731.

³⁵¹ *Ibid.*, pp. 731-732.

Alain découvre que son amour de la terre est inséparable de sa propre vie. Il constitue véritablement son identité. Il a un autre havre pour l'esprit. Il se rend chaque jour à la cathédrale de Bordeaux, son refuge moral :

C'était l'endroit du monde où je me sentais le plus à l'abri du monde et comme immergé dans cet amour sans rivage dont j'étais séparé à jamais, moi le jeune homme riche « qui s'éloigna triste parce qu'il avait de grands biens ».³⁵²

Il est significatif que, lorsque Mauriac fréquente l'église Saint-Roch à Paris, il se sent comme à Bordeaux.

Claude a choisi de vivre à la campagne en renonçant à sa vocation. Désormais jeune paysan, un jour il a conduit « ses jeunes maîtres », Edward et May à la Garonne. Ils s'amuse dans les bras de la nature. Après la baignade, Claude et Edward s'étendent dans l'herbe en appréciant « les beautés de la nature » :

Claude, selon sa coutume, pose candidement une question directe :

« Et qu'y voyez-vous, monsieur ? »

Edward déclare éprouver, plutôt, le sentiment d'une absence. Le théologien que fut Claude, le garçon dès l'adolescence assoupli aux controverses, à ce mot « sentiment », s'emporte. Il ose risquer une allusion à l'hérésie de ses jeunes maîtres ; il se rappelle un cours très bien fait de M. Garros qui, né dans le Lot-et-Garonne où les huguenots pullulent, avait étudié sur le vif la religion prétendue réformée.

« À vous, monsieur, il ne vous est donné que de “ sentir ” une présence ou une absence : sevrés des sacrements — et du sacrement essentiel — par des discours et encore des discours qu'ils veulent

³⁵² *Ibid.*, p. 747.

brûlants, vos ministres essaient de créer en vous des états de sensibilité. »³⁵³

Un jeune séminariste a quitté le séminaire. Cependant, il retrouve la discipline catholique en écoutant Edward, qui, lui, est protestant.

Des personnages d'*Un adolescent d'autrefois* évoquent l'origine de la foi. Alain Gajac se trouve chez sa mère. Il invite Simon, ancien séminariste, qui l'informe sur le secret de Marie que lui a révélé Balège, le commis libraire. Le passé de sa maîtresse finit par convaincre Alain de « l'irréligion actuelle »³⁵⁴ de la jeune femme. Et la foi devient le sujet de conversation des deux hommes qui exposent leurs positions personnelles :

- Qu'est-ce qu'avoir la foi ? Qu'est-ce que la perdre ? J'ai cru que je l'avais perdue. [...] Vous n'êtes jamais sorti de votre trou, monsieur Alain. Si vous saviez ce que tout ça est inexistant à Paris, à quel point c'est une affaire finie...
- Mais vous et moi, nous savons que ça existe...
- Qu'est-ce que vous appelez « ça » ? ce qu'on vous a seriné depuis l'enfance, et qu'à moi on m'a ingurgité dès le petit séminaire ?
- Non, Simon : ce qui résiste au contraire à ces formules, à ces mécaniques verbales, à ce dressage, et qui ne relève pas de l'automate en nous... Mais vous me comprenez. Vous êtes le seul à pouvoir me comprendre !³⁵⁵

Dans un monde religieux marqué par l'écart entre la vie réelle et la croyance des gens, Simon se méfie de la foi. Il regrette que des idées acquises la manipulent. En revanche, Alain,

³⁵³ *La Chair et le sang*, p. 226.

³⁵⁴ *Un adolescent d'autrefois*, p. 740.

³⁵⁵ *Ibid.*, p. 740.

influencé par son ami Donzac, a l'air de la défendre. Il semble plutôt dévoiler son conflit intérieur qui s'est opposé aux idées innées de son milieu bourgeois :

Je suis sûr que c'est ce soir-là ; et non plus tard, que Simon m'a rendu capable de traiter ma mère en ennemie, car c'est bien dans ce petit salon de la rue de Chevelus qu'il m'a ouvert les yeux.³⁵⁶

Alain se rend compte que la passion pour la terre est l'origine de son angoisse et de son mal.

Il pense qu'il peut se battre contre cette avidité héréditaire. Cependant sa maîtresse Marie

l'aide à assumer sa passion pour la terre :

— Ah ! soupira-t-elle, vous êtes bien le fils de madame (et à voix basse) tu n'as pas moins de volonté qu'elle au fond.

— Oui, murmurai-je en baissant la tête. Vous savez ce qui m'obsède ? Je sais à qui je ressemblerai en 1970. Je vous parle souvent du vieux de Lassus...³⁵⁷

Le jeune maître du terrain reconnaît ainsi sa cupidité héréditaire pour la terre.

³⁵⁶ *Ibid.*, p. 741.

³⁵⁷ *Ibid.*, p. 766.

1.3. La replantation plutôt que le déracinement

Noël Herpe interprète l'ambiguïté de l'introspection de Mauriac comme source de la diversité de son univers littéraire : « Dernier représentant d'une tradition classique, il a subi plus qu'aucun autre la paralysante fascination de Proust. Ce sont toutes ces contradictions, et bien d'autres encore, qui font de lui un homme de dialogue, un interlocuteur privilégié des personnalités les plus diverses du monde littéraire – comme si, à travers elles, c'était avec ses virtualités, avec ses différents *moi* que dialoguait Mauriac, tour à tour les flattant et les reniant, pris vis-à-vis d'eux dans un dilemme insoluble »³⁵⁸ :

Qu'en savais-je en effet ? C'était moi qui dégageais délibérément le sens de mon histoire, qui l'ordonnais selon mes vues, moi qui prêtais à l'Être infini des intentions humaines, moi seul qui me satisfaisais de ce que j'inventais.³⁵⁹

Nous devrions comprendre ainsi que le sens du mot « replantation » exclut l'idée de destruction, alors que le déracinement signifie la perte totale des repères. Cependant, il existe aussi des exceptions. Dans *Un adolescent d'autrefois*, Alain veut « partir de zéro »³⁶⁰, donc il va effacer totalement sa famille. Il va être comme un orphelin. Dans ce sens, on peut parler de « déracinement ». Lors de son dernier dîner avec sa mère, Alain se rend compte de la liberté de sa vie :

³⁵⁸ Noël Herpe, « Dialogues intérieurs » in *Mauriac et les grands esprits de son temps*, exposition organisée à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, 11 septembre-6 octobre 1990, Paris, 1990, p. XVII.

³⁵⁹ *Un adolescent d'autrefois*, p. 808.

³⁶⁰ *Ibid.*, p. 808.

J'éprouvai tout à coup de la joie à l'idée de ce départ si proche, de ce départ pour un autre monde, pour une autre vie.

Non, ce n'était pas de la joie, mais cette impatience éprouvée dans un tunnel interminable et étouffant : il faut en sortir coûte que coûte, le plus vite possible, fuir à jamais, sans tourner la tête, avec tout son trésor au-dedans de soi.³⁶¹

Pourtant, comme il est conscient de son passé et de son expérience de vie provinciale, il va emporter son « trésor »³⁶² avec lui et vivre seul à Paris. Dans ce sens, Alain ne rejette pas ses connaissances acquises dans les Landes. Il va les utiliser comme une arme pour vivre dans une ville inconnue. Il va être replanté dans un terrain étranger sans effacer les caractéristiques de ses racines. Alain lui-même utilise le vocabulaire de la botanique, employant les mots « replantation » ou « repiquage »³⁶³. Nous pouvons donc conclure que dans le cas d'Alain, il s'agit de replantation et non pas de déracinement.

En allant voir Simon à la Hure, le ruisseau de Maltaverne, Alain fait une expérience qui le marquera à jamais sur ses cinq sens touchés. Cette expérience du monde sensible lui permet de se trouver lui-même, en paix avec son intériorité :

Il était quatre heures, j'avais en passant pris à l'office une grappe de raisin. Il y avait un peu de rosée, parce que la prairie est un ancien marais. Je remarquai que la bordure d'aulnes (pourquoi ne pas donner aux aulnes leur nom d'ici : *les vergnes*?) la bordure de vergnes paraissait bleue. Les grillons, les sauterelles que j'effrayais, la chaude odeur de marécage, le bruit de la scierie de M. Duport, un chaos de charrettes sur la route de Sore, toutes les sensations de cette minute

³⁶¹ *Ibid.*, pp. 813-814.

³⁶² *Ibid.*, p. 761, p. 814.

³⁶³ *Ibid.*, p. 803.

sont en moi à jamais : je ne m'en dépêtrai jamais, si vieux que je vive.³⁶⁴

« La découverte », selon le terme d'André Donzac, a révélé à Alain « la vérité de la vie ». Ce dernier se rend compte que désormais il va vivre en percevant toutes les émotions en correspondance avec tous les autres autour de lui.

Or, la nature joue un rôle favorable à la religion et à la poésie, puisque toutes les deux vénèrent la nature. Alain confesse son idolâtrie du chêne au prêtre. Ce doyen ne le prend pas au sérieux et ignore sa précocité et sa lucidité :

– Ouais ! Ouais ! Tu es un poète, nous le savons. (Il prononçait « pouate ».) Il n'y a pas de mal à ça.³⁶⁵ [...] Tous les poètes, même chrétiens, adorent la nature, c'est permis.³⁶⁶

Aux yeux d'un prêtre, la poésie donne des droits. Mais Alain, fragile, sachant ce qu'il veut et connaissant la vérité, veut continuer à idolâtrer la nature, les arbres surtout :

Ce que je pratique n'a rien à voir avec les effusions de Lamartine ou de Hugo. Bien sûr, tous les arbres pour moi sont vivants et divins, surtout les pins du parc. Je les préfère aux hommes, ajoutai-je, en proie à une exaltation à la fois dirigée et sincère à laquelle je m'abandonnais avec délices.³⁶⁷

Les arbres sont devenus des pacificateurs pour Alain, qui était en butte aux taquineries de ses camarades. En effet, tandis qu'il sait trouver les défauts de l'être humain, il aime tout ce qui

³⁶⁴ *Ibid.*, p. 686.

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 672.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 673.

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 673.

relève de la nature : « j'avais adoré la terre, les arbres », « Non, pas les animaux... Mais si ! »³⁶⁸

Simon Duberc, fils du régisseur chez Alain Gajac, vient chez les Duport qui ont perdu leur fille unique Thérèse, morte de méningite. Depuis cet épisode tragique, Mme Duport ne voit personne sauf Marie Duberc et Simon, qu'elle fait venir pour qu'il lui lise les livres de Thérèse. Simon est même devenu Thérèse d'une certaine manière. En effet il est né le même jour que Thérèse et il a joué avec elle pendant que Marie Duberc faisait sa journée. Simon raconte tout à Alain. Mais il ne sait pas décrire la chambre où il s'est installé chez Mme Duport : « les paysans ne voient pas ce que nous voyons, s'ils voient ce que nous ne voyons pas. »³⁶⁹ Les paysans ont accès à un invisible qui échappe à ceux qui n'ont pas vécu dans l'intimité de la terre.

Tous les vivants sur la terre sont victimes de la violence de l'orage. Mauriac les décrit subtilement :

Ainsi reposait sur sa colline la vigne souffrante. Les enfants ramassaient sur la route des oiseaux morts. Chez des voisins, c'était la propriétaire qui gémissait et son métayer, encore plus ruiné d'elle, la consolait : « Il faut prendre le temps comme il vient, patronne ! » Sagesse paysanne ! Il faut prendre le temps comme il vient. Son Éminence avait ordonné des prières publiques afin d'obtenir la pluie : pour mon compte, j'eusse bien fait un pacte avec la sécheresse.³⁷⁰

³⁶⁸ *Ibid.*, p. 673, p. 674.

³⁶⁹ *Ibid.*, p. 667.

³⁷⁰ *Journal*, p. 33.

Le paysan, plus proche de la nature, a plus de sagesse que le propriétaire face à la puissance de la nature. Tandis que le religieux prie le ciel pour s'en sortir, l'écrivain préfère rester patient avec la terre en respectant son caractère : « Dans le tumulte, nous crûmes entendre les arbres crier de peur. »³⁷¹

Cependant Mauriac perçoit un caractère plus équilibré du temps, après l'attaque impitoyable sur ce qu'a produit le dur labeur de l'homme. La férocité de la menace du ciel sur la terre est associée à un aspect doux comme si elle devenait un être plus compréhensif :

Cependant, un zeppelin de nuées, noir, gonflé de grêle, filait très bas, laissait tomber sur nous quelques grêlons, évitait Sauternes où mûrit, intacte encore, la promesse d'une grande année, pour aller crever enfin sur les landes où les pins stoïques, indifférents à cette lapidation, amis des ciels tristes et tourmentés, ne redoutent aucun autre fléau que le feu.³⁷²

Dans *Le Baiser au lépreux*, la solitude des personnages et le manque de chaleur humaine les poussent à trouver refuge dans la nature. Ainsi, à l'heure de la sieste de Jérôme Péloueyre, Jean Péloueyre sort en cherchant dans le désert et la fournaise un alibi contre les regards pour qu'on ne le voit pas. Malgré la haute position des Péloueyre, il pense qu'il se trouve dans le « troupeau des esclaves »³⁷³. Il s'inspire des propos de Nietzsche³⁷⁴ sur la volonté de puissance et affirme qu'il veut être du côté des maîtres et non des esclaves. Il sait où il peut devenir

Maître :

³⁷¹ *Ibid.*, p. 34.

³⁷² *Ibid.*, p. 34.

³⁷³ *Le Baiser au lépreux*, p. 459.

³⁷⁴ Friedrich Nietzsche, *La Volonté de puissance*, traduction d'Henri Albert, Le Livre de poche, 1991, p. 338. Friedrich Wilhelm, *Ainsi parlait Zarathoustra*, présentation par Paul Mathias, traduction par Geneviève Bianquis, Aubier, Paris, 1969, pour la traduction, Flammarion, Paris, 1996.

Après le dîner, Jean Péloueyre traversa le village. Il s'observait pour ne faire aucun geste et ne pas se parler à lui-même. Raide, officiel, il saluait chaque groupe devant les portes, soudain silencieux à son approche, comme les grenouilles d'une mare ; mais aucun rire ne fusa. Enfin, les dernières maisons dépassées, sur la route blême encore, entre deux noires armées de pins qui soufflaient sur lui une haleine d'étuve et dont les milliers de pots emplis de gemme parfumaient comme des encensoirs la cathédrale sylvestre, il put rire, secouer les épaules, faire craquer ses doigts, crier : « Je suis un Maître, un Maître, un Maître ! » et répéter en marquant la césure ce distique : « Par quels secrets ressorts — par quel enchaînement — le ciel a-t-il conduit — ce grand événement ? »³⁷⁵

Jean quitte son pays et va à la capitale. L'installation dans une ville où Jean ne connaît personne lui donne le sentiment d'un dépaysement total. Cette condition solitaire lui permet de faire des expériences avec des gens inconnus et de se concentrer pour enfin arriver à regarder lucidement le conflit de la chair :

Il ne souffrait plus ; tout était pur en lui. Il se délectait de sa misère sans souillure. Noémie et Jean s'aimeraient dans un jour d'été sans déclin. D'avance il goûta l'accord de leur chair glorifiée. Ô lumière où s'appellent leurs corps immortels, leurs corps incorruptibles ! Jean Péloueyre dit à haute voix : « Il n'est pas de Maîtres ; nous naissons tous esclaves et nous devenons vos affranchis, Seigneur. »³⁷⁶

Nous devrions comprendre ainsi que le sens « replantation » exclut l'idée de destruction, alors que le « déracinement » signifie l'arrachement total de sa racine. Or ce n'est pas entièrement vrai. Pour Mauriac, le bonheur commence avec la vérité. Le but de l'art du

³⁷⁵ *Le Baiser au lépreux*, p. 459.

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 477-478.

romancier est d'« atteindre la vérité humaine »³⁷⁷. Dans ce sens, il avoue dans *Le Romancier et ses personnages* la différence entre les personnages de fiction et ceux de la vie réelle. L'écrivain utilise le terme « trucage »³⁷⁸ pour exprimer la difficulté d'écrire en assumant cet écart des personnages entre les deux univers :

Et, cependant, grâce à tout ce trucage, de grandes vérités partielles ont été atteintes. Ces personnages fictifs et irréels nous aident à nous mieux connaître et à prendre conscience de nous-mêmes.³⁷⁹

L'enracinement et le déracinement, le départ et le retour, la mort et la renaissance, ces doubles valeurs opposées servent aussi à mieux prendre conscience de nous-mêmes. Mauriac, marqué par cette contradiction, met en exergue du dernier de ses romans *Un adolescent d'autrefois* (1969) cette citation de Kafka :

J'écris autrement que je ne parle, je parle autrement que je ne pense, je pense autrement que je ne devrais penser, et ainsi jusqu'au plus profond de l'obscurité.³⁸⁰

Mauriac fait jaillir la lumière à partir de cette obscurité. Jean de Fabrègues écrit : « La crise de Mauriac, c'est sa contradiction intérieure. »³⁸¹ Et Mauriac lui-même avoue dans son *Journal d'un homme de trente ans* (1948) commencé en 1914 : « Dans l'enfer de Dante, je serais crucifié sur un fauteuil ». Nous devrions changer ici de point de vue. Mauriac a fini par sortir de sa contestation à la fin de sa vie grâce à cette contradiction. Les mots de Kafka, l'enracinement et le déracinement, tous ces sujets paradoxaux et contradictoires sont présents

³⁷⁷ François Mauriac, *Le Romancier et ses personnages*, p. 858.

³⁷⁸ *Ibid.*, p. 859.

³⁷⁹ *Ibid.*, pp. 859-860.

³⁸⁰ L'exergue d'*Un adolescent d'autrefois*.

³⁸¹ Jean de Fabrègues, *Mauriac*, Paris, Plon, 1971, p. 15.

dans son dernier roman. Grâce à leur omniprésence, l'auteur s'est libéré de son conflit intérieur. Libre penseur et poète, Pierre Reverdy auquel Mauriac voue un certain respect, a aussi retrouvé sa sérénité sans découvrir la foi et composé ses plus beaux poèmes en choisissant une réclusion méditative dans l'abbaye bénédictine de Solesmes. Jean de Fabrègues a bien montré la position contradictoire de Mauriac :

Le cœur chrétien doit renoncer à un certain usage de la chair, mais c'est seulement celui qui ouvre sur le désespoir de l'objet jamais atteint. Le *signe* tragiquement inscrit dans l'insatisfaction de nos cœurs et de nos corps est celui de la Croix, il ne nous sépare pas de la vie mais nous fait au contraire entrer dans le mystérieux trésor de la transmission par la communion : cette communion que nous cherchons désespérément dans les corps et que nous n'y trouvons jamais.³⁸²

Jean de Fabrègues donne la clé qui nous permet de conclure sur l'enracinement et le déracinement :

Ce qui reste assuré, c'est qu'en montrant comme sainte Thérèse d'Avila que « nous ne savons pas ce que nous désirons » et que « notre désir est sans remède », Mauriac, loin de diminuer les passions de la chair, leur rendait leur profondeur et leur sens en même temps qu'il en peignait splendidement les significatives ardeurs.³⁸³

Ces explications nous servent à continuer nos recherches sur *le moi sensible et poétique*, en relation avec la terre et la nature :

Chaque écrivain venu de sa province à Paris est une Emma Bovary évadée.

³⁸² Pierre Reverdy, *Le Gant de Crin*, Paris, Plon, 1927, p. 20.

³⁸³ *Ibid.*, p. 20.

Madame Bovary, ce n'est pas que l'histoire d'une petite provinciale : tout provincial s'y retrouve. La Province française est peuplée de jeunes êtres consumés d'appétits inassouvis. Toutes ces ambitions refoulées, et dont le refoulement décuple la puissance, assurent plus tard aux provinciaux les premières places dans la politique, dans la littérature, dans les affaires.

La Province est une pépinière d'ambitieux. De même qu'il faut que la meute jeûne avant la chasse, ces garçons échappés à leur Province n'atteindront plus jamais à contenter leur appétit.

Tout le temps que nous avons cru perdre, jeune homme aigri, dans une Province étouffante, nous lui devons nos armes les plus sûres.

Le provincial est mieux défendu contre le détachement, contre le désenchantement qui pousse tant de garçons à s'écarter de la lutte. Il sait le prix de ce dont il craignait d'être à jamais sevré.³⁸⁴

Enracinement puis déracinement sont les deux moyens de ne pas mourir, de survivre. Le corps et l'esprit vont faire tous leurs efforts pour mieux vivre quel que soit l'endroit où l'homme demeure. Cela conduit spontanément à notre prochaine étape : comment l'homme peut-il vivre et sentir pleinement ? Nous allons voir dans le chapitre suivant comment l'homme satisfait ses contradictions conscientes à travers son amour de la terre.

³⁸⁴ *La Province*, pp. 736-737.

2. La terre et le mythe revisité

2.1. La mythologie poétique et le regard sur soi

François Mauriac a hérité du domaine de Malagar en 1927 ; c'était un vignoble bordelais. Curieusement le lecteur ne trouve pas souvent des informations sur le vin dans l'œuvre de l'écrivain bordelais. On peut rencontrer seulement quelques noms de vin réputé ; Dans *Un adolescent d'autrefois*, Alain a bu une bouteille de Margaux, lors de sa première sortie avec Marie dans un restaurant marin à Bordeaux.

Jean Mauriac, fils de François Mauriac dit dans son livre que son père n'était pas amateur de vin. D'ailleurs, le romancier avait un problème d'estomac. Ce témoignage permet de comprendre l'absence de Dionysos dans l'univers romanesque de Mauriac.

Dans *Le Mystère Frontenac*, l'effet du vin est décrit comme un moyen de rendre la conscience lucide. Yves était ivre à l'invitation des gens par sa mère. Il s'est endormi dans son refuge du parc après le déjeuner avec les invités de sa mère. Il même se rend compte des conséquences de l'alcool :

Au dîner, il avait vidé les fonds de bouteille de la fête, et son esprit merveilleusement lucide, faisait le bilan de cette journée et échafaudait une doctrine que Jean-Louis n'était plus digne de connaître. Sa demi-ivresse lui donnait, à bon compte, la sensation du génie : il ne choisirait pas, rien ne l'obligerait au choix : il avait eu tort de dire « non » à cette voix exigeante qui était peut-être celle de Dieu. Il n'opposerait à personne aucun refus. Ce serait là son drame d'où naîtrait son œuvre ; elle serait l'expression d'un déchirement. Ne rien

refuser, ne se refuser à rien. Toute douleur, toute passion engraisse l'œuvre, gonfle le poème.³⁸⁵

Grâce à l'emprise de l'alcool, Yves voit son destin et sa volonté pour sa propre vie ; devenir poète et les matériaux de son œuvre. Le projet concret de ce futur artiste offre une certaine parenté de l'idée avec la création de François Mauriac dans laquelle on voit la contradiction.

Mauriac cite explicitement le terme religieux dans son œuvre lors qu'il veut exprimer la beauté de la nature. Véronique Anglard a déjà fait des recherches à ce sujet :

De façon significative, Mauriac met dans la bouche de Thérèse des formules catholiques, soulignant par là le transfert du spirituel au matériel (au moment où Thérèse reçoit les lettres d'Anne, elle les qualifie de « Cantique des cantiques »).³⁸⁶

La lettre que Thérèse a reçue est considérée comme l'un des livres de la Bible les plus poétiques. L'exagération de cette correspondance inviterait à rappeler la valeur et l'amour de l'homme et de la nature :

« La poésie reste pour moi prisonnière de certaines formes, de certains rythmes, [...] La poésie française s'est engagée chaque jour un peu plus dans un renoncement qui aboutit au silence. Pour moi, elle reste liée humblement à ce que j'ai touché et senti dans mon enfance provinciale et pastorale, à un bourdonnement d'essaim dans les lilas que je pressais à deux mains contre ma bouche. »³⁸⁷

³⁸⁵ *Le Mystère Frontenac*, pp. 609-610.

³⁸⁶ Véronique Anglard, *François Mauriac : Thérèse Desqueyroux*, Paris, PUF, 1992, p. 50.

³⁸⁷ *L'Express*, 3 mai 1957, in *D'un bloc-notes à l'autre, 1952-1969*, p. 407.

L'écrivain chrétien a trouvé la source de l'identification auprès du cardinal qui a vécu une vie saine³⁸⁸ :

Newman croyait que, si les champs et le ciel nous donnent cette impression de pureté et d'innocence, c'est que la nature fut créée avant l'homme pécheur et qu'elle n'a pas de part au crime d'Adam.³⁸⁹ La nature a été pénétrée de notre humanité, au point que ses épreuves deviennent physiquement nôtres : dans cette terrible semaine de septembre, à la veille des vendanges, lorsque tant d'orages nous assaillirent, ce n'était pas seulement le vigneron qui souffrait en nous : notre chair même était atteinte ; ces grêlons nous blessaient : et comme Mme de Sévigné écrivait à sa fille malade : « J'ai mal à votre poitrine », nous souffrions dans ces pampres déchiquetés, dans ces grappes arrachées saignantes du cep. Si nous avions été seul, peut-être eussions-nous levé les bras, et ils auraient épousé le rythme des branches tordues dans la tourmente.³⁹⁰

La conscience du silence éveille la sensibilité :

Et quand l'orage fut passé, dans ce silence de stupeur, dans cet égouttement des feuillages, dans ce bruit de larmes, nous nous penchions sur la vigne lapidée comme sur le corps d'une enfant martyre. Elle n'était pas tout à fait morte, mais les bêtes, qui grondaient encore derrière les collines, l'avaient cruellement mordue et elle perdait son sang par mille blessures.³⁹¹

Ce que nous savons, c'est que les âmes sont absentes des lieux où elles ont vécu ici-bas. Qu'elles jouissent dans un monde meilleur ou qu'elles souffrent dans un monde pire, elles ne laissent derrière elles aucune trace. Cybele ignore les titres de propriété dont s'enorgueillit

³⁸⁸ « Je ne mourrai pas, car je n'ai pas péché contre la lumière » in *Mémoires intérieurs*, X, de John Henry Newman, 1939, p. 66.

³⁸⁹ *Journal*, p. 30.

³⁹⁰ *Journal*, pp. 31-32.

³⁹¹ *Journal*, pp.32-33.

cette éphémère vermine humaine qu'elle n'a pas même besoin de secouer : qu'elle absorbe et dont elle se nourrit.

Peut-être ces photographies de maisons et de campagnes n'éveillent-elles en moi un chant aussi funèbre que parce qu'aucun visage ne s'y mêle. Seule la face humaine parle d'éternité. Elle seule est annonciatrice de l'amour qui ne passera pas. S'il est vrai que « les maisons, les avenues, les routes sont fugitives comme les années », une figure d'homme et de femme porte un caractère auguste, ineffaçable, et je regarde chaque jour, sur une reproduction accrochée au mur, la poitrine qui se soulève de l'Apollon d'Olympie.³⁹²

³⁹² *Les Maisons fugitives*, X, p. 907.

2.2. *Le Roi des Aulnes* chez Goethe et *Le roi des Aulnes* chez Mauriac

Dans les *Nouveaux Mémoires intérieurs*, lorsqu'il se rappelle sa sensibilité et son attachement à la nature pendant son enfance très sensible et isolée, Mauriac fait mention du poème *Le Roi des Aulnes*³⁹³ de Goethe. Ceci est sans doute le plus célèbre des poèmes du grand auteur allemand. Mauriac, enfant rêveur et grand lecteur qui a grandi entouré des arbres des Landes, a pu interpréter à sa manière l'œuvre de Goethe. Quand, après une interruption de dix ans, il revient au genre romanesque, notre écrivain français est conscient du changement qu'il fait subir au personnage du poème allemand :

J'ai commencé à le pressentir lorsque le premier octobre, je faisais mes derniers tours de parc, les narines gonflées, l'oreille dressée, le pas suspendu – faon qui entend craquer une branche. Le Roi des Aulnes de ma légende à moi ne tue pas le petit d'homme ; il l'initie, sans hâte, prenant son temps, d'automne en automne, à un secret inscrit partout, certes, mais indéchiffrable pour l'enfant qui se croit éternel. Arrêté au milieu de l'allée, les yeux clos pour mieux sentir ce souffle sur ma figure, c'était un philtre que je buvais à mon insu.³⁹⁴

Mauriac a adapté Goethe avec la naïveté de l'enfant qui croit à la vie éternelle. Il n'hésite pas à sauver le personnage qui vit seulement dans la fiction.

Nous pouvons trouver l'allusion à cette ballade allemande, d'abord dans *Le Mystère Frontenac* au moment où Yves voit son frère Jean-Louis entouré par sa mère et son oncle qui

³⁹³ Goethe, *Ballades et autres poèmes*, texte original et version française par Jean Malaplate, présentation de Bernard Lortholary, Mayenne, Aubier, 1996, p. 45.

³⁹⁴ *Nouveaux mémoires intérieurs*, p. 20.

le convainquent d'accepter le rôle de fils aîné dans les affaires de la famille. Yves sent que la complicité avec Jean-Louis n'est plus possible :

« Moi, ils ne m'auront pas... » Mais en même temps qu'il s'excitait contre les siens, Yves savait obscurément que lui, lui seul s'attachait follement à l'enfance. Le roi des Aulnes ne l'attirait pas dans un royaume inconnu – ah ! trop connu, était ce royaume ! Les aulnes, d'où s'élève la voix redoutablement douce, s'appellent des vergnes, au pays des Frontenac, et leurs branches y caressent un ruisseau dont ils sont seuls à connaître le nom. Le roi des Aulnes n'arrache pas les enfants Frontenac à leur enfance, mais il les empêche d'en sortir ; il les ensevelit dans leur vie morte ; il les recouvre de souvenirs adorés et de feuilles pourries.³⁹⁵

Yves aperçoit le réseau transparent des arbres qui offrent des moments de bonheur à sa famille. Des enfants Frontenac semblent avoir le même destin de la ballade allemande. Mais Yves refuse de mettre sa vie au service des intérêts et projets de sa famille. Il veut choisir son destin et non le subir comme l'enfant dans la ballade allemande.

On voit facilement des points communs entre la ballade publiée en 1782 et la nouvelle *Le Sagouin* en 1951 : le thème tragique, l'atmosphère sinistre, la simplicité et la brièveté du récit, ainsi que les personnages du père et du fils, les aulnes et l'histoire de la mort. Il change le sort du personnage de Goethe en lui sauvant la vie. Le futur poète, encore naïf croit en la vie éternelle. Il sait déjà inventer sa propre légende pour se donner l'espoir d'une vie réelle et d'un monde imaginaire. Cependant le dénouement du roi des aulnes est très différent de la fin

³⁹⁵ *Le mystère Frontenac*, p. 598.

du roman français. Dans *Le Sagouin*, quand les deux derniers Cernès s'approchent des ténèbres, les aulnes les appellent :

Deux aulnes frémissants annoncent que la rivière est proche. Ce n'est plus le roi des aulnes qui poursuit le fils dans une dernière chevauchée, mais l'enfant lui-même qui entraîne son père découronné et insulté vers l'eau endormie de l'écluse où l'été les garçons se baignent nus. Voici qu'ils sont près d'atteindre les humides bords du royaume, où la mère, où l'épouse ne les harcèlera plus. Ils vont être délivrés de la Gorgone, ils vont dormir.³⁹⁶

Le roi des aulnes chez Goethe entraîne les voyageurs dans la forêt vers leur mort, tandis que les aulnes, chez Mauriac, ne sont plus responsables de les avoir chassé. Dans la ballade germanique, le fils seul est mort dans les bras de son père à cause de la peur d'une créature maléfique ; dans *Le Sagouin*, le père et le fils courent en passant par le suicide dans la mare vers la mort libératrice. La rédemption s'opère à travers une épreuve ; le père et l'enfant doivent connaître l'opacité de l'eau boueuse avant la résurrection et la rédemption. Cette mort leur permet d'atteindre le royaume de la lumière et de la liberté. Ainsi, le jeune rêveur a su adapter la ballade allemande. Mauriac crée sa propre légende en empruntant tous les éléments connus de l'histoire originale.

Écrire un mythe semblerait être un des buts de Mauriac dans son interview. Dans *Un adolescent d'autrefois*, Alain Gajac est un protagoniste qui reflète l'esprit de Mauriac. Ce garçon dix-sept ans imagine écrire son récit hellénique :

³⁹⁶ *Le Sagouin*, pp. 130-131.

J'ai pensé à un roman que je pourrais écrire sur ce thème : Prudent, chétif et maigre, et noir de peau, et dont toutes les dents sont pourries, et qui aime, je le sais, Marie Duros, sa voisine, la fille du charpentier, la sœur d'Adolphe Duros qui a vingt ans et qui est pareil à Hercule tel qu'il est reproduit dans mon histoire grecque.³⁹⁷

L'histoire même si on ne sait pas si elle se réalisera, a quand même certains personnages d'inspiration mythologique.

³⁹⁷ *Un adolescent d'autrefois*, p. 664.

2.3. La présence d'Antée

Dans ses romans, François Mauriac crée des personnages caractéristiques d'Antée qui reprend ses forces lorsqu'il touche la Terre, sa mère. Dans *Le Baiser au lépreux* (1922), Jean Péloueyre est décrit comme Antée qui retrouve sa puissance en touchant la terre. C'est un personnage qui ne sort presque jamais de son pays natal. Le manque d'expérience en matière de voyages le rend soucieux avant son départ pour la métropole :

Enfin le curé, en toutes rencontres, harcelait Jean Péloueyre. Que pouvait le triste garçon contre cette complicité ? D'ailleurs il approuvait dans son cœur ce verdict de bannissement. Hors un pèlerinage à Lourdes et ses nuits d'amour à Arcachon, il n'avait jamais quitté son trou. S'enfoncer tout seul dans la cohue de Paris ! C'était pour lui sombrer à jamais au fond d'un océan humain plus redoutable que l'Atlantique. Mais trop de cœurs le poussaient vers le gouffre.³⁹⁸

Il se croit banni.

Dans *Un adolescent d'autrefois* (1969), on peut apercevoir la présence d'Antée moderne, qui a la passion pour la terre et sa possession. Alain se plaint auprès de sa maîtresse Marie de ce que sa mère s'occupe plus des propriétés que de lui-même, son fils unique :

— Quelles propriétés ? demanda Marie d'un ton de lassitude et moins par intérêt que par politesse.

— Les nôtres, je veux dire les miennes, puisque Maltaverne vient du côté de mon père et que j'avais hérité de la part de Laurent. Mais maman qui y mène tout, à qui j'ai transmis tous mes pouvoirs, s'en

³⁹⁸ *Le Baiser au lépreux*, p. 473.

considère comme la maîtresse absolue. Certes je connaissais son amour, non de la terre au sens où moi je l'aime, mais de la propriété...

— Quelle horreur ! dit Marie.

— Non, ce n'est pas si bas que vous croyez. C'est un goût de domination, c'est le goût de régner sur une vaste étendue.

— ... Sur un peuple de serfs. Vous en êtes resté au servage.³⁹⁹

Sa mère faisait seulement « son devoir d'état » destiné à la femme traditionnellement dans la région, même si elle ne pouvait pas devenir propriétaire. Il semble qu'elle aimerait être aimée par son unique fils Alain. Mais elle comprend que l'amour pour la famille ne coule pas dans les veines de son enfant. Sachant savourer son bonheur dans le silence de la nature nocturne, Alain décide de renoncer la terre dont il va hériter ; en revanche il garde sa « joie panique ». En fait, c'est lui qui a hérité de cette passion de la propriété :

Maintenant, je concevais que le bonheur serait d'échapper à ma mère, mais que je ne voyais pas comment je pourrais me passer d'elle, incapable de m'occuper du domaine. Certes j'y tenais, je n'en rougissais pas, plus que tout au monde. Maltaverne était tout ce que j'aimais. En revanche, les terres de Numa Sérís ne représentaient rien à mes yeux.⁴⁰⁰

Voici l'analyse de Marie à propos de l'attachement spontané d'Alain : « À la fois le fils de ta mère et celui de cette terre, Maltaverne : elles te tiennent toutes les deux. »⁴⁰¹

Cette formule pourrait se comprendre comme une image d'Antée moderne chez Mauriac.

Alain et sa mère peuvent représenter Antée moderne, qui est attaché et lié à la terre et à la famille. Cela veut dire que l'homme a deux dépendances, la mère et la terre. En fait c'est la

³⁹⁹ *Un adolescent d'autrefois*, p. 720.

⁴⁰⁰ *Ibid.*, p. 724.

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 725.

double origine de l'être humain. Or Alain en veut sa mère, car il pense qu'elle aime la terre plus que lui. Malheureusement ils ont perdu la confiance entre eux. C'est la tragédie d'Antée moderne dans l'œuvre de Mauriac. Alain éprouve tous les sentiments de sa mère. Quand il rentre à la maison où sa mère est absente, il sent : « Une rancune démesurée à cause de cet abandon où maman me laissait : le crime de ne pas me préférer à tout. »⁴⁰²

Mauriac, chantre de la « symphonie pastorale »⁴⁰³ décrit cent fois son émerveillement devant le paysage à Bordeaux, à Paris et à Vémars, où il se rendait souvent pour de courts séjours. On le retrouve évidemment dans ses romans la beauté de la nature. Cet attachement aux fruits de la terre permet à l'écrivain d'observer l'évolution de l'environnement avec inquiétude. Mauriac, chroniqueur du *Figaro littéraire* exprime ses préoccupations sur « Antée pitoyable »⁴⁰⁴ : le visage adoré de la terre natale est détruit par « la mise en valeur des richesses naturelles ». Cependant il montre peu ces soucis dans son univers romanesque. La symphonie pastorale n'y est pas interrompue. Certains personnages prêtent attention aux chants des oiseaux et aux odeurs des plantes et du bétail. Quand ils rêvent ou se trouvent au milieu de la nature, ils se détendent et ne la souillent pas. Ils la respectent. On va suivre de près ces personnages qui cherchent leur repos dans la terre natale.

Dans *La Chair et le sang*, Edward Dupont-Gunther, fils du château de Lur à Bordeaux, s'installe à Paris avec sa maîtresse Édith. Au début de son séjour, ce jeune homme écrit une

⁴⁰² *Ibid.*, p.725.

⁴⁰³ François Mauriac, *D'un bloc-notes à l'autre 1952-1969*, édition établie par Jean Touzot, Paris, Bartillat, p. 499.

On se souvient qu'il s'agit du titre d'un roman d'André Gide que Mauriac aimait beaucoup.

⁴⁰⁴ *Le Figaro littéraire*, samedi 16 mai 1959, n° 682.

lettre à Firmin Pacaud, ami de la famille. Il lui parle de la joie qu'il éprouve quand il revient des vacances passées en province. Il a pensé que « son vrai visage » reparaît et réveille en lui ses goûts, son ambition et ses projets. Aujourd'hui, cet artiste parisien souvent délaissé par sa compagne reste seul sans avoir pu déployer son art dans la peinture. La solitude d'une nuit lui permet d'avoir une « connaissance exacte de soi »⁴⁰⁵. Il a voulu conquérir les cœurs. Il a compris que son ambition juvénile ne pourra le satisfaire. Il erre dans les rues. Tout d'un coup, ce jeune homme sent l'odeur familière de sa campagne :

Une odeur de verdure, de branches mouillées, venait des Champs-Élysées déserts, pareille à celle qui s'élevait sans doute vers le soleil levant des charmilles de Lur.⁴⁰⁶

Edward est pris de nostalgie sous l'effet de sensations paradoxales, puisqu'il est en plein Paris et que viennent à lui les sensations campagnardes de sa jeunesse. Pourtant ce Parisien à qui son père interdit de revenir à Lur, pense à un refuge, Claude Favereau. Malheureusement, il ne trouvera pas de havre de paix pour sa chair et son esprit avant la fin de sa vie.

En revanche, Claude Favereau, fils du valet du château de Lur, « l'ancien lévite » devient un paysan « délivré de la tentation par un excès de fatigue »⁴⁰⁷ et attaché à la « terre bénie ». Il retrouve une joie physique dans « cette animalité ». Il considère la terre comme une mère, comme s'il était lui-même une partie d'un arbre :

Sieste : Claude regarde les hommes, comme une armée anéantie, joncher la prairie. Autour des meules, ils étendent leurs bras crucifiés. Des mouchoirs

⁴⁰⁵ *La Chair et le sang*, p. 318.

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 301.

⁴⁰⁷ *Ibid.*, p. 305.

protègent leurs visages. Lui, il ne veut pas dormir, mais s'abandonner âme et corps à cette chaleur qui perd sa vie dans la Vie. Il rêve que ses pieds s'enracinent, que ses mains étendues se tordent et que sous la poussée de la sève, sa tête, dans les nuées, agite une chevelure de feuillages sombres. Son père lui a ordonné de ratisser les allées, et il ramasse un bout doré de ces cigarettes que fume Edward, et indéfiniment contemple dans l'argile sèche de la terrasse l'empreinte d'un pas menu.⁴⁰⁸

La scène du repos des paysans rappelle les champs de blé et la sieste des tableaux de Vincent van Gogh. Claude se plonge dans son imagination et il s'unit à « cette circulation de la terre vivante »⁴⁰⁹. Mauriac a écrit un poème *Le Sang d'Atys* dans sa jeunesse où il évoque le mythe d'Atys et Cybèle. Atys, jeune berger est sur les bords du Sangarios, fleuve de Phrygie. La déesse de la terre Cybèle l'y a découvert. Il était amant de la nymphe Sagaritis. Par jalousie, Cybèle métamorphose Atys en pin. On voit cette transformation mythologique dans le rêve de Claude.

Mais on peut développer cette image en insistant sur le contact avec la terre en se remémorant le mythe d'Antée. Ce personnage de la mythologie grecque est un géant. Il est fils de Gaïa, la Mère-Terre. Il reprend des forces dès qu'il est en contact avec la terre, sa mère. Claude oublie la fatigue physique en se couchant sur le champ. Il retrouve sa force sur le sol comme Antée. Cependant, la terre communique à Claude une autre impression. Son esprit religieux se renforce. Son corps et sa chair peuvent bien se reposer. Ce jeune paysan cultivé peut passer un moment de loisir avec Edward et May, les enfants de Bertie Dupont-Gunther, son maître qui est huguenot. Il est amoureux de May. Il connaît le système des castes et la religion différente ;

⁴⁰⁸ *Ibid.*, p. 225.

⁴⁰⁹ *Ibid.*, p. 226.

il ne peut s'affranchir de ces préjugés. Pour échapper à l'angoisse, il songe à un recours : la mort. Il se dirige vers le fleuve sous la pluie. En marchant, il retrouve « le pouvoir de penser » et comprend qu'aucune évasion n'est possible. Il rentre à la maison par un trou de la haie et là encore il semble trouve refuge dans une espèce de communion avec le monde sensible :

Un chien aboya puis jappa doucement, l'ayant reconnu. Claude gagna la terrasse, s'y assit les jambes pendantes. L'eau avait traversé ses vêtements, mais il demeurait là, incapable d'un geste : il envia les immobiles et frémissantes ombres des arbres ; il souhaita qu'un dieu de la nuit, plein de pitié, l'immobilisât dans le sol par des racines profondes et qu'il n'eût plus d'autres voix et qu'il ne fit pas d'autres signes que le frémissement et le balancement des cimes au vent pluvieux. Un merle chanta, il y eut des ébrouements d'ailes dans les feuilles mouillées, des roulades interrompues, un cahot de charrette. Un lièvre, deux lièvres traversent, au bas de la terrasse, la prairie, bondissent à petits sorties du nid, piaillèrent sur une branche et la mère voletait autour des becs jaunes ouverts. Le tintement d'une cloche se détacha du ciel.

[...] Une impression d'allègement, de vide, naissait de sa fatigue même. Cette nuit d'agonie l'avait comme délesté de son désespoir. Il voulut vivre, se livrer même âme et corps à la terre, s'abrutir de vie physique, s'attacher à cette argile autant qu'une jeune vigne et comme ce figuier dru.⁴¹⁰

Après ce moment de désespoir, Edward est accueilli par l'animal. Il n'a aucune envie de vivre.

Il veut se transformer en arbre immobile qui nous rappelle de nouveau la transformation d'Atys. L'auteur décrit attentivement tous les mouvements des choses vivantes autour de ce jeune homme triste. Le héros n'entend pas encore la symphonie pastorale, signe qu'Antée

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 288.

vivant lui rendra le goût de la vie. Les beautés de la terre peuvent constituer une source de vie pour l'homme déçu qui ne trouve pas de refuge parmi les êtres humains.

Dans *Le Mystère Frontenac*, deux personnages cherchent à vivre libres loin de la tradition familiale et du système social : l'oncle Xavier et Yves, cadet de Frontenac.

Xavier voulait cacher sa vie privée à sa famille en raison d'une « question de principe »⁴¹¹. Lui ne voulait pas vivre enfermé à la campagne. Il menait une vie discrète. Il ne voulait pas que la famille Frontenac connaisse la présence de Joséfa. En fait, sa vie privée est un secret de Polichinelle dans la région bordelaise. Xavier cède son bien à ses neveux et s'installe avec sa compagne à Paris. Il habite près de la station La Motte-Picquet-Grenelle, au cœur de Paris. Assis près de la fenêtre entrouverte, Xavier entend les oiseaux comme à Preignac :

Vers le soir, entre deux métros, il entendit les martinets crier comme sur le jardin de Preignac, autrefois.⁴¹²

Il se rappelle la nature de son pays natal. Il s'ennuie de ses petits. Il a accroché le même tableau qu'à Preignac : « Ces deux chromos, dont l'un représentait des pêches et l'autre des framboises, il y avait les mêmes dans la salle à manger de Preignac. »⁴¹³ Ces peintures sans valeur ne sont là que pour lui rappeler le souvenir agréable de la vie sans souci dans la forêt. L'oncle Xavier mourant finit par recevoir la visite de ses chers neveux.

Yves aussi hérite de son esprit libre. Les Frontenac invitent des amis de la famille. Pendant le repas, Yves sensible est fasciné par la beauté de la petite Dubuch, mais il comprend qu'il ne

⁴¹¹ *Le Mystère Frontenac*, p. 652.

⁴¹² *Ibid.*, p. 652.

⁴¹³ *Ibid.*, p. 657.

pourrait plaire à la fille. Après le repas, il se réfugie dans un fourré. Sous l'emprise du vin, il s'est endormi :

Cet adolescent, couché sur la terre, ne troublait pas les grillons du soir ; un écureuil descendit du pin le plus proche pour aller boire au ruisseau et passa tout près de ce corps d'homme. Une fourmi, peut-être celle qu'il avait délivrée, grimpa le long de sa jambe ; d'autres suivirent. Combien de temps aurait-il fallu qu'il demeurât immobile pour qu'elles s'enhardissent jusqu'au dépècement ?⁴¹⁴

Yves endormi est accueilli dans cet univers naturel où l'on ne distingue pas sa présence. Même les animaux ne l'aperçoivent pas. Il est devenu une partie de la nature. L'homme déçu reprend des forces dans les bras d'Antée. Yves peut dès lors dialoguer avec lui-même dans son repaire dans le parc. Il réfléchit sur son degré de liberté et sur son vrai désir :

-Ne suis-je pas libre ? Je suis libre ! » cria-t-il.

Il se tint debout et son ombre remuait sur les fougères.

« Tu es libre de traîner dans le monde un cœur que je n'ai pas créé pour le monde : - libre de chercher sur la terre une nourriture qui ne t'est pas destinée ; - libre d'essayer d'assouvir une faim qui ne trouvera rien à sa mesure : toutes les créatures ne l'apaiseraient pas, et tu courras de l'une à l'autre... »⁴¹⁵

En prenant conscience de soi, il décide de choisir son propre chemin de vie. Pour Yves, Paris où son oncle Xavier est mort n'est pas la même ville : « Il roulait vers une ville qui n'avait rien de commun avec le Paris où huit jours auparavant, Xavier Frontenac avait eu cette mort horrible. »⁴¹⁶ C'est une ville lumière qui pour lui incarne l'espérance. Sur le chemin vers la

⁴¹⁴ *Le Mystère Frontenac*, p. 606.

⁴¹⁵ *Ibid.*, p. 606.

⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 662.

capitale, il a pu respirer mieux en pensant revoir son amie adorée : « Les tunnels de Lormont à peine franchis, Yves respira mieux. Il roulait vers elle ; chaque tour de roue le rapprochait ». ⁴¹⁷ Cependant Yves, jeune poète, aussi connaît la trahison des hommes et l'échec de sa carrière de poète. Il revient avec amertume dans sa maison natale où sa mère n'est plus. Mais il ressent l'amour de la famille « au pays des Frontenac et des Péloueyre ». Yves couché au fond d'une chambre de Paris, songe au bonheur de ne pas mourir seul. Son frère Jean-Louis le veille et l'accompagne jusqu'au dernier moment. Yves se rappelle attentivement le paysage de son pays natal qui garde les richesses naturelles depuis le siècle de ses ancêtres, comme un « fils de la terre » :

Et là-bas, au pays des Frontenac et des Péloueyre, au-delà du quartier perdu où les routes finissent, la lune brillait sur les landes pleines d'eau ; elle régnait surtout dans cette clairière que les pignadas ménagent à cinq ou six chênes très antiques, énormes, ramassés, fils de la terre et qui laissent aux pins déchirés l'aspiration vers le ciel. Des cloches de brebis assoupies tintaient brièvement dans ce parc appelé : « parc de l'Homme » où un berger des Frontenac passait cette nuit d'octobre. Hors un sanglot de nocturne, une charrette cahotante, rien n'interrompait la plainte que, depuis l'Océan, les pins se transmettent pieusement dans leurs branches unies. Au fond de la cabane, abandonnée par le chasseur jusqu'à l'aube, les palombes aux yeux crevés et qui servent d'appeaux, s'agitaient, souffraient de la faim et de la soif. Un vol de grues grinçait dans la clarté céleste. La Téchoueyre, marais inaccessible, recueillait dans son mystère de joncs, de tourbe et d'eau les couples de biganons et de sarcelles dont l'aile siffle. Le vieux Frontenac ou le vieux Péloueyre qui se fût réveillé d'entre les morts en cet endroit du monde, n'aurait découvert à aucun signe qu'il y eût rien de changé au monde. ⁴¹⁸

⁴¹⁷ *Ibid.*, p. 661.

⁴¹⁸ *Ibid.*, p. 672.

3. Le mythe de la jeunesse

3.1. Mauriac, porte-parole de la déesse Hébé

Dans les entretiens avec Jean Amrouche en 1952, François Mauriac reconnaît la place essentielle de jeunesse dans son ouvrage :

Je constate en tout cas que toute mon inspiration, toute l'inspiration de mon œuvre, toutes les sources de mon œuvre, sont dans mon passé. Je n'ai à peu près rien écrit qui corresponde à ma vie à partir de l'âge de trente ans. Tout ce qui alimente mon œuvre est contemporain de mon enfance et de mon adolescence. Le poète qui, selon Sainte-Beuve, meurt dans tout homme à l'âge de vingt ans, j'ai passé toute ma vie à m'efforcer de le faire vivre, de l'écouter, de l'interroger.⁴¹⁹

On comprend la raison pour laquelle la plupart des héros de son univers sont jeunes. Le romancier avoue qu'il a le « sentiment profond de sa faiblesse » d'enfance et d'adolescence. Ses personnages réfléchissent à leur angoisse et à celle d'autres. Ils sont sensibles à la poésie. Marqué par la malchance des jeunes de sa génération, Mauriac essaie de retrouver leur vraie valeur :

La jeunesse... Nous nous tournons vers la jeunesse. Mais enfin que désignons-nous quand nous disons : « la jeunesse » ? Le mot ne recouvre-t-il pas un mythe ?

Non, tu n'es pas un mythe, tu existes, jeunesse de mon pays, mais tu as plusieurs visages. Et voici l'acte de foi que je fais pour ne pas perdre cœur : c'est qu'entre la jeunesse du mouvement « jeunes patrons », et celle des ouvriers chrétiens, et celle des ouvriers marxistes, et celle des étudiants de toute confession, en dépit de toutes

⁴¹⁹ François Mauriac, *Souvenirs retrouvés, entretiens avec Jean Amrouche*, Paris, Fayard INA, 1981, p. 78.

les divergences de classe, d'intérêt et de doctrine, il existe en commun cette vertu qui se perd avec l'âge et qui est le désintéressement.⁴²⁰

Pour rendre à la jeunesse sa dignité, il évoque son rôle important dans la société. Dans ses romans Mauriac s'intéresse au conflit des jeunes. Qu'en est-il du jeune qui quitte sa province pour Paris ? Se perd-il en perdant ses racines ? On se souvient que c'est la thèse de Maurice Barrès. Pourtant on voit le changement d'avis de Mauriac dans ses romans. Dans *Le Mystère Frontenac*, Jean-Louis reçoit une lettre d'Yves, son cadet bien intégré au sein du Tout-Paris grâce à son talent poétique. Ce jeune poète y décrit combien la capitale et la province voient la jeunesse différemment. Il goûte un sentiment de liberté à Paris où le jeune n'est pas esclave de ses origines :

Mon vieux Jean-Louis, à Bordeaux, nous ne nous doutions pas que d'avoir vingt ans pût apparaître aux autres comme une merveille. C'était bien à notre insu que nous détenions un trésor. La jeunesse n'a pas cours dans nos milieux : c'est l'âge ingrat, l'âge de la bourre, une époque de boutons, de furoncles, de mains moites, de choses sales. Les gens d'ici s'en font une idée plus flatteuse. Ici, il n'y a pas de furoncle qui tienne, tu deviens, du jour au lendemain, l'enfant Septentrion. [...]

Cette année, toutes les portes s'ouvrent devant ma « merveilleuse jeunesse », des salons très fermés. Là aussi, la littérature n'est qu'un prétexte. Personne, au fond, n'aime ce que je fais, ils n'y comprennent rien. Ce n'est pas ça qu'ils aiment ; « ils aiment les êtres » qu'ils disent ; je suis un être, et tu en es un autre, sans t'en douter.⁴²¹

⁴²⁰ François Mauriac, « S.O.S. » in *D'un bloc-notes à l'autre*, 1952-1969, p. 151.

⁴²¹ *Le Mystère Frontenac*, p. 625.

Les Parisiens rencontrent et apprécient les hommes en découvrant leur talent et trésor. Le jeune homme de vingt-deux ans qui a toujours voulu s'évader de sa ville étouffante a finalement réussi à s'installer à la capitale. Il a pu y faire carrière. Mais il a pris conscience qu'il doit le succès à son déracinement du son pays natal, source de sa vie et de son métier. Finalement, ce défi du jeune Bordelais est « une révolte et une récolte »⁴²² selon le terme de Jean Lacouture.

Mauriac qui s'intéresse à l'homme, insiste sur l'enfance dont on peut trouver les traces dans son œuvre : « L'enfance est le tout d'une vie, puisqu'elle nous en donne la clef. »⁴²³

Mauriac témoigne dans *Nouveaux mémoires intérieurs* du malheur de son enfance ; la guerre de 1914, les maladies dont des parents, des amis, hommes et femmes étaient frappés :

J'ai vu la phtisie détruire auprès de moi des familles entières. Ces hécatombes auraient dû me glacer de terreur et me détourner de toute autre pensée. D'autant que la littérature que j'aimais était peuplée de jeunes poètes mourants. Ainsi ai-je suivi pas à pas Maurice de Guérin dans son calvaire, de la rue du Cherche-Midi à la terrasse du Cayla qui a vu son agonie.⁴²⁴

Mauriac attaché à ces jeunes poètes — Maurice de Guérin et André Lacaze, etc. — reconnaît la dualité de l'homme :

Toutes les passions humaines ont mené leur jeu autour de cet adolescent enfermé et triste, de ce jeune Français catholique, mais adorateur secret de Cybèle – de ce berger Atys à qui fut imposé le baptême et qui se défendait de la renier – de ce Guérin, enfin, que

⁴²² Jean Lacouture, *François Mauriac, 1. Le sondeur d'abîmes 1885-1933*, Le Seuil, 1980, p. 13.

⁴²³ *Mémoires intérieurs*, p. 370.

⁴²⁴ *Nouveaux mémoires intérieurs*, p. 688.

Barbey d'Aurevilly appelait « Endymion » et qui était « écartelé à deux mondes ». ⁴²⁵

Cybèle est la déesse des moissons et de l'agriculture. Elle incarne la nature sauvage. Endymion représente la beauté. L'homme peut apercevoir la beauté de ce monde. En même temps il peut le détruire. Si on est conscient du sentiment profond de l'enfance et l'adolescence, on peut enrichir la richesse de la vie et de la nature en surveillant le monde en danger.

⁴²⁵ *Journal*, p. 126.

3.2. L'enfant martyr

Mauriac veut décrire la vérité à travers des yeux d'enfant. Il fait ainsi dire à Alain, âgé alors de quatorze ans : « La vérité sort parfois de la bouche des enfants. »⁴²⁶ On comprend la raison pour laquelle la jeune génération prend une place importante dans l'univers romanesque de Mauriac. Il a vécu les deux guerres mondiales d'abord en tant qu'infirmier à Salonique, puis comme chroniqueur engagé au *Figaro*. Il avait besoin de retrouver la paix et la justice sur la terre ravagée par la violence humaine et de rendre hommage aux enfants victimes de ce cataclysme mondial. Ses essais, qui témoignent d'une attitude chrétienne envers le monde, lui permettent de croire en l'avenir et d'être réconforté. Il invite à ouvrir les yeux pour percevoir la richesse du paganisme, lié au christianisme, et l'harmonie qui règne sur la terre. La *Vie de Jésus* (1938) publiée chez Flammarion, suscita de la part des lecteurs de vives critiques. Mais cet éditeur resta fidèle à Mauriac et lui demanda d'écrire une hagiographie. Mauriac accepta et écrivit *Sainte Marguerite de Cortone* en 1945, où il décrit l'allégresse de Saint François d'Assise devant la nature :

La joie de François, son amour des bêtes et des plantes, ce don qu'il avait de rendre vivante la nature inanimée, ce pouvoir angélique d'en chasser les dieux païens, de baptiser le grand Pan, d'enchaîner la pluie, le feu, le vent, son frère le soleil et ses sœurs les étoiles au triomphe du Fils de l'homme, cette exultation du poète inspiré qui réconcilie en lui les créatures et le Créateur, nous rend inattentifs à son impitoyable ascèse.⁴²⁷

⁴²⁶ *Un adolescent d'autrefois*, p. 669.

⁴²⁷ François Mauriac, *Sainte Marguerite de Cortone*, Paris, Flammarion, 1945, p. 251.

Ajoutons que François d'Assise est devenu le saint patron des animaux lors d'une convention d'écologistes à Florence en 1931. François Mauriac a un frère, Jean devenu curé et dont le *motto* était de « donner tout, gagner tout ». Dans ses romans, il évoque cette proposition antithétique qui se trouve dans la Bible⁴²⁸ selon saint Matthieu, saint Luc et saint Marc. Dans *La Chair et le sang*, May, protestante, a noté un texte saint en exergue de ses notes secrètes (« Perdre sa vie pour la sauver »⁴²⁹) :

Le passé ne m'est plus un refuge contre le présent. Il s'étend derrière moi comme une lande exploitée et parfois sur le sol demeure étendu un cadavre d'arbre à demi pourri. Je ne m'attendris plus sur cette enfance étouffante, bien que cet étouffement ait sans doute obligé un enfant chétif à se délivrer dans la fiction.

Les familles doivent donc redouter de nourrir dans leur sein un futur romancier. Mais la vocation littéraire surgit souvent en réaction contre un milieu trop étouffant. Un jeune être se délivre dans un cri, et ce cri c'est son œuvre.⁴³⁰

Le fils se satisfait du travail physique en aidant son père, régisseur à Lur. « Cet enfant chrétien », « paysan cultivé » toujours enclin aux scrupules, gagne la faveur d'Edward et de May, enfants du propriétaire. Il veut faire quelque chose lorsqu'Edward, qui est calviniste, vit un conflit intérieur :

« Il est vrai, Claude, qu'un abîme nous sépare... Je n'entends pas parler des distances sociales, mais d'une disproportion d'âme entre nous. Je ne saurais vous faire que du mal, et vous ne pouvez rien pour moi.

— Si, monsieur, je peux souffrir pour vous. »

⁴²⁸ « Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui perdra sa vie à cause de moi, la sauvera. »

⁴²⁹ *La Chair et le sang*, p. 255.

⁴³⁰ *Les Maisons fugitives*, X, pp. 908-909.

L'ancien séminariste répondit cela, d'instinct. Edward connaissait cette doctrine mystique de la réversibilité.

Il dit :

« Je ne vous souhaite pas, pauvre petit, de devenir mon bouc émissaire, ni d'être chargé de tous mes crimes. »

Claude s'étonna lui-même des mots qui, alors, lui vinrent aux lèvres :

« Je les assumerai, si vous le voulez bien. »

Il lui parut qu'un autre parlait à sa place. Edward séduit par l'étrange pacte, et comme un superstitieux qui, sans croire à l'efficacité de telle pratique, ne laisse pas d'en être impressionné, saisit la main de Claude :

« J'accepte donc et peux, désormais, m'en donner à cœur joie, n'est-ce pas ? Vous paierez les frais de mes débauches spirituelles et des autres aussi... »

Sa grande bouche, élargie par un rire, laissa voir deux canines. Claude éprouva une secrète répulsion : envers cet homme, il se sentait quitte... Ah ! que lui importait de souffrir plus tard !⁴³¹

La réversibilité des mérites est révélée après la disparition de la jeunesse. Dans *Destins*, la mort subite d'un accident de voiture de Robert Lagave paraît déboucher sur la réversibilité, au sens chrétien. Ainsi, Pierre éprouve des remords en se considérant comme une cause du départ et de la mort de son « ennemi » Robert. Pierre et sa mère Elisabeth rendent visite au corps dans l'église de Viridis :

La victoria descendait vers la Garonne. Pierre, incapable d'immobilité, se frottait les mains, les passait sur sa figure.

« C'est étrange, dit-il ; je sens encore les cicatrices des coups qu'il m'a donnés. »⁴³²

⁴³¹ *La Chair et le sang*, pp. 240-241.

⁴³² *Destins*, p. 476.

Pierre, scrupuleux, est quand même rassuré sur le salut du pauvre petit Lagave en apprenant ses derniers moments dans « le presbytère, comme par hasard ». En sortant de la première messe, Pierre se plonge dans une pensée :

Sur la route déserte, il causait avec lui-même, se fortifiait dans sa résolution de tout quitter sans tourner la tête, — impatient de retrouver son directeur, à Paris, et d’obtenir de lui qu’il raccourcît le délai imposé avant sa séparation complète d’avec le monde. Il pensait à Bob sauvé, avec une tendance paisible. Toute sa vie, toute sa vie serait offerte en échange du salut de cet enfant, qu’il avait insulté, qu’il avait précipité dans la mort ; — mais la mort seule avait pu rendre vivant cet ange charnel.⁴³³

Le dernier roman achevé *Un adolescent d’autrefois* démontre la réversibilité d’une petite sainte, Jeannette Sérís. Cette fille est décrite comme une sainte par la mère d’Alain :

— Mais ce que tu ne savais pas, ce que tu ne pouvais pas savoir puisqu’il m’était interdit de te parler d’elle, c’est jusqu’où allait son amour pour toi.
— Son amour pour moi ?
— Oui, cela paraît incroyable chez une fille de douze ans. Je n’aurais jamais imaginé que cela pût exister, ou c’eût été pour m’en scandaliser, si je n’avais été témoin de ce culte, de cette dévotion si tendre d’enfant et pourtant déjà de femme, - mais en toute pureté et innocence certes je le sais, moi à qui elle ne cessait de parler de toi. Si une pensée peut m’aider à ne pas me révolter contre l’abomination de ce que cette innocente a subi, c’est que maintenant, elle voit que tu ne la hais plus, que tu la pleures, que tu ne l’oublieras plus, qu’elle n’est plus le Pou pour toi...⁴³⁴

Cette enfant a été chérie par la mère d’Alain, qui est très attachée à cette fillette qu’elle voulait même marier avec Alain. Alain se sent coupable d’avoir appelé Jeannette Sérís Le

⁴³³ *Ibid.*, p. 481.

⁴³⁴ *Un adolescent d’autrefois*, p. 799.

Pou. Il s'en veut car ce surnom l'a fait pleurer. Il sait maintenant à quel point cette fille l'aimait malgré la souffrance suscitée par son dédain. Alain assume qu'il a aimé Le Pou une heure avant sa mort horrible, quand il l'a vu se baigner au moulin de M. Lapeyre. Il montre sa volonté de penser à la petite fille :

— Oui, et que je vais l'aimer maintenant aussi vieux que je vive, que je vais la bercer en moi, que je la serrerai encore contre mon cœur, ce pauvre petit Pou, mon unique amour.⁴³⁵

La mort innocente est une allusion aux victimes des deux guerres mondiales :

Maintenant c'était nous qui pleurions tous les deux dans la nuit, maman et moi, avec en nous cette réalité insoutenable de ce que l'enfant avait subi dans son pauvre corps, de cette salissure, de cette souillure...

« Alain, toi qui as lu tous les livres, toi qui sais tout ce qu'on a pu écrire sur le mal que Dieu permet, quand il s'agit d'un enfant, d'une petite fille, pourquoi avant de la tuer, avoir livré sa chair et son âme à une brute aveugle? Quel est le sens de cette épreuve-là que tous les jours des enfants subissent ? Encore ne connaissons-nous que ce que la presse rapporte. Mais chaque jour, partout, dans le monde entier... »⁴³⁶

Mauriac, nous semble-t-il, a écrit cette scène pour rendre hommage aux enfants déportés pendant la guerre. La réversibilité des mérites est montrée dans ses romans pour mettre en évidence les victimes innocentes.

3.3. Le combat de la jeunesse pour la vérité

⁴³⁵ *Ibid.*, p. 801.

⁴³⁶ *Ibid.*, pp. 799-800.

Dans le discours prononcé lors du banquet pour la remise du prix Nobel à l'Hôtel de Ville de Stockholm le 10 décembre 1952, François Mauriac regrette que son univers romanesque soit encore méconnu :

Mais être obsédé par le mal, c'est l'être aussi par la pureté, par l'enfance. Je m'attriste de ce que les critiques, les lecteurs trop pressés ne voient pas la place que l'enfant occupe dans mes histoires. Un enfant rêve à la clef de tous mes livres, et les amours enfantines n'y manquent pas, et les premiers baisers, et la première solitude, tout ce que j'ai chéri dans la musique de Mozart. On voit les vipères de mes romans, on ne voit pas les colombes qui y nichent aussi dans plus d'un chapitre, parce que chez moi l'enfance est le paradis perdu et qu'elle introduit au mystère du mal.⁴³⁷

L'enfant n'a pas d'arme pour combattre le mal. Il est ambassadeur de la vérité et de l'espoir dans les romans de Mauriac. Dans *Un adolescent d'autrefois*, le Doyen affirme que « La vérité sort parfois de la bouche des enfants ». Dans *Mes Grands hommes*, Mauriac évoque les influences littéraires de Chateaubriand :

Il nous a donné à son insu les moyens de pénétrer à travers les apparences jusqu'à l'homme véritable que nous avons la faiblesse de chérir. D'autres vies « font tableau », mais sans que l'auteur l'ait voulu : ce sont celles-là qui me touchent. Nietzsche foudroyé dans une rue de Turin, Arthur Rimbaud revenant mourir à l'hôpital de la Conception, tous ceux qui ont mené le combat de Jacob contre l'ange, qui se sont débattus sous la griffe de Dieu, qui ont cherché leur vérité et qui se sont perdus pour la trouver, c'est à ceux-là qu'il faut

⁴³⁷ François Mauriac, Discours au banquet du prix Nobel à l'Hôtel de Ville de Stockholm 10 décembre 1952.

comparer Chateaubriand si nous voulons le mettre à sa place (non certes la première) dans l'ordre de la vraie grandeur.⁴³⁸

Le combat entre Jacob et l'ange, on le constate aussi chez Mauriac. Des personnages jeunes cherchent la vérité. On l'entend souvent par leur bouche.

François Mauriac a un frère, Jean, devenu curé, qui disait « donner tout, gagner tout ». Dans ses romans, il évoque cette proposition antithétique qui se trouve dans l'Évangile⁴³⁹ selon saint Matthieu, saint Luc et saint Marc. Dans *La Chair et le sang*, May, protestante, a noté un texte saint en exergue de ses notes secrètes, « Perdre sa vie pour la sauver » :

Le passé ne m'est plus un refuge contre le présent. Il s'étend derrière moi comme une lande exploitée et parfois sur le sol demeure étendu un cadavre d'arbre à demi pourri. Je ne m'attendris plus sur cette enfance étouffante, bien que cet étouffement ait sans doute obligé un enfant chétif à se délivrer dans la fiction.

Les familles doivent donc redouter de nourrir dans leur sein un futur romancier. Mais la vocation littéraire surgit souvent en réaction contre un milieu trop étouffant. Un jeune être se délivre dans un cri, et ce cri c'est son œuvre.⁴⁴⁰

L'écrivain reprend l'image des vieilles outres dans la Bible comme une idée « moderniste » dans *Un adolescent d'autrefois*. Alain est considéré comme un « petit moderniste » par son curé, puisqu'il est influencé par son ami André Donzac, séminariste à Paris. Alain partage son idée avec son curé :

Vous croyez à ce que vous faites. Peut-être aurez-vous versé le vin nouveau dans de vieilles outres, celles qu'on vous a passées au

⁴³⁸ *Mes grands hommes*, pp. 195-196.

⁴³⁹ « Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui perdra sa vie à cause de moi, la sauvera. », *La Bible*.

⁴⁴⁰ *Les Maisons fugitives*, X, pp. 908-909.

séminaire. Mais ce vin nouveau, vous le renouvez chaque jour, en dépit des vieilles outres, d'une vieille théologie qui crève de partout.⁴⁴¹

L'arbre joue le rôle de consolateur de l'homme malheureux dans les romans de Mauriac.

Dans *La Chair et le sang*, Claude Favereau, fils du régisseur est dans un état d'esprit désolé à cause du mariage de May, fille du propriétaire :

Il était à mi-chemin entre le fleuve et Lur. Ce besoin d'anéantissement, la mort le comblerait-elle ? Contre l'écorce rugueuse, il meurtrit son front, ses mains, sensation qu'il rattache depuis son enfance aux heures désolées, lorsque, fuyant les grandes personnes et le bras replié, il pleurait contre un arbre, muet consolateur.⁴⁴²

Claude pense un moment au suicide mais il change d'avis et retourne à la maison sous la pluie. Il fait appel à l'arbre. Il veut se transformer en arbre pour continuer à vivre sans souffrance :

L'eau avait traversé ses vêtements, mais il demeurait là, incapable d'un geste : il envia les immobiles et frémissantes ombres des arbres ; il souhaita qu'un dieu de la nuit, plein de pitié, l'immobilisât dans le sol par des racines profondes et qu'il n'eût plus d'autres voix et qu'il ne fît pas d'autres signes que le frémissement et le balancement des cimes au vent pluvieux. [...]

Il voulut vivre, se livrer âme et corps à la terre, s'abrutir de vie physique, s'attacher à cette argile autant qu'une jeune vigne et comme

⁴⁴¹ *Un adolescent d'autrefois*, p. 702.

⁴⁴² *La Chair et le sang*, p. 286.

ce figuier dru ; il se laissa choir dans une meule odorante et, grelottant un peu, s'endormit.⁴⁴³

Le mythe de Cybèle montre l'harmonie entre l'homme triste et la nature qui le reconforte.

Dans *La Chair et le sang*, Claude retrouve son pays natal en quittant le séminaire et en renonçant à être prêtre. Il redevient volontairement un jeune paysan :

Sieste : Claude regarde les hommes, comme une armée anéantie, joncher la prairie. Autour des meules, ils étendent leurs bras crucifiés. Des mouchoirs protègent leurs visages. Lui, il ne veut pas dormir, mais s'abandonner âme et corps à cette chaleur qui perd sa vie dans la Vie. Il rêve que ses pieds s'enracinent, que ses mains étendues se tordent et que sous la poussée de la sève, sa tête, dans les nuées, agite une chevelure de feuillages sombres. [...] Il voudrait s'avancer vers ces marronniers où il a suspendu, ce matin, deux hamacs ; il rôde alentour et de loin envie les cimes immobiles, qui font silence sur le sommeil des jeunes maîtres. Une cigale éclate, grince longuement, puis trouve son rythme et bat comme le cœur souffrant de Cybèle engourdie.⁴⁴⁴

« L'enfant paysan » veut aussi faire de ses jeunes maîtres Edward et May des amis. En méditant sur la jeunesse et la vieillesse dans son essai, Mauriac étudie le lien entre le silence et la jeunesse :

« Être jeune, c'est n'être jamais seul, c'est être épié, cerné de mille désirs, entendre autour de soi craquer les branches. Le jour que tu ne perçois plus la respiration du désir à l'affût, que tu découvres dans ta vie un silence inconnu, reconnais que la jeunesse s'est retirée de toi. »⁴⁴⁵

⁴⁴³ *Ibid.*, p. 288.

⁴⁴⁴ *La Chair et le sang*, pp. 224-225.

⁴⁴⁵ Jean de Fabrègues, « Humanité de François Mauriac » in *Hommage à François Mauriac, La Revue du Siècle*, Paris, Éditions du siècle, juillet-août, 1933, p. 128.

Cette citation relevée par Jean de Fabrègues montre l'importance que Mauriac attache au silence et à la jeunesse. Ce jeune homme pense que rester jeune c'est garder ses sens éveillés et il s'y applique. Une vie contradictoire démontre la dualité de la vie :

« Quelle pauvre vie — me dit un jeune homme — prétendez-vous que ce destin d'André Lafon nous attire : une petite ville morne, une cour de collège, une étude puante, le dortoir, la solitude, l'angoisse, la mort! S'il existe une doctrine pour nous persuader que cette pauvreté est une telle doctrine. Elle vaut pour un misérable à qui rien ne reste que de se glorifier justement de ce qu'il est misérable. »

Je réponds que mon ami était, au sens profond du terme, un jeune homme riche. Il possédait cette royauté qui vaut tout l'or du monde, qu'entre dix-huit et trente ans certains détiennent : cet aimant irrésistible qui attire les cœurs et surtout qui les retient.⁴⁴⁶

On aborde l'inégalité des chances et l'égalité des chances dans le système de la société :

Les choses ont changé, non pas par un décret des pouvoirs publics, mais parce que les femmes sont devenues les égales des hommes. Ce qui peut-être n'aura fait que changer la nature de leurs malheurs. Le caractère de chacun, c'est sa destinée et son impuissance, s'il est impuissant, ne dépend d'aucune loi. Cette jeunesse qui ne supporte plus la nécessité du choix à la fin des études et regimbe contre cette inégalité des chances se révolte contre sa nature même.⁴⁴⁷

La nature est maître de l'homme. Le silence et la solitude de la jeunesse⁴⁴⁸ peuvent entendre l'enseignement de la nature :

⁴⁴⁶ *La Vie et la Mort d'un poète*, p. 53.

⁴⁴⁷ *Bloc-notes V*, mars 1970, p. 323.

⁴⁴⁸ « *Les faveurs de nos dieux m'ont touché dès l'enfance ;
Mes plus jeunes regards ont aimé les forêts,
Et mes plus jeunes pas ont suivi le silence*

« La jeunesse est semblable aux forêts verdoyantes tourmentées par les vents : elle agite de tous côtés les riches présents de la vie, et toujours quelque profond murmure règne dans son feuillage... » J'ai toujours aimé cette image de Maurice de Guérin dans *Le Centaure*. C'était une de mes phrases clés.⁴⁴⁹

On peut voir la création d'un mythe selon des auteurs. Gustave Flaubert a eu « le goût de la vie moderne » et il a été l'« idole » de l'art selon François Mauriac :

L'auteur de *Salammbô* édifie, pour son plus grand bonheur, un univers sans bourgeois, comme, à la même époque, Renan créait de toutes pièces une Grèce de professeur, sage, harmonieuse et raisonnable. Ces historiens scrupuleux accumulent les documents, et ce qu'ils construisent, en définitive, ce sont des mythes à leur mesure ; ils assouviennent les passions de leur esprit.⁴⁵⁰

Dans *Le Nœud de vipères*, Louis se demande en déjeunant seul :

Un homme de mon âge, me disais-je, dont la vie est depuis des années menacée, ne cherche plus très loin les raisons de ses sautes d'humeur : elles sont organiques. Le mythe de Prométhée signifie que toute la tristesse du monde a son siège dans la foi. Mais qui oserait reconnaître une vérité si humble ? Je ne souffrais pas.⁴⁵¹

La légende de Prométhée laisse supposer que les Grecs anciens avaient découvert que le foie est l'un des rares organes humains à se régénérer spontanément en cas de lésion. Louis déplore que son rôle soit déterminé par son entourage, comme Pygmalion dépendait du souhait de son maître :

Qui m'entraînait bien loin dans l'ombre et les secrets. »

Poème de Maurice de Guérin cité par François Mauriac in *Journal*, p. 125.

⁴⁴⁹ *Bloc-notes, Tome III, 1961-1964*, pp. 135-136.

⁴⁵⁰ *Mes grands hommes*, p. 228.

⁴⁵¹ *Le Nœud de vipères*, p. 488.

Tous, femme, enfants, maîtres et serviteurs, ils s'étaient ligués contre mon âme, ils m'avaient dicté ce rôle odieux. Je m'étais conformé au modèle que me proposait leur haine. Quelle folie, à soixante-huit ans, d'espérer remonter le courant, leur imposer une vision nouvelle de l'homme que je suis pourtant, que j'ai toujours été ! Nous ne voyons que ce que nous sommes accoutumés à voir.⁴⁵²

Mauriac s'inquiète de faire un mythe de son œuvre :

J'ai trop peur de scandaliser. Le paganisme de cette œuvre est terrible... Je l'ai brûlée pour cela, à plusieurs reprises.

Bien sûr, *Atys* est païen, mais vous n'en paraissez que plus grand. Votre position n'en est que plus belle : on voit d'où vous venez, sur quoi vous avez bâti votre foi. Et la fin du poème n'est-elle pas chrétienne ?⁴⁵³

Ainsi Gide suggère, dans cette remarque, que Mauriac s'est servi du mythe grec pour témoigner de sa propre histoire. Il ne saurait en effet être question d'autre chose, avec le mythe d'*Atys* (plus souvent orthographié *Attis*), que de retracer une *métamorphose*, d'abord au sens ovidien du terme et Mauriac lui-même finira par l'admettre :

La grâce dans un poète est surajoutée à la nature ; mon œuvre est une de ces sources consacrées aux nymphes, dont l'Église transmet à ses saintes et ses saints l'héritage.⁴⁵⁴

« Il s'agit bien ici d'une cosmogonie personnelle, que Mauriac tente d'élever au rang de mythe chrétien. »⁴⁵⁵

⁴⁵² *Ibid.*, p. 515.

⁴⁵³ Propos de Mauriac, puis de Gide, sur *Le Sang d'Atys*, rapportés dans Malcolm Scott, *Gide et Mauriac*, L'Esprit du Temps, 2004, p. 224.

⁴⁵⁴ François Mauriac, *Œuvres romanesques et théâtrales complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome III, 1991, p. 1418.

⁴⁵⁵ Philippe Mottet, *Sur la réécriture de la parabole de l'enfant prodigue par Gide et du mythe d'Attis par Mauriac*, dans « Lire, écrire, contempler, Lectures et création II », Textes réunies par Jean-François Durand, Association Internationale des Amis de François Mauriac, L'Harmattan, 2006, p. 79.

CONCLUSION

François Mauriac analyse longuement dans toute son œuvre son attachement à l'enfance et à l'adolescence qui sont les sources de sa création littéraire. Le jeune Bordelais enraciné a grandi dans une famille bourgeoise et catholique. La nature a apporté un profond réconfort à ce garçon sensible et fragile. L'influence de Maurice Barrès, sa rencontre avec Marc Sangnier, la fréquentation de la nature pendant ses grandes vacances lui ont donné une vision plus large du monde qui a alimenté sa révolte contre son milieu. Dans la première partie, nous avons vu que le romancier a décrit un monde de l'engourdissement. Thérèse Desqueyroux dans *Thérèse Desqueyroux* et Alain Gajac dans *Un adolescent d'autrefois* sont des personnages enracinés avec un héritage et un patrimoine. Ils ont grandi sans se poser de questions sur leur origine. Cependant « je me sens de plus en plus impuissant à satisfaire les "moi" multiples qui me composent », écrit Mauriac à vingt ans : « Ce sont des frères siamois dont les uns veulent aller à droite et les autres à gauche. » Mauriac n'ignore pas les ambivalences de sa vie que Jean d'Ormesson appelle « les contradictions les plus évidentes dans la vie privée ». La conscience de soi chez des personnages enracinés devient plus problématique. Presque tous les romans de Mauriac reflètent ou mobilisent cette ambivalence. À mesure qu'elle est renforcée par la solitude, la religion et la lecture d'autres écrivains enracinés, il se pose des questions à propos de ce désir d'enracinement. Dans son entretien avec Jean Amrouche, Mauriac affirme sa différence par rapport au travail de Proust :

Contrairement à Proust, justement, je n'ai absolument pas sacrifié la vie au

souvenir. Je crois que cela correspond chez moi à la partie la plus consciente de mon destin : j'ai voulu vivre... Mais j'avais le sentiment profond de ma faiblesse et vous savez, j'ai souvent cité un mot de Barrès, celui de *Sous l'œil des Barbares*, parce qu'il m'avait frappé ; je l'avais écrit sur un carnet, ce n'était pas d'ailleurs une très belle phrase : « Souffrant jusqu'à serrer les poings du désir de dominer la vie. » C'est une chose que j'ai eue d'une manière extrêmement forte, et c'est la partie la plus volontaire de mon destin. J'ai voulu dominer la vie et je crois que je l'ai dominée délibérément, au départ.⁴⁵⁶

Le romancier affirme donc que son œuvre émane d'une affirmation de soi plus forte que les déterminations intérieures. Il montre son besoin de vivre à travers des personnages enracinés qui quittent leur pays natal.

Dans la deuxième partie, nous avons suivi des personnages déracinés et avons vu les épreuves liées à leur déracinement. Dans *Thérèse Desqueyroux*, l'héroïne a dû s'installer dans la capitale pour obéir à sa famille. Dans *Le Mystère Frontenac*, Yves qui a un « esprit fin » comme son père Michel s'intéresse à l'homme plutôt qu'au paysage : « Je lui dirai que seule la géographie humaine m'intéresse : non les paysages, mais les êtres qu'elle a vus. »⁴⁵⁷

L'auteur fait allusion à sa passion pour l'homme à travers son personnage. Cependant malgré le succès parisien de certains jeunes gens, Mauriac montre qu'ils ressentent de l'amertume, ou même une profonde nostalgie de leur terre. Ils ont besoin du soutien solide de la nature, de l'amour humain ou de la religion. Mauriac reconnaît le conflit de la nature et de la grâce dans son univers. Il met en lumière le fait que le remords et le sens chrétien du péché sont au centre

⁴⁵⁶ *Souvenirs retrouvés*, p. 79.

⁴⁵⁷ *Le Mystère Frontenac*, p. 662.

des intrigues de ses romans :

Oui, certainement. Ce conflit a dominé mon œuvre parce qu'il domine aussi la vie de tous les chrétiens. [...]

Certes, il y a peu de garçons qui, tout le temps qu'ils mènent une vie passionnelle, restent chrétiens et gardent la foi, mais ceux-là se trouvent alors engagés dans un drame : ils ont dans toute leur vie, aux yeux de Dieu et non pas aux yeux des hommes, ce témoin qui ne les quitte pas, ce regard sur soi ; c'est un élément extrêmement dramatique dans la vie du chrétien coupable, qui s'exprime forcément dans ses personnages et dans ses poèmes.⁴⁵⁸

Parmi ses jeunes personnages, certains n'arrivent pas à mener leur propre vie comme ils le souhaitent. Claude dans *La Chair et le sang* veut sauver Edward. Mais il est trop tard. Dans *Un adolescent d'autrefois*, la terre devient un refuge pour Simon qui se consacre à un travail physique en communiquant avec la nature pour mieux se connaître. Sa conscience lui permet de trouver son enracinement. Et il comprend qu'Alain veuille mener une vie libre sans dépendre de sa famille ni de l'argent de celle-ci. Simon et Marie suggèrent à Alain de mener une vie indépendante dans une ville inconnue : Paris. L'importance de la connaissance de soi chez Mauriac peut être comprise dans la perspective des moralistes chrétiens tels que Montaigne et surtout Pascal :

Il n'est pas d'autre route, pour apprendre à aimer autrui, que la connaissance de soi-même, que ce regard sans illusion qui, à travers nous-mêmes, atteint toute l'humanité misérable.⁴⁵⁹

⁴⁵⁸ *Souvenirs retrouvés*, pp. 94-95.

⁴⁵⁹ *Journal*, p. 49.

Le déracinement est un des moyens d'accès à la vie consciente. Il permet de retrouver une vie indépendante. La quête du moi est la recherche de la vérité vraie et de la « lumière en soi ». L'éducation religieuse qui prône l'examen de conscience quotidienne facilite aussi l'introspection.

Dans notre troisième partie, nous avons évoqué la vision pleine d'espérance de François Mauriac. Lors de sa rencontre avec le journaliste Christian Bernadac à Malagar, le romancier sur le point de finir *Un adolescent d'autrefois*, évoque La Hure, rivière qui prend sa source dans les Landes de Gascogne et qui parcourt tout le roman :

Si vous lisez le roman que je suis en train d'écrire maintenant, vous verrez que La Hure coule tout au long du roman, ce qui a tout de même une signification profonde.⁴⁶⁰

À vrai dire, la Hure dont enfant il recherchait la source avec ses frères est la figure de sa quête de la pureté et du sens de la vie. Dans le dernier roman de Mauriac, *Un adolescent d'autrefois*, Alain est le seul à repartir à zéro sans aucun soutien, en quittant les Landes pour Paris. Il a compris le sens de la mort innocente d'une fillette dont il était aimé. Le romancier a évoqué cette disparition de l'enfant. Nous avons alors éprouvé la réversibilité des mérites que présentent certains de ses romans. Dans *le Sagouin*, Mauriac a revisité *le Roi des Aulnes* de Goethe :

« L'amour infiniment tendre qui m'a fait le don du malheur. » J'ai écrit en exergue de mon roman *L'Agneau* cette phrase de Simone Weil. Elle me hante,

⁴⁶⁰ Christian Bernadac, *La Dernière promenade de François Mauriac à Malagar*, Toulouse, Pin-Balma : Sables, 2009, p. 35.

ce matin, après avoir lu et médité la Passion selon saint Marc. Je n'ai pas reçu ce don du malheur. Je ne l'ai pas demandé, je ne l'ai pas désiré. Même aujourd'hui, en pleine Passion, je n'attends rien d'autre, et je n'obtiens rien d'autre que la paix, que cette calme rumeur d'un océan qu'on ne voit pas, que ce ressac de l'âme agitée autour de Celui qu'elle possède, que ce retour de la vague sur elle-même, que ce bercement infini. Hédonisme inguérissable.⁴⁶¹

Malgré tout, comme on le voit, Mauriac avoue qu'il demeure jusqu'au bout partagé entre la quête des plaisirs et celle de la grâce.

On voit que François Mauriac traduit les réalités de la vie intérieure en termes cosmiques, tant il est vrai que l'homme est lui-même une partie de la nature. La vision chrétienne pleine d'espérance de François Mauriac lui permet de surmonter cette contradiction. Cette transcendance brise le cercle vicieux et assimile le cycle de la vie humaine à celui de la nature : enracinement — déracinement — « replantation ».

⁴⁶¹ *Bloc-notes, tome I, 1952-1957*, p. 134.

BIBLIOGRAPHIE

I. ŒUVRES DE FRANÇOIS MAURIAC

Corpus des œuvres étudiées

- I. *La Chair et le sang*, Emile-Paul, 1920.
- II. *Le Baiser au lépreux*, Grasset, 1922.
- III. *Thérèse Desqueyroux*, Grasset, 1927.
- IV. *Destins*, Grasset, 1928.
- V. *Le Nœud de vipères*, Grasset, 1932.
- VI. *Le Mystère Frontenac*, Grasset, 1933.
- VII. *Le Sagouin*, Plon, 1951.
- VIII. *Un adolescent d'autrefois*, Flammarion, 1969.

Poèmes

1. *Les Mains jointes*, Bibliothèque du Temps présent, Falque, 1909.
2. *L'Adieu à l'adolescence*, Stock, 1911.
3. *Le Disparu*, Mercure de France, 1918.
4. *Orages*, Champion, 1925.
5. *Le Sang d'Atys*, Grasset, 1940.

Romans, contes et récits

- I. *L'Enfant chargé de chaînes*, Grasset, 1913.
- II. *La Robe prétexte*, Grasset, 1914.
- III. *La Chair et le sang*, Emile-Paul, 1920.
- IV. *Préséances*, Émile-Paul, 1921.
- V. *Le Baiser au lépreux*, Grasset, 1922.

- VI. *Le Fleuve de feu*, Grasset, 1923.
- VII. *Genitrix*, Grasset, 1923.
- VIII. *Le Mal*, Grasset, 1924.
- IX. *Le Désert de l'amour*, Grasset, 1925.
- X. *Fabien*, Au sans pareil, 1926.
- XI. *Coups de couteau*, Trémois, 1926.
- XII. *Un homme de lettres*, Lapina, 1926.
- XIII. *Conscience, instinct divin*, Emile-Paul, 1927.
- XIV. *Thérèse Desqueyroux*, Grasset, 1927.
- XV. *Destins*, Grasset, 1928.
- XVI. *Le Démon de la connaissance*, Trémois, 1928.
- XVII. *Trois récits (Coups de couteau, Un homme de lettres, Le Démon de la connaissance)*, Grasset, 1929.
- XVIII. *La Nuit du bourreau de soi-même*, Flammarion, 1929.
- XIX. *Ce qui était perdu*, Grasset, 1930.
- XX. *Le Nœud de vipères*, Grasset, 1932.
- XXI. *Le Mystère Frontenac*, Grasset, 1933.
- XXII. *Le Drôle*, Hartmann, 1933.
- XXIII. *La Fin de la nuit*, Grasset, 1935.
- XXIV. *Les Anges noirs*, Grasset, 1936.
- XXV. *Plongées*, Grasset, 1938 (recueil de nouvelles contenant entre autres *Thérèse chez le docteur* et *Thérèse à l'hôtel*).
- XXVI. *Les Chemins de la mer*, Grasset, 1939.
- XXVII. *La Pharisienne*, Grasset, 1941.
- XXVIII. *Le Sagouin*, Plon, 1951.
- XXIX. *Galigai*, Flammarion, 1952.
- XXX. *L'Agneau*, Flammarion, 1954.
- XXXI. *Un adolescent d'autrefois*, Flammarion, 1969.
- XXXII. *Maltaverne*, Flammarion, 1972. [Roman posthume]

Théâtre

1. *Asmodée*, Théâtre français, 22 novembre 1937, Grasset, 1938.
2. *Les Mal-aimés*, Théâtre français, 1er mars 1945, Grasset, 1945.
3. *Passage du Malin*, Théâtre de la Madeleine, 9 décembre 1947, La Table ronde, 1948.
4. *Le Feu sur la terre, ou Le Pays sans chemin*, Théâtre Hébertot, 12 octobre, 7 novembre 1950, Grasset, 1951.
5. *Le Pain vivant* [Scénario et dialogue pour un film], Flammarion, 1955.
6. *Le souffle au cœur*, Pièce en trois actes, in *Neuf perles de culture* recueilli par Jacques Laurent, Claude Martine, *pastiches de Jean Giraudoux, J.-P. Sartre, Audiberti, Henry de Montherlant, Paul Claudel, Jean Cocteau, Albert Camus, François Mauriac, Jean Anouilh*, Paris, Gallimard, 1952.

Essais

a) L'écrivain catholique

- *Supplément au Traité de la concupiscence de Bossuet*, éd. du Trianon, 1928.
- *Divagations sur Saint-Sulpice*, Champion, 1928.
- *Souffrances du chrétien*, NRF, 1928.
- *Bonheur du chrétien*, NRF, 1929.
- *Paroles en Espagne*, Hartmann, 1930 (recueilli dans *Paroles catholiques*, Plon, 1954).
- *Le Jeudi saint*, Flammarion, 1931.
- *Souffrances et bonheur du chrétien*, Grasset, 1931.
- *Pèlerins*, Éditions de France, 1932.
- *Petits essais de psychologie religieuse*, L'Artisan du livre, 1933.
- *Vie de Jésus*, Flammarion, 1936.
- *Sainte Marguerite de Cortone*, Flammarion, 1945.
- *Terres franciscaines. Actualité de saint François d'Assise*, Plon, 1950.
- *La Pierre d'achoppement*, éd. du Rocher, 1951.
- *Paroles catholiques*, Plon, 1954.
- *Le Fils de l'Homme*, Grasset, 1958.

- *Ce que je crois*, Grasset, 1962.

a) Le critique littéraire

- *Les Beaux esprits de ce temps*, Champion, 1926.
- *Le Tourment de Jacques Rivière*, La Nuée Bleue, 1926.
- *La Rencontre avec Pascal*, suivi de *L'Isolement de Barrès*, Cahiers libres, 1926.
- *Proust*, Marcelle Lesage, 1926.
- *Le Roman [Le Roman, Loti, Anatole France, Radiguet, Barrès]*, l'Artisan du livre, 1928.
- *La Vie de Jean Racine*, Plon, 1928.
- *Dramaturges*, Librairie de France, 1928.
- *Voltaire contre Pascal*, éd. Belle page, 1929 (recueilli dans *Mes grands hommes*, éd. du Rocher, 1949).
- *Dieu et Mammon*, éd. du Capitole, 1929.
- *Trois Grands hommes devant Dieu [Molière, Rousseau, Flaubert]*, éd. du Capitole, 1930.
- *Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline*, Hachette, 1931.
- *René Bazin*, Alcan, 1931.
- *Le Romancier et ses personnages*, suivi de *L'Education des filles*, Corrêa, 1933.
- *Discours de réception à l'Académie française (16 novembre 1933)*, Institut de France, Grasset, Plon, 1934.
- *Les Pages immortelles de Pascal*, choisies et expliquées par François Mauriac, Corrêa, 1940.
- *Les Arbres et les pierres*, Stols, 1944.
- *La Rencontre avec Barrès*, La Table ronde, 1945.
- *La Trahison d'un clerc [réponse à Benda]*, éd. de La Table ronde, 1945.
- *Du côté de chez Proust*, La Table Ronde, 1947.
- *Réponse à Paul Claudel à l'Académie française (13 mars 1947)*, Institut de France, 1947.
- *Mes Grands hommes [Voltaire contre Pascal ; Trois Grands hommes devant Dieu]*, éd. du Rocher, 1949.
- *La Mort d'André Gide*, Estienne, 1952.
- *Rapport sur les prix de vertu* (présenté à l'Académie française), Institut de France, Paris, Firmin-Didot et Cie, 1960.

- *Dans la lumière*, 1940, in *La Patrie se fait tous les jours : textes français 1939-1945*, recueil de textes par Jean Paulhan et Dominique Aury, Paris, Les Editions de Minuit, 1947.
- *Le pari contre Machiavel*, in *La Patrie se fait tous les jours : textes français 1939-1945*, recueil de textes par Jean Paulhan et Dominique Aury, Paris, Les Editions de Minuit, 1947.

a) **Autobiographie – Journal – Mémoires**

- *La Vie et la mort d'un poète*, Bloud et Gay, 1924.
- *Enfance provinciale*, Émile-Paul, 1925.
- *Bordeaux, Portraits de la France*, Emile-Paul, 1926.
- *Le Jeune homme*, Hachette, 1926.
- *La Province*, Hachette, 1926.
- *Mes plus lointains souvenirs*, Hazan, 1929.
- *L’Affaire Favre-Bulle*, Grasset, 1931.
- *Commencements d’une vie*, Grasset, 1932.
- *Journal*, tomes I, II, III, IV et V, Grasset, 1934-1953.
- *Les Maisons fugitives*, Grasset, 1939.
- *Le Cahier noir*, Forez [pseudonyme de François Mauriac, paru dans la clandestinité], éd. de Minuit, 1943.
- *La Nation française a une âme*, Comité National des écrivains, Centre des intellectuels [paru dans la clandestinité], Bibliothèque française, 1943.
- *Ne pas se renier*, Fontaine, 1944.
- *Pages de journal*, éd. du Rocher, 1945.
- *Le Bâillon dénoué, après quatre ans de silence*, Grasset, 1945.
- *Journal d’un homme de trente ans*, Egloff, 1948.
- *Lettres ouvertes*, éd. du Rocher, 1952.
- *Ecrits intimes*, La Palatine, 1953 [contient : *Commencements d’une vie* ; *La Rencontre avec Barrès* ; *Journal d’un homme de trente ans* ; *Du côté de chez Proust*]
- *Bloc-Notes*, Flammarion, 5 volumes comprenant cinq périodes :
 - tome 1, 1952-1957, Flammarion, 1958

- tome 2, 1958-1960, Flammarion, 1961
- tome 3, 1961-1964, Flammarion, 1968
- tome 4, 1965-1967, Flammarion, 1970
- tome 5, 1968-1970, Flammarion, 1971
- *Mémoires intérieurs*, Flammarion, 1959.
- *De Gaulle*, Grasset, 1964.
- *Nouveaux Mémoires intérieurs*, Flammarion, 1965.
- *Mémoires politiques*, Grasset, 1967.
- *Mauriac avant Mauriac 1913-1922*, textes présentés par Jean Touzot, Flammarion, 1977.
- *Chroniques du Journal de Clichy*, éd. François Morlot et Jean Touzot, Les Belles-Lettres, 1978.
- *François Mauriac – Souvenirs Retrouvés. Entretiens avec Jean Amrouche*, établissement du texte par Béatrice Avakian, Paris, Fayard INA, 1981.
- *Paroles perdues et retrouvées*, Textes recueillis et présentés par Keith Goesch, Paris, Bernard Grasset, 1986.
- *Bloc-Notes 1952-1970*, éd. Présentée et annotée par Jean Touzot, avant-propos de Jean Lacouture, 5 vol, Seuil, 1993.
- *Mauriac sous l'Occupation* [avec diverses chroniques, dont les « Libres opinions » de Paris-Soir] de Jean Touzot, Confluences, 1995.
- *La Paix des cimes : chroniques 1948-1955*, Bartillat, 1999 (éd. établie, présentée et annotée par Jean Touzot).
- *D'un Bloc-notes à l'autre : 1952-1969*, Bartillat, 2004 (éd. établie, présentée et annotée par Jean Touzot).
- *On n'est jamais sûr de rien avec la télévision, : chroniques 1959-1964*, éd. par Jean Touzot avec la collaboration de Meryll Moneghetti, Bartillat, 2008.
- *Journal ; Mémoires politiques*, Édition établie et présentée par Jean-Luc Barré, Paris, Robert Laffont, 2008.
- *Les paroles restent*, Interviews recueillies et présentées par Keith Goesch, Paris, Bernard Grasset, 1985.

Préfaces

- Claude Mauriac, *Aimer Balzac*, Paris, Éditions de la Table ronde, 1945.
- Elie Wiesel, *La Nuit*, Paris, Éditions du Seuil, 1958.
- Francis Jammes, *Clara d'Ellébeuse*, Paris, A.Sauret, 1958.
- Robert Barrat, *Justice pour le Maroc*, Seuil, 1953.
- Léon Poliakov, *Bréviaire de la haine*, Paris, Calmann-Lévy, 1951.
- Nelly Cormeau, *L'Art de François Mauriac*, Grasset, 1957.
- Marie-Anne Gouhier, *Charles du Bos*, Vrin, 1951.
- Graham Greene, *La Puissance et la gloire*, Laffont, 1948.
- Dr Pierre Mauriac, *Aux Confins de la médecine*, Grasset, 1926.
- Jean Racine, *Phèdre*, tome II de l'édition complète du théâtre de Racine, réalisée et annotée par P.-A. Touchard, Club des libraires de France, 1958.
- *D'autres et moi*, recueil de Préfaces de François Mauriac, textes recueillis commentés par Keith Goesch, Préface de François Mauriac, Paris, Grasset, 1966.
- SUFFRAN, Michel, *Sur une génération perdue*, les écrivains de Bordeaux et de la Gironde au début du XX^e siècle, Bordeaux, Samie, 1966.

Correspondance

- *Correspondance André Gide - François Mauriac : 1912-1950*, éd. par Jacqueline Morton, Cahiers André Gide n°2, Paris, Gallimard, 1971.
- *Correspondance François Mauriac - Jacques-Emile Blanche : 1916-1942*, éd. présentée et annotée par Georges-Paul Collet, Grasset, Cahiers François Mauriac n°3, 1976.
- *Lettres d'une vie (1904-1969)*, éd. par Caroline Mauriac Grasset, 1981.
- *Les Amis de jeunesse : Correspondance François Mauriac-Vallery-Radot 1909-1931*, Grasset, Cahiers François Mauriac n°12, 1985.
- *La Vague et le Rocher : Paul Claudel, François Mauriac, correspondance 1911-1954*, éd. par Michel Malicet et Marie-Chantal Praicheux, Minard, Lettres modernes, 1988.
- *Correspondance 1911-1925, de François Mauriac et Jacques Rivière*, éd. par John Flower, Université d'Exeter, 1988.
- *Correspondance François Mauriac, Jacques et Isabelle Rivière*, Bulletin des Amis de

Jacques Rivière et Alain-Fournier, n°47-48, 1988.

- *Nouvelles Lettres d'une vie (1906-1970)*, éd. par Caroline Mauriac, Grasset, 1989.
- *Correspondance François Mauriac - Georges Duhamel : 1919-1966, Le Croyant et l'humaniste inquiet*, éd. présentée et annotée par J.-J. Hueber, avant-propos de Jean Touzot, Klincksieck, 1997.
- *Correspondance François Mauriac - Jean Paulhan : 1925-1967*, éd. établie, présentée et annotée par John E. Flower, C. Paulhan, 2001.
- François Mauriac-Jacques Maritain, *Correspondance (1926-1970)*, in *Cahiers Jacques Maritain*, n°56, 2008.

Œuvres complètes

- *Œuvres complètes*, de François Mauriac. Bois originaux de Louis Jou. 12 tomes, avec préfaces inédites de l'auteur Fayard, 1950-1956 (Bibliothèque Grasset).
- *Œuvres romanesques*, de François Mauriac, illustrées par Jean Carzou, Michel Ciry, Jacques Despierre, André Minaux, Roland Oudot, Georges Rohner, 2 tomes, Flammarion, 1965.
- *Œuvres romanesques et théâtrales complètes*, éd. établie, présentée et annotée par Jacques Petit, 4 tomes, Gallimard, 1978-1985 (« Bibliothèque de la Pléiade »).
- *Œuvres autobiographiques*, éd. établie, présentée et annotée par François Durand, Gallimard, 1990 (« Bibliothèque de la Pléiade »).
- *Œuvres romanesques*, éd. Jean Touzot, « La Pochothèque », Librairie générale de France, 1995.

Les œuvres complètes de Mauriac sont également disponibles au Cercle du bibliophile. *Les Chefs d'œuvres* de François Mauriac, (28 volumes), édition de luxe avec illustrations originales, 1967-1977.

- **TEXTES DE RÉFÉRENCE**

Thèses sur François Mauriac

- AROT, Dominique, *François Mauriac et la musique*, dirigé par Philippe Baudorre, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, 2010.
- BAZIN, Laetitia, *L'œuvre poétique de François Mauriac*, dirigé par Philippe Baudorre, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, 2006.
- BOUSETTE, Michel, *Mauriac ou la Fidélité à la sensation, 1959-1960*.
- CANÉROT, Marie-Françoise, *Le sens du tragique dans l'œuvre romanesque de François Mauriac*, sous la direction de Monsieur Jacques ROBICHEZ, Université de Paris 4, 1985.
- CONSTANT, Jean-Pierre, *Entre clair-obscur et clairvoyance : François Mauriac et les arts*, dirigé par Philippe Baudorre, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, 2008.
- CHOI KIM, Young-Ho, *Les lieux mythiques dans l'œuvre de François Mauriac : Thérèse Desqueyroux, Le Nœud de vipères : Structures, symboles et significations*, dirigé par François Gerbod, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, 1991.
- DURAND, François, *François Mauriac, Indépendance et fidélité*, Université Paris IV, Paris, Diffusion librairie Honoré Champion, 1978.
- LALANNE-TRIGEAUD, Françoise, *Le paysage intérieur dans l'œuvre de François Mauriac*, dirigé par Simon Jeune, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, 1990.
- LEE, Joong-Min, *La nature dans l'œuvre romanesque de François Mauriac*, dirigé par Lucienne Cantaloube Ferrieu, Université Toulouse 2, 1998.
- TAKENAKA, Nozomi, *Le Sacrifice et la communion des saints dans les romans de François Mauriac*, sous la direction de Jacques Monférier, Bordeaux 3, 1988.

Archives de l'Audio, de l'émission et la filmographie

- « Camus et Mauriac », in *Apostrophes*, émission présentée par Bernard Pivot, Antenne 2, 2 novembre 1978.
- *La Voix des Nobel de littérature française : discours et causeries*, enregistré entre 1923 et

1985, contient des discours, entretiens, interviews de Romain Rolland, Anatole France, Henri Bergson, Roger Martin du Gard, André Gide, François Mauriac, Albert Camus, Saint-John Perse, Jean-Paul Sartre et Claude Simon, Paris, Radio France, Archives sonores INA, 1999.

- *Le Désert de l'amour*, téléfilm de Jean-Daniel Verhaeghe, 2012.
- *Le Mystère Frontenac*, téléfilm de Maurice Frydland, 1975.
- *Le Sagouin*, téléfilm de Serge Moati, 1972.
- *Thérèse Desqueyroux*, film de Georges Franju, 1962.
- *Thérèse Desqueyroux*, film de Claude Miller, 2012.
- *Mauriac, un journaliste engagé*, Gilbert Balavoine, 2006.
- *François Mauriac, un journaliste engagé*, Gilbert Balavoine, BPI Centre Pompidou, 2007.
- *François Mauriac, il était une foi*, Olivier Besse, Mara Films, 2015.

Ouvrages consacrés entièrement à Mauriac

- ALYN, Marc, *François Mauriac*, Paris, Seghers, 1960.
- ANGLARD, Véronique, *François Mauriac, Thérèse Desqueyroux*, Paris, PUF, 1992.
- BARRÉ, Jean-Luc, *François Mauriac, biographie intime.1, 1885-1940*, Fayard, Paris, 2009.
- BARRÉ, Jean-Luc, *François Mauriac, biographie intime.2, 1940-1970*, Fayard, Paris, 2010.
- BENDZ, Ernst, *François Mauriac, Ébauche d'une figure*, Göteborg, Elanders Boktryckeri Aktiebolag, 1945.
- BERNADAC, Christian, *La dernière promenade de François Mauriac à Malagar*, Toulouse, Sables, 2009.
- BICHELBERGER, Roger, *Rencontre avec Mauriac*, Paris, Éd. de l'École, 1973.
- CABANIS, José, *Mauriac, le roman et Dieu*, Paris, Gallimard, 1991.
- CABANIS, José, *En marge d'un Mauriac*, Paris, Éd. Sables, 1991.
- CANÉROT, Marie-Françoise, *Mauriac après 1930 – Le roman dénoué*, Paris, Sedes, 1985.
- CASSEVILLE, Caroline, CRON, Eric, *Mauriac, Malagar et Johanet*, Bordeaux, l'Inventaire régional d'Aquitaine : Éditions Confluences, 2015.
- CATTANÉO, Bernard, *François Mauriac, Aux sources de l'Amour*, Helette, Editions

Jean Curutchet, 1998.

- Centre Catholiques des Intellectuels Français, *Le Chrétien Mauriac*, Paris, Desclée De Brouwer, 1971.
- CHOCHON, Bernard, *François Mauriac ou la passion de la terre*, Archives des lettres modernes, N° 140, Paris, Minard - Lettres modernes, 1972.
- CHOCHON, Bernard, *Le Bloc-notes de Mauriac, une poésie du temps*, Paris, l'Harmattan, 2002.
- CORMEAU, Nelly, *L'Art de François Mauriac, Préface de F. Mauriac*, Paris, Bernard Grasset, 1951.
- CROC, Paul, « *Destins* » de François Mauriac, Paris, Hachette, 1973.
- CURTIS, Jean-Louis, *François Mauriac, Le Feu Secret*, Héricourt, Orphée/La Différence, 1993.
- DUFAURE, Philippe Marc, *François Mauriac, Ethnologue Aquarelliste des Pays Aquitains*, Préface de Jean Mauriac, L'Union, Les Dossiers d'Aquitaine, 2000.
- FABRÈGUES, Jean de, *Mauriac*, Paris, Plon, 1971.
- FLOWER, John Ernest, *Les Anges noirs de Mauriac*, Paris, Archives N° 106, 1969.
- GEORGE, François, *La traversée du désert de Mauriac*, Quimper, Calligrammes, 1990.
- GLÉNISSON, Emile, *L'Amour dans les romans de François Mauriac*, Paris, Editions Universitaires, 1970.
- GOESCH, Keith, *Essai de bibliographie des œuvres de François Mauriac.1, 1961-1984*, Paris, Lettres modernes minard, 1988.
- HOURDIN, Georges, *Mauriac, Romancier chrétien*, Paris, Les éditions du temps présent, 1945.
- KUSHNIR, Slava M, *Mauriac journaliste*, Paris, Lettres modernes, 1979.
- LALANNE-TRIGEAUD, Françoise, *Itinéraires de François Mauriac en Gironde*, Bordeaux, Editons Confluences, 1994.
- LACOUTURE, Jean, *François Mauriac. 1, Le sondeur d'abîmes, 1885-1933*, Paris, Le Seuil, 1980.
- LACOUTURE, Jean, *François Mauriac. 2, Un citoyen du siècle, 1933-1970*, Paris, Le Seuil, 1980.
- MAJALUT, Joseph, *Mauriac et l'art du roman*, Paris, Robert Laffont, 1946.
- MAURIAC, Claude, *François Mauriac, Sa vie, son œuvre*, Paris, Éditions Frédéric Birr, 1985.
- MAURIAC, François, et SUFFRAN, Michel, *Bordeaux, une enfance*, Paris, L'Esprit du

temps, 1990.

- MAURIAC, Jean, *Malagar*, Entretien avec Eric des Garets, Pin-Balma, Sables, 1998.
- MAURIAC, Jeanne, *Mauriac intime*, Photographies de Jeanne François-Mauriac présentées par Claude Mauriac, Paris, Stock, 1985.
- MAURIAC, Pierre, *François Mauriac mon frère*, introduction et notes de Jacques Monférier, Bordeaux, L'Esprit du temps, 1997.
- MICHEL, Jérôme, *François Mauriac : La Justice des Béatitudes*, Paris, Michalon Éditions, 2010.
- MILECKI, Aleksander, *François Mauriac ou la liberté de l'esprit*, Paris, l'Harmattan, 1999.
- MONFÉRIER, Jacques, *François Mauriac du « Nœud de vipères » à « La Pharisienne »*, Paris, Éditions Champion, 1985.
- PALANTE, Alain, *Mauriac, le roman et la vie*, Paris, Le Portulan, 1946.
- PROU, Suzanne, *Mauriac et la jeune fille*, Éditions Ramsay, 1982.
- ROBICHON, Jacques, *François Mauriac*, Paris, Éd. Universitaires, 1964.
- SARGOS, Jacques, *Des Adolescents d'autrefois*, Bordeaux, Jacques SARGOS, 1986.
- SHILLONY, Helena, *Le Roman contradictoire, une lecture du «Nœud de Vipères» de Mauriac*, Archives des Lettres Modernes, Archives F. Mauriac n°3, Paris, Minard, 1978.
- SIMON, Pierre-Henri, *Mauriac par lui-même*, Paris, Seuil, 1974.
- SINZELLE, Lucienne, *Mon Malagar*, Préfaces de José Cabanis et de Jean Mauriac, Paris, Gallimard, 2001.
- SUFFRAN, Michel, *François Mauriac*, Ecrivains d'Hier et d'Aujourd'hui 45, Paris, Editions Seghers, 1973.
- SUFFRAN, Michel, *François Mauriac ou le regard de la mémoire*, Préface de Claude Mauriac, Photographies d'Anne Garde, Paris, Colona, 1985.
- SUFFRAN, Michel, *L'Aquitaine de Mauriac*, La Calade, Aix-en-Provence, Édisud, 1983.
- SWIFT, Bernard C., *Mauriac et le symbolisme*, Bordeaux, Paris, L'esprit du temps, 2000.
- TOUZOT, Jean, *François Mauriac*, Paris, Éd. de L'Herne, 1985.
- TOUZOT, Jean, *François Mauriac, une configuration romanesque, profil rhétorique et stylistique*, Paris, Archives des lettres modernes 218, 1985.
- TOUZOT, Jean, *La planète Mauriac*, Paris, Klincksieck, 1985.
- TOUZOT, Jean, *Mauriac avant Mauriac, 1913-1922*, Paris, Flammarion, 1977.

Recueil d'articles, actes de colloques et revues consacrés entièrement à François Mauriac

- Association européenne François Mauriac, *Enracinement et dépassement : chez les écrivains européens contemporains*, Iasi, Roumanie, Editura TIMPUL, 1996.
- *François Mauriac : l'œuvre au noir*, Textes réunies par Jean-François Durand, sous la direction de l'Association Internationale des Amis de François Mauriac, l'Harmattan, 2007.
- *François Mauriac et le pays de Gironde*, Bordeaux, Cahiers de Malagar, 1987.
- *François Mauriac, Journaliste : Les vingt premiers années, 1905-1925*, rédacteur John Ernest Flower, Bern, Suisse, Peter Lang Publishing, Incorporated, 2011.
- *François Mauriac, un journaliste engagé*, Jean Daniel, Jean-Claude Guillebaud, Francis Jeanson, Jean Lacouture, René Rémond, Jean Touzot, propos recueillis par Gilbert et Nicole Balavoine, Mayenne, éditions confluences/Centre François Mauriac de Malagar, 2007.
- *François Mauriac I, la poésie de François Mauriac*, textes réunis par Jacques Monfrier, La revue des lettres modernes numéros 432-438, Paris, Lettres modernes Minard, 1975.
- HOLMBERG, Arthur, *Thérèse Desqueyroux : L'impossibilité du Moi*, Cahiers François Mauriac 13, Grasset, 1986, pp.125-137.
- *Hommage à François Mauriac*, « La Revue du siècle », Paris, Éditions du siècle, Juillet-Août, 1933.
- *La Culture religieuse de François Mauriac*, Textes réunies par Jean-François Durand, sous la direction de l'Association Internationale des Amis de François Mauriac, l'Harmattan, 2008.
- *L'écrivain et ses territoires : L'Aquitaine était bien plus vaste à mes yeux que ne l'est la terre entière*, Nouveaux Cahiers François Mauriac n°22, Paris, Grasset, 2014.
- *Lectures du Sagouin*, Presses Universitaires de Reims, 1987.
- *Le Silence en littérature : de Mauriac à Houellebecq*, textes réunis par Françoise Hanus et Nina Nazarova, Paris, l'Harmattan, 2013.
- *Lire, écrire, contempler, Lectures et création II*, Textes réunies par Jean-François Durand, Association Internationale des Amis de François Mauriac, l'Harmattan, 2006.
- *Littérature et christianisme : L'esthétique de François Mauriac* : Actes du colloque de

Paris-Sorbonne (20-21 novembre 2003) et de Louvain-la-Neuve (24-25 novembre 2003), actes réunis par Laurent Déom et Jean-François Durand, Paris, Budapest, Torino, l'Harmattan, 2005.

- *Mauriac au monde comme n'y étant pas - Le Journaliste, l'histoire et les médias*, études réunies par Benoît Mérand, Paris, l'Harmattan, 2013.
- *Mauriac*, auteurs ayant collaboré à cet ouvrage : Marc Alyn, Jean Daniel, Gabriel Delaunay, Alice Delaunay-Sinturel, Jean-Marie Domenach, Jean Lacouture, Jacques Madaule, André Séailles, Collection Génies et Réalités, Paris, Librairie Hachette, 1977.
- *Mauriac-Claudé, le désir de l'infini*, Actes réunis par Jean-François DURAND, Association Internationale des amis de François Mauriac, Paris, l'Harmattan, 2003.
- *Mauriac et le discours psychologique*, *Cahiers Mauriac*, 2, 1975, p.187-197 et *Le Signe des temps*, Paris, CDU/Sedes, 1976, p.175.
- *Mauriac Malagar*, avec des textes de Pierre Botineau, Gérard Fieux, Eric des Garets, Jean Lacouture, François Lalanne, Jacques Manlay, Jean Mauriac, Jacques Monférier, Philippe Roudié, Claude Roy, Philippe Sollers, Michel Suffran, Pierre Veilletet, Centre François Mauriac de Malagar, Bordeaux, Éditions Confluences, 1997.
- MOLONEY, Michael Francis, *François Mauriac, A Critical Study*, Denver, Alain Swallow, 1958.
- MORAUD, Aline, *François Mauriac et l'écriture narcissique*, Travaux du Centre d'Études et de Recherches sur François Mauriac, n°12, Talence, 1982.
- *Pascal-Mauriac L'œuvre en dialogue*, Actes réunis par Jean-François Durand, Association Internationale des amis de François Mauriac, Paris, l'Harmattan, 2000.
- *Présence de Mauriac*, *Cahiers François Mauriac* 9, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 1982.

Recueil d'articles et ouvrages consacrés partiellement à François Mauriac

- ACEVEDO, Cristobal de, *Valeurs spirituelles françaises : entretiens avec François Mauriac, Louis de Broglie, Louis Aragon, René Huyghe, Gaston Baty et Claude Delvincourt*, Paris, Éditions du Pavois, 1946.
- BARJON, Louis, *De Baudelaire à Mauriac : l'inquiétude contemporaine*, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Suarès..., Paris, Casterman, 1962.
- BESSENT, Edna, *Solitude in the Novels of François Mauriac*, in *The French Review*, Vol.

- 8, N°2, American Association of Teachers of French, 1934, pp.129-134.
- BOS, Charles Du, *François Mauriac et le problème du romancier catholique*, Paris, Corrêa, 1933.
 - CALASSO, Roberto, *La littérature et les dieux*, traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro, Paris, Gallimard, 2001.
 - CASSEVILLE, Caroline, *Aux sources d'une esthétique littéraire : François Mauriac, de la poésie en vers à la poésie dans la prose*, in « La poésie en prose au XX^e siècle », Actes du colloque organisé à la fondation des Treilles, textes réunis par Peter Schnyder, Gallimard, 2012, pp.117-134.
 - CASSEVILLE, Caroline, *Mauriac et Sartre, le roman de la liberté*, L'Esprit du Temps, 2006.
 - CHAPON, François, *Le Fonds François Mauriac*, in « Mauriac et les grands esprits de son temps », exposition organisée à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, 11 septembre-6 octobre 1990, Paris, 1990.
 - COOKE, Paul, *François Mauriac et la connaissance de l'homme*, in « Nouveaux Cahiers François Mauriac 3 », Paris, Bernard Grasset, 1995.
 - COOKE, Paul, *Mauriac et le mythe du poète, une lecture du Mystère Frontenac*, Paris-Caen, Lettres modernes minard, 1999.
 - CROC, Paul, *L'Instant magique*, Cahiers François Mauriac 15, Paris, Grasset, 1988.
 - CZAPSKI, Joseph, *Lettre ouverte à Jacques Maritain et François Mauriac*, Manuscrit, 1944.
 - DANSEL, Michel, *Les Nobel français de littérature*, Ed. André Bonne, 1967.
 - DAUDIN, Claire, *Dieu a-t-il besoin de l'écrivain ? Péguy, Bernanos, Mauriac*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2006.
 - DUTHURON, Gaston, *Mauriac ou la fidélité à soi-même*, in « Cahiers François Mauriac 5 », Paris, Grasset, 1978.
 - *Écrits sur l'angoisse : Oppenheimer. Ricoeur. Mauriac. Freud...*, Paris, Seghers, 1963.
 - FILLON, Amélie, *François Mauriac*, in « Galerie d'histoires littéraire », Paris, Malfère, 1936.
 - FHOMPSON, Brian, *Du ronron au silence : la prière dans les romans de François Mauriac*, in « Cahiers François Mauriac 15 », Paris, Grasset, 1988.
 - GAZAGNE, Sylvie, *Adolescence et quête du sacré dans Paulina 1880 de Pierre Jean Jouve et Un adolescent d'autrefois de François Mauriac*, Université de Clermont-Ferrand.

- GOSSELIN, Monique, *Confrontation de deux univers romanesques : Bernanos et Mauriac*, Études bernanosiennes II, Textes réunis et présentés par Michel ESTÈVE, in « La Revue des Lettres Modernes n° 228-233 », 1970.
- GOSSELIN, Monique, *Méditation*, in « Mauriac et l'autobiographie », Cahiers François Mauriac, 17, Paris, Grasset, 1990, p.58-94.
- GRANDJEAN, Monique, *François Mauriac et la Russie ou des affinités électives : une « famille d'âmes », de Dostoïevski à Makine*, in « Andreï Makine, Le sentiment poétique », Association Européenne François Mauriac, Paris, L'Harmattan, 2008.
- GUTTON, Philippe, *Le pubertaire, ses sources, son devenir*, In : M. Perret-Catipovic et F. Ladame (Eds.), « Adolescence et psychanalyse : une histoire », Lausanne, Delachaux&Niestlé, 1997, pp.193-212.
- GUYONNET, Anne-Marie, *La terre, les saisons et les jours*, in « Cahiers François Mauriac 6 », Paris, Bernard Grasset, 1979.
- HÉRON, Pierre-Marie, *La solidarité surnaturelle dans les romans de Mauriac des années 30*, Université Paul-Valéry-Montpellier III.
- HERPE, Noël, *Mauriac et les grands esprits de son temps*, exposition organisée à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, 11 septembre-6 octobre 1990, Paris, 1990.
- HUET-BRICHARD, Marie-Catherine, *Mauriac et la conception humaniste du personnage ou de la mauvaise conscience du romancier*, Nouveaux Cahiers François Mauriac 5, Paris, Bernard Grasset, 1997.
- JURT, Joseph, « Souffrance, martyre et glorification de l'enfant, à travers Le Sagouin de François Mauriac et Nouvelle Histoire de Mouchette de Bernanos », in *Cahiers François Mauriac, 11*, Paris, Grasset, 1984.
- KALIN, Mikhaïlov, *Mauriac et Bernanos : deux mondes romanesques entre la violence et l'amour*, Collection : Archives des lettres modernes 295, Calen, Lettres modernes Minard, 2011.
- KANTERS, Robert, *François Mauriac et la grâce poétique*, Cahiers François Mauriac 6, Paris, Grasset, 1979.
- LACOUTURE, Jean, BALAVOINE, Gilbert, BALAVOINE, Nicole, *La Raison de l'Autre : Montaigne, Montesquieu, Mauriac*, livre/DVD, Bordeaux, Confluences, 2002.
- LAURENT, Jacques, MARTINE Claude, *Neuf perles de culture : pastiches de Jean Giraudoux, J.-P. Sartre, Audiberti, Henry de Montherlant, Paul Claudel, Jean Cocteau, Albert Camus, François Mauriac, Jean Anouilh*, Paris, Gallimard, 1952.
- LE GENDRE, Bertrand, *De Gaulle et Mauriac : le dialogue oublié*, Paris, Fayard, 2015.

- LEROUX, Yves, *L'enfance et la solitude dans la poésie de Marie Noël et de François Mauriac*, Cahiers François Mauriac 5, Paris, Grasset, 1978.
- MAGNY, Claude-Edmonde, *Un romancier quiétiste : François Mauriac*, in « Histoire du roman français depuis 1918 », Paris, Ed. du Seuil, 1950.
- MAURIAC, Claude, *La Terrasse de Malagar*, Paris, Grasset, 1977.
- MAURIAC, Jean, *François Mauriac à Malagar*, Paris, Fayard, 2008.
- MAURIAC, Jean, *La Mort du Général de Gaulle*, Paris, Grasset, 1972.
- MIKHAÏLOV, Kalin, *Mauriac et Bernanos, deux mondes romanesques entre la violence et l'amour*, CAEN, lettres modernes minard, 2011.
- MILLET-GÉRARD, Dominique, 'Seul le bien compose' ? *L'esthétique du mal chez Claude et Mauriac*, 1995, Travaux de littérature, VIII, p.395-417 [p.402-409 sur *Les Anges noirs*, étudié parallèlement au *Soulier de Satin*].
- MOTTET, Philippe, *Sur la réécriture de la parabole de l'enfant prodigue par Gide et du mythe d'Attis par Mauriac*, in « Lire, écrire, contempler lectures et création II », sous la direction de Jean-François Durand, Association Internationale des Amis de François Mauriac, Paris, L'Harmattan, 2006.
- RAIMOND, Michel, *Le roman*, Paris, Armand Colin, 2000.
- RAIMOND, Michel, *Le signe des temps 1, Proust, Gide, Bernanos, Mauriac, Céline, Malraux, Aragon*, Paris, CDU et SEDES réunis, 1976.
- RAMBAUD, Patrick, *Bernard Pivot reçoit Breton, Camus, Céline, Cendrars, Cocteau, Malraux, Mauriac, Queneau, Sartre et Vian*, Paris, Balland, 1989.
- REVEL, Jean-François, *L'Aventure du vrai, un quart de siècle vu par Albert Camus, Jean Cau, Jean Daniel, Max Gallo, Françoise Giroud, François Mauriac, Pierre Mendès France, François Mitterrand, Jean-Paul Sartre, Jean-Jacques Servan-Schreiber...* Préface de Jean-François Revel, Recueil de textes extraits de "L'Express", 1953-1978, Paris, Albin Michel, 1979.
- ROUSSEAU, André, *Le Journal de Mauriac*, in « Littérature du vingtième siècle.1 », Paris, Albin Michel, 1961.
- ROUSSEAU, André, *Thèmes et démons de François Mauriac*, in « Littérature du vingtième siècle.2 », Paris, Albin Michel, 1962.
- ROUSSEL, Bernard, *Mauriac : le péché et la grâce*, Centurion, 1964.
- LANE, Brigitt, *Pseudo-mère*, Cahiers François Mauriac 13, Rencontres internationales François Mauriac, Paris, Bernard Grasset, 1985.
- SCOTT, Malcolm, *Mauriac et Gide. La recherche du Moi*, Paris, L'Esprit du temps, 2004.

- SÉAILLES, André, *François Mauriac et Charles de Gaulle*, Espoir n°18, 1977.
- SUFFRAN, Michel, *François Mauriac et la poésie de roman*, La revue de lettres modernes François Mauriac 1, numéros 432-438, 1975.
- SUFFRAN, Michel, *Sur une génération perdue*, les écrivains de Bordeaux et de la Gironde au début du XX^e siècle, préface de François Mauriac, Bordeaux, Le Festin, 2005.
- TOUZOT, Jean, *Le Bon gaufrier*, Magazine littéraire, février 1985.
- TOUZOT, Jean, *Mauriac poète et prophète de l'écologie*, Cahiers François Mauriac 9, Grasset, 1982.
- UCHIYAMA, Kenichi, *Voyage au bout de la folie. Une lecture du Nœud de vipères*, in « Études de langue et littérature française, 68 », 1996.
- VERNONIS, Paul, *Le roman rustique de George Sand à Ramuz, Ses tendances et son révolution (1860-1925)*, Paris, Librairie NIZET, 1962.

Autres ouvrages consultés

Œuvres littéraires

- BALZAC, Honoré de, *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, 1990.
- BARRÈS, Maurice, *Les Déracinés*, Lausanne, La Guilde du livre, 1960.
- BARRÈS, Maurice, *Sous l'œil des Barbares*, in « Romans et voyages, I », Paris, R. Laffont, 1994.
- BARRÈS, Maurice, *Un homme libre*, in « Romans et voyages, I », Paris, R. Laffont, 1994.
- BAUDELAIRE, Charles, *Fleurs du Mal*, Paris, Paris, C. Lévy, 1925.
- BAZIN, René, *En Province*, Paris, C. Lévy, 1896.
- BAZIN, René, *La terre qui meurt*, Paris, Calmann-Lévy, 1902.
- BAZIN, René, *Les Oberlé*, Paris, C. Lévy, 1942.
- BERNANOS, Georges, *Brésil, terre d'amitié*, in « Français si vous saviez... », Paris, Gallimard, 1995.
- BERNANOS, Georges, *Les Enfants humiliés*, in « Essais et écrits de combat I », Paris, Gallimard, 1997.
- BOS, Charles Du, *Journal 1921-1923*, Paris, Corrêa, 1946.
- BOS, Charles Du, *Journal 1924-1925*, Paris, Corrêa, 1948.
- CAMUS, Albert, *Le Mythe de Sisyphe : essai sur l'absurde*, Paris, Gallimard, 1994.
- CHATEAUBRIAND, François-René de, *Mémoires D'Outre-Tombe*, édition établie par Maurice Levaillant et Georges Moulinier, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1951.
- CHATEAUBRIAND, François-René de, *Œuvres romanesques et voyages*, Paris, Gallimard, 1986.
- CHATEAUBRIAND, François-René de, *Génie du christianisme I*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.
- CHATEAUBRIAND, François-René de, *René*, édition critique avec une introduction, des notes et appendices par Armand Weil, Paris, librairie E.DROZ, 1935.
- CLAUDEL, Paul, *Le Poète et la Bible*, volume 1, 1910-1946, Paris, Gallimard, 1998.
- CLAUDEL, Paul, *Le Poète et la Bible*, volume 2, 1945-1947, Paris, Gallimard, 2002.
- CLEMENCEAU, Georges, *Le Grand Pan*, Paris, Imprimerie Nationale, 1995.
- COLETTE, *Œuvres complètes de Colette*, Paris, Éd. du Centenaire, Flammarion, 1973.
- FARGUE, Léon-Paul, *Le piéton de Paris suivi de D'après Paris*, Paris, Gallimard, 2007.

- FLAUBERT, Gustave, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1985.
- GIDE, André, *La Symphonie pastorale*, Paris, Gallimard, 2008.
- GIDE, André, *Nourritures terrestres*, Paris, Gallimard, 1998.
- GIDE, André, *Si le grain de meurt*, Paris, Gallimard, 1966.
- GIDE, André, *Poésie, journal, souvenirs*, Paris, Gallimard, 1952.
- GIONO, Jean, *Oeuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, 1987.
- GUÉRIN, Maurice de, *Le Cahier vert*, in « Œuvres complètes », éd. Bernard d'Harcourt, t. I, Les Belles Lettres, 1947.
- GUÉRIN, Maurice de, *Le Centaure*, Paris, J.Haumont, 1944.
- GUÉRIN, Maurice de, *La Bacchante*, Paris, J. Haumont, 1944.
- GUÉRIN, Maurice de, *Poésie*, Préface de Marc Fumaroli, Paris, Gallimard, 1984.
- HUGO, Victor, *Paysage, Odes et Ballades*, Livres V, Ode 11^e, Oeuvres complètes, Poésie I, Paris, éd. Robert Laffont, 1985.
- HUGO, Victor, *Les Chansons des rues et des bois (1865)*, Paris, Garnier Flammarion, 1996.
- JAMMES, Francis, *De l'angélus de l'aube à l'angélus du soir*, Paris, Mercure de France, 1898.
- JAMMES, Francis, *La Naissance du poète*, Bruxelles, Ed. du Coq rouge, 1897.
- JOUVE, Pierre Jean, « La Femme et la Terre, Hélène », in *Matière céleste*, Paris, Gallimard, 1937.
- KAFKA Franz, *Journal intime, Suivi d'Esquisse d'une Autobiographie. Considérations sur le Péché. Méditations*. Introduction et traduction par Pierre Klossowski, Paris, Grasset, 1945.
- LAMARTINE, Alphonse de, *La Marseillaise de la paix dans Les Foyers du Peuple*, in *Le Conseiller du peuple*, Talvart & Place, Bibliographie des auteurs modernes de langue française, Paris, Hatin, 1851.
- LOTI, Pierre, *Au Maroc* in « Pierre Loti », Saint-Cyr-sur-Loire, C.Pirot, 1993.
- LUCRÈCE, *De la Nature des choses*, Paris, Librairie générale française, 2002.
- MALRAUX, André, *Le Musée imaginaire*, Paris, Gallimard, 1965.
- MAURIAC, Claude, *L'Oncle Marcel*, Paris, Bernard Grasset, 1988.
- MAURIAC, Jean, *Le Général et le journaliste*, Conversations avec Jean-Luc Barré, Paris, Fayard, 2008.
- MÉRIMÉE, Prosper, *Nouvelles complètes. 1*, Paris, Gallimard, 1976.
- MONTAIGNE, Michel de, *Les Essais*, Éditions réalisée par Denis Bjaï, Bénédicte Boudou,

Jean Céard et Isabelle Pantin, sous la direction de Jean Céard, Paris, La Pochothèque, 2001

- MORAND, Paul, *Journal inutile*, Paris, Gallimard, 2002.
- MUSSET, Alfred de, *Contes et nouvelles*, Paris, Lemerre, 1908.
- NIETZSCHE, Friedrich Wilhelm, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Présentation par Paul Mathias Traduction par Geneviève Bianquis, Aubier, Paris, 1969.
- NIETZSCHE, Friedrich, *La Volonté de puissance*, Traduction d'Henri Albert, Le Livre de poche, 1991.
- NIETZSCHE, Friedrich, *Poèmes (1858-1888), Dithyrambes pour Dionysos*, traduit par M. Haar, Paris, Gallimard, 1997.
- OVIDE, *Les Métamorphoses*, traduction de Louis Puget, Théodore Guidard, Chevriau et Fouquier, Paris, Librairie générale française, 2010.
- PASCAL, Blaise, *Pensées*, Paris, Ed. Garnier, 1983.
- PASCAL, Blaise, *Les Provinciales*, Paris, Galerie de la Sorbonne, 1991.
- PROUST, Marcel, *Œuvres complètes de Marcel Proust*, Paris, NRF, 1930.
- RACINE, Jean, *Phèdre*, Paris, Bruxelles, Montréal, Bordas, 1975.
- RAMUZ, Charles Ferdinand, *Romans I*, édition publiée sous la direction de Doris Jakubec, avec pour ce volume, la collaboration de Roger Francillon, Gérard Froidevaux, Daniel Maggetti et Alain Rochat, Paris, Gallimard, 2005.
- RAMUZ, Charles Ferdinand, *La Beauté sur la terre*, in « Romans I », édition publiée sous la direction de Doris Jakubec, Paris, Gallimard, 2005.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Œuvres complètes de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, L. Hachette, 1909.
- REVERDY, Pierre Reverdy, *La Gant de crin*, Paris, Flammarion, 1969.
- RIMBAUD, Arthur, *Œuvres complètes*, Paris, H. Champion, 1999.
- VERLAINE, Paul, *Œuvres poétiques*, textes établis avec chronologie, introductions, notes, choix de variantes et bibliographie par Jacques Robichez, Paris, Garnier, 1969.
- VERNE, Jules, *L'île mystérieuse*, Paris, Éd. Biotop, 1999.
- VIRGILE, *Les Bucoliques*, introduction et traduction de Paul Valéry, Paris, Scripta et Picta, 1953.
- WIAZEMSKY, Anne, *Hymnes à l'amour*, Paris, Gallimard, 1996.
- VIGNY, Alfred de, *Œuvres complètes*, Paris, Le Seuil, 1965.
- ZOLA, Émile, *Germinal*, Paris, Flammarion, 2008.
- ZOLA, Émile, *La Terre*, Paris, Garnier-Flammarion, 1973.

Œuvres critiques

- ALBOUY, Pierre, *Mythes et mythologies dans la littérature française*, Paris, Armand Colin, 1998.
- BACHELARD, Gaston, *Fragments d'une poétique du feu*, Paris, PUF, 1988.
- BACHELARD, Gaston, *L'Air et les songes*, Paris, Corti, 1959.
- BACHELARD, Gaston, *La psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1949.
- BACHELARD, Gaston, *La Terre et les rêveries de la volonté*, Paris, Corti, 1948.
- BACHELARD, Gaston, *La Terre et les rêveries du repos*, Paris, Corti, 1992.
- BACKÈS, Jean-Louis, *Le Mythe dans les littératures d'Europe*, Paris, Les Éd. du Cerf, 2010.
- BALDE, Jean, *La Vigne et la maison*, Paris, Plon, 1920.
- BALDE, Jean, *La Maison au bord du fleuve, souvenirs bordelais*, Bordeaux, L'Horizon Chimérique, 1990.
- BERNARD, Suzanne, *Le poème en prose : de Baudelaire à nos jours*, Paris, Nizet, 1988.
- BLANCHET, André, *La Littérature et le spirituel III, Classiques d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Aubier-Ed. Montaigne, 1961.
- BLANCKEMAN, Bruno, *Le Roman français aujourd'hui : transformations, perception, mythologies*, sous la direction de B. Blanckeman et Jean-Christophe Millois, Paris, Prétexte Editeur, 2004.
- BRUNEL, Pierre, *Le Mythe de la métamorphose*, Paris, Librairie José Corti, 2004.
- BRUNEL, Pierre, *Mythocritique, Théorie et parcours*, Paris, PUF, 1992.
- CAILLOIS, Roger, *Le mythe et l'homme*, Paris, Gallimard, 1938.
- CALAME, Claude, *Poétique des mythes dans la Grèce antique*, Paris, Hachette, 2000.
- CHIRON, Yves, *Barrès et la terre*, Éditions Sang de la terre, Paris, 1987.
- CHOMBART de LAUWE, Marie-José, *Un Monde autre : l'enfance. De ses représentations à son mythe*, Paris, Payot, 1979.
- FÉDOU, Michel, *Christianisme et religions païennes, Dans le contre CELSE D'ORIGÈNE*, Paris, Beauchesne éditeur, 1988.
- FERNANDEZ, Ramon, *De la personnalité*, Paris, Au Sans Pareil, 1928.
- FRYE, Northrop, *Le Grand Code. La Bible et la littérature*, trad. de l'anglais par C. Malamoud, Préface de Tzvetan Todorov, Paris, Seuil, 1984.
- GYALOKAY, Monique Anne, *Rousseau, Northrop Frye et la Bible, Essai de mythocritique*, Paris, Honoré Champion, 1999.

- HEIDMANN, Ute (dir.), *Poétique comparée des mythes. De l'Antiquité à la Modernité*, Lausanne, Payot, 2003.
- HUET-BRICHARD, Marie-Catherine, *Littérature et Mythe*, Paris, Hachette, 2001.
- JAUSS, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, traduit de l'allemand par Claude Maillard, Préface de Jean Starobinski, Paris, Éditions Gallimard, 1978.
- KOUMANOUDIS, Angélique Marie, *Le Mythe de Pan dans la littérature grecque et française des XIX^e et XX^e siècles*, Lille, ANRTHESSES, 1992.
- LACOUTURE, Jean, GIBERT, Balavoine, Nicole Balavoine, *Jean Lacouture ou le goût des autres*, Livre avec un DVD, 2009.
- LACOUTURE, Jean, *Une adolescence du siècle ; Jacques Rivière et la NRF*, Paris, Le Seuil, 1994.
- LOUIS-COMBET, Claude, *Le Recours au mythe*, Paris, José Corti, 1998.
- MAURON, Charles, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel. Introduction à la Psychocritique*, Paris, José Corti, 1995.
- MERIVALE, Patricia, *Pan the Goat-God : his myth in modern times*, Cambridge, Harvard University Press, 1969.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *Le Visible et l'Invisible*, Paris, Gallimard, 1964.
- OTTO, Walter Friedrich, *Dionysos Le Mythe et le culte*, Traduit de l'allemand par Patrick Lévy, Paris, Mercure de France, 1992.
- PESQUIDOUX, Joseph de, *Sol de France*, Paris, Plon, 1942.
- PESQUIDOUX, Joseph de, *Chez nous – Travaux et jeux rustiques*, Paris, Plon-Nourrit et cie, 1923.
- PEYREFITTE, Alain, *Trois grands écrivains centenaires : François Mauriac, André Maurois, Jules Romain*, Séance publique annuelle des cinq académies, le mardi 22 octobre 1985, Paris Palais de l'Institut, Discours Académiques, 1985.
- POULET, Georges, *Entre moi et moi*, Essais critiques sur la conscience de soi, Paris, Librairie José Corti, 1977.
- RICHARD, Jean-Pierre, *Stendhal Flaubert : Littérature et sensation*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.
- ROUGEMONT, Denis de, *L'Amour et l'occident*, Paris, Plon, 1972.
- RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Editions du Seuil, 1990.
- SARTRE, Jean-Paul, *Situations, I*, Paris, Gallimard, 1951.
- SCHNYDER, Paul (sous la direction de), *Métamorphoses du mythe, Réécritures anciennes et modernes des mythes antiques*, Condé-sur-Noireau, Orizon chez

L'Harmattan, 2008.

- TADIÉ, Jean-Yves, *De Proust à Dumas*, Paris, Gallimard, 2006.
- TADIÉ, Jean-Yves, *Le récit poétique*, Paris, Gallimard, 1994.
- TADIÉ, Jean-Yves, *Le roman au XX^e siècle*, Paris, Pierre Belfond, 1992.
- VALÉRY, Paul, *Variété I, II, III, IV, V*, Paris, Gallimard, 1930.
- VALODE, Philippe, *Histoire des prix Nobel français : de 1901 à nos jours*, Paris, HC ed., 2006.
- WEIL, Simone, *L'Enracinement, Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, Paris, Les Éditions Gallimard, 1949.

INDEX

A

A la recherche du temps perdu · 131
Adolphe (1816) · 12
Ainsi parlait Zarathoustra · 180, 244
Amrouche: Jean · 15, 20, 30, 43, 60, 61, 63, 79, 131, 136, 137, 202, 218, 229
Anglard: Véronique · 186
Antée · 7, 192, 194, 195, 197, 198, 200
Apollon · 169, 188
Atys · 105, 128, 142, 204, 217, 224
Au Maroc · 88
Augustin: Saint · 36
Aziyadé (1879) · 88

B

Bacchante · 129
Balzac: Honoré de · 75, 81, 133, 159, 230
Barbey d'Aurevilly: Jules Amédée · 205
Barrès: Maurice · 5, 6, 10, 11, 36, 60, 61, 64, 71, 72, 79, 80, 81, 82, 83, 85, 109, 155, 203, 218, 219, 227, 228, 245
Baudelaire,: Charles · 93, 237
Béarn · 8, 71, 73, 74
Belle Époque: La · 54
Bernadac: Christian · 34, 44, 45, 49, 126, 221
Bernanos: Georges · 59, 76, 93, 94, 238, 239, 240
Bos: Charles Du · 79, 80, 226, 230
Boussette: Michel · 232
Bouvard et Pécuchet · 97
Bovary: Emma · 183
Brésil · 76, 93, 94, 242
Brontë: Emily et Charlotte · 145

C

Cahier vert (1947): Le · 130
Camus: Albert · 226, 232, 233, 239, 240
Canérot: Marie-Françoise · 139, 150
Carco: Francis · 54

Catherine de Sienne: Sainte · 33, 43, 50, 119
Cayla · 8, 48, 71, 94, 95, 135, 136, 204
Centaure · 129
Chateaubriand: François-René de · 36, 40, 89, 90, 91, 92, 98, 99, 142, 211, 212
Chesnaie · 35
Chochon: Bernard · 10
Claudé: Paul · 59, 226, 227, 230, 237, 239, 242
Cocteau: Jean · 82, 226, 239, 240
Colette · 75, 242
Comtesse de Ségur · 83
Confessions · 36
Constant: Benjamin · 11, 12
Cybèle · 28, 35, 54, 59, 204, 205, 214

D

Dali: Salvador · 21
Dante · 182
Daudet: Alphonse · 82, 97
Déracinés (1897): Les · 72, 85
Deux nigauds: Les · 83
Diderot: Denis · 11
Dominique (1863) · 99, 135
Donnay: Mauriac · 82
Dorgelès: Roland · 54
Doucet: Jacques · 104, 136
Dreyfus: l'affaire · 68
Duhamel: Georges · 231
Durand: François · 10, 84, 86, 122, 217, 231, 236, 237, 240

E

Écho de Paris: L' · 42, 44, 82, 88
Éducation sentimentale: L' · 10, 119
Endymion · 205
Enfants humiliés: Les · 76, 93, 94, 242
Examen de conscience (1923-1924) · 36
Express: L' · 42, 186

F

Fabrègues: Jean de · 164, 182, 183, 214, 215
Fantôme d'Orient (1892). · 88
Fernandez: Ramon · 33
Figaro littéraire: Le · 42, 44, 136, 162
Flaubert: Gustave · 96, 97, 119, 169, 216, 227, 246
France: Anatole · 227, 233
Franju: Georges · 100, 233
Freud: Sigmund · 11, 157, 238
Fromentin: Eugène · 73, 99, 135

G

Galatée · 29
Garonne · 55
Gaulle: Charles de · 229, 239, 240, 241
Gaulois · 44
Genevoix: Maurice · 75, 76
Gide: André · 20, 36, 73, 111, 162, 170, 217, 227, 230, 233, 240
Giono: Jean · 76
Glaucus · 135
Goesch: Keith · 15, 129, 130, 157, 229, 230
Goethe · 7, 36, 189, 190, 191, 221
Guérin: Eugénie de · 136; Maurice de · 8, 35, 48, 51, 71, 72, 94, 95, 129, 130, 135, 167, 204, 216, 243
Guesde · 108

H

Hermant: Abel · 98
Herpe: Noël · 176
homme qui plantait des arbres (1953): L' · 76
Hopkins: Gérard Manley · 95, 111
Hugo: Victor · 39, 145, 167, 178

J

Jacob · 211, 212
Jammes: Francis · 8, 36, 71, 73, 74, 131, 133, 138, 148, 155, 230
Jardin des oliviers: Le · 54
Jaurès · 108

Jouanhaut · 17, 108
Journal intime: de Benjamin Constant · 12;
de Pierre Loti · 88
Jouve: Pierre Jean · 238

K

Kafka: Franz · 182

L

Lacouture: Jean · 42, 44, 204, 229, 236, 237, 246
Lafon: André · 36, 55, 215
Laforgue: Jules · 148
Lamartine: Alphonse de · 39, 128, 131, 145, 146, 147, 167, 178
Landes · 55
Léon Brunschvicg: l'édition de · 134
Lorenzaccio · 147
Loti: Pierre · 82, 88, 89, 227, 243
Lucrèce · 243
Lumières: Siècle des · 11
Lys dans la vallée: Le · 133

M

Madame Bovary · 97, 184
Madame Chrysanthème (1887) · 88
Maison du berger: La · 54, 145
Majault: Joseph · 139, 150
Mallarmé: Stéphane · 73
Malraux: André · 10, 240
Mammon · 169, 170, 227
Marguerite de Cortone: Sainte · 43, 206, 207, 226
Mariage de Loti (Rarahu) (1882): Le · 88
Marivaux · 93
Martin du Gard: Roger · 233
Marx · 108
Maucuer: Maurice · 104, 105
Mauriac: Claude · 131, 230, 235; Jean · 159, 160, 185, 234, 235, 237
Maurois: André · 246
Mémoires d'Outre-tombe · 91, 92
Mercur · 40
Mérimée: Prosper · 111
Miller: Claude · 100, 233
Montaigne · 34, 232, 239, 245

Montmartre · 54
Morand: Paul · 82
Moulay Hassan: Majesté · 88
Mühlfeld: Mme · 73
Muses · 169
Musset: Alfred de · 131, 146, 147

N

Namouna · 147
Newman: Jonh Henry (cardinal) · 187
Nietzsche: Friedrich · 53, 180, 211
Noailles: Anna de · 82
Nouvelle Héloïse (1761): La · 92

O

Ormesson: Jean Lefèvre d' · 218
Ousilane: Raymond · 54, 144, 145

P

Parnasse: Le · 11
Pascal: Blaise · 134, 153, 156, 227, 237
Pêcheur d'Islande (1886) · 89
Péguy: Charles · 238
Pensées (1669) · 154
Persistance de la mémoire (1931),: La · 21
Pesquidoux: Joseph de · 246
Poliakov: Léon · 230
Prométhée · 216
Proudhon · 108
Proust: Marcel · 43, 60, 61, 73, 82, 130, 131, 149, 154, 155, 156, 162, 164, 176, 218, 227, 228, 240, 244, 247
Prudhomme: Sully · 54
Pygmalion · 29, 216

R

Raboliot: Prix Goncourt 1925 · 75
Racine: Jean · 11, 227, 230
Ragon: l'abbé · 39
Ramuntcho (1837) · 89
Ramuz: Charles-Ferdinand · 241
Rastignac · 81, 82
Renan: Ernest · 216
René · 90, 98
Reverdy: Pierre · 183, 244

Rilke: Rainer Maria · 54
Riva: Emmanuelle · 100
Rivière: Jacques · 79, 122, 123, 227, 230, 231, 246
Roi des Aulnes: Le · 189
Rolla · 147, 233
Roman d'un spahi (1881): Le · 88
Romantisme: Le · 11
Rostand: Mme · 82
Rousseau: Jean-Jacques · 11, 92, 244

S

Sainte-Beuve: Charles-Augustin · 202
Saint-Roch: l'église · 173
Saint-Symphorien · 17, 34, 44, 45, 78, 149, 150, 160
Salammô · 216
Sand: George · 241
Sangnier: Marc · 33, 68, 69, 114, 158, 218
Sartre: Jean-Paul · 226, 233, 238, 239, 240
Sauternes · 55
Sévigné: Marquise de · 187
Shakespeare: William · 48, 146
Sillon: Le · 33, 68, 114, 158
Solitude de la pitié (1932) · 76
Sous l'œil des barbares · 11, 60, 219, 242
Souvenirs d'égotisme (1832) · 12
Stendhal: (Henri Beyle) · 11, 12, 68, 111, 246

T

Table ronde (1952-1954),: La · 42
Tartufe · 34
Tautou: Audrey · 100
Thérèse d'Avila: Sainte · 183
Touzot: Jean · 55, 73, 74, 134, 137, 229, 231, 236

U

Un homme libre · 36

V

Valéry: Paul · 73, 239, 244
Vémars · 159, 161, 195
Vénus · 169

Verdelets · 55
Verne: Jules · 113
Vie de Marianne: La · 93
Vigny: Alfred de · 54, 138, 144, 145
Virgile · 244
Volonté de puissance: La · 180, 244
Voltaire: (François-Marie Arouet) · 11,
140, 227

W

Weil: Armand · 90, 242; Simone · 16, 221
Wiesel: Elie · 230

Z

Zola: Émile · 10, 97